

## 8. Ecoles : l'ancêtre La nouvelle

Dans l'immédiat après-guerre, Hendaye n'avait pas encore explosé au point de devenir une petite ville. Elle conservait toujours les caractéristiques du gros bourg.

Je parle d'Hendaye-centre (après ce que je viens d'affirmer, je me garderai, encore pour quelques temps, de me risquer à user du terme Hendaye-ville). Mais ça viendra... cela ne tardera pas à arriver.

Il est courant dans la plus modeste commune française de trouver, avoisinantes, la mairie, l'église et l'école. (Classement tout gratuit et non inspiré par une quelconque malignité ou un vilain parti pris). Il était –il est- normal de ce fait d'y trouver le Maire, l'Instituteur et le Curé. Il n'y a pas bien longtemps ce triumvirat représentait l'aréopage local. Leur ascendant est assez entamé depuis que le progrès technique –mais non moral- se trouve en marche accélérée et que les conventions sociales sont considérées comme superfétatoires. N'allez pas croire, cependant, que tout baignait dans l'huile et que la primauté engendrait une solidarité à toute épreuve. Non, les zizanies –entretenues- entre le laïque et le clerc n'épargnèrent que peu de contrées, même là où pourtant tout aurait dû prédisposer à la générosité, à la compréhension, à l'ouverture de l'esprit et du cœur. Disons que bien souvent « l'instit » et « l'abbé » venaient d'ailleurs. Aussi faisaient-ils, qu'on le voulut ou non, un peu étrangers. On les considérait un peu comme des « passants » qui peut-être un jour s'en iraient pour un avancement flatteur ou une retraite paisible. Quand, par hasard, le représentant de Dieu ou celui de l'Etat étaient d'authentiques enfants de la localité, les choses se présentaient automatiquement de façon plus favorable pour eux. Ils ne se « réinséraient » dans la société qu'ils avaient un temps désertée pour le séminaire ou l'Ecole Normale que de manière imparfaite, en s'en tenant à une certaine distance. « Ils sont de chez nous, soit, mais si différents dans leur comportement, dans leurs habitudes, leur costume, leur parler » estimaient ceux qui n'avaient connu que le seul et même cadre pour grandir, y fonder un foyer et y travailler. Et puis, une certaine jalousie jetait une ombre, une prévention, une retenue. Cela empêchait les « retrouvailles » à cent pour cent.

Hendaye-centre n'échappait point à la règle générale. Au point culminant de la Place, on avait bâti l'Eglise Saint-Vincent et à quelques mètres, à côté la Mairie-Ecole<sup>3</sup> (comme dans une bourgade rurale : un même bâtiment pour la gestion et l'instruction). Disons que le Maître d'Ecole a certainement ; dans les tous débuts ; tenu aussi bien le porte-plume pour les actes administratifs que pour la correction des devoirs de ses écoliers.



<sup>3</sup> « Avant 1936, la salle de mairie se trouvait au premier étage du clocher Saint-Vincent. La foudre l'ayant, cette année-là endommagé, la municipalité se réfugia à l'hôtel Imatz. En 1885, la mairie et l'école des garçons, à gauche, l'école des filles, à droite, furent édifiées sur l'ancien jeu de rebot. C'est, en 1927 que la salle d'honneur, toute lambrissée sera inaugurée. » (P.L. Thillaud)

Vieilles écoles –et cependant si présentes à mon esprit- de mes débuts ! Celle des filles, tout d’abord, d’un côté de la Place, celle où la Maternelle-garderie m’accueillit au sortir de l’innocence. Et celle, de plus longue fréquentation, sur l’autre bord, l’école des garçons. De façade elle ne présentait pas mal du tout, avec un fronton ouvrage qui rappelait le devant d’une demeure cossue. On a respecté l’architecture d’origine alors qu’elle abrite, en ce moment, d’autres activités. Les classes se partageaient le rez-de-chaussée et l’étage. Je commençai par le bas. Pas la moins pittoresque, au demeurant, quant à son emplacement. Figurez-vous que vous montez quelques marches, et que vous débouchez dans une petite cour, cernée par une maison d’habitation, à droite, par une salle de classe, à gauche, et entre les deux « les feuillées » pour tout l’établissement scolaire. Disons que ce « havre de repli » avait un côté olfactif et distrayant particulier. Les infortunés candidats à l’instruction, dont je fus ; entassés dans une pièce aux dimensions réduites, ce qui ne permettait qu’une occupation étriquée, sans cesse aux limites du débordement, sans grande luminosité avec seulement une porte et deux ouvertures basses ; les infortunés donc baignaient toute la journée dans une senteur peu ragoûtante. Les latrines se montraient d’une générosité dont nous nous serions bien passés, en nous envoyant de ces parfums qui n’avaient rien de l’agréable et subtil patchouli. Par les journées chaudes du dernier trimestre de l’année scolaire, les relents gagnaient en intensité. Mais était-ce le fait de l’accoutumance ou bien de narines peu sensibles toujours est-il que nous semblions indifférents à l’assaut de gaz malodorants.

Les incorrigibles tête-en-l’air trouvaient quelque intérêt aux incessants échanges de postulants pour les lieux d’aisance. Comme s’il se fut agi d’étrangers, ils suivaient, surpris, la lente approche ou le désabusé départ de non-pressés, de ceux qui gagnaient du temps ou bien ils s’amusaient de la course rapide, grimace dehors des victimes d’un besoin que l’on ne pouvait remettre de satisfaire à plus tard. L’usage de l’huile semblait ignoré pour les gonds. On avait droit presque sans trêve à la singulière musique des grincements crispants, accompagnée par le claquement des battants de porte que l’on fermait sans nulle précaution. Dans la matinée –fort heureusement- des arômes, plus sympathiques, émanaient des cuisines des locataires des appartements voisins. Je demurai deux ans dans cette classe, à part. Si je vous avouais que j’en ai conservé un excellent souvenir, peut-être en raison du hasard qui veut que ce soit là que je fus initié à la vie en groupe. Si d’autres « chantiers » qui me furent offerts, plus tard, comportaient plus d’apprêt, il en est dont je n’ai rien retenu, tandis que la classe des chi...es » ne s’est jamais effacée de ma mémoire.

J’y eus, dans ce réduit, deux maîtres. Le premier, qui révélait les secrets de l’abécédaire, était un homme de petite taille, replet, toujours vêtu de noir, à la manière d’un clergyman, le col dur au-dessus d’un perpétuel gilet sur la bedaine en relief. Le Père R... (n’abusons point de l’indiscrétion ; les vieux Hendayais s’y reconnaîtront) ; le Père R... donc était un brave homme, qui respirait la sagesse ; un quadragénaire spirituel, volontiers « chineur » ; un de ces êtres pleins de raison qui savent prendre la vie par son côté le moins amer. Il partageait le plus clair de ses activités entre sa classe et son établissement hôtelier. Durant les vacances scolaires, il s’adonnait, entièrement, à la bonne marche de ce dernier. Venu des confins du Pays Basque et des Landes, tout jeune « sous-maître » à Hendaye, il avait séduit et épousé la fille de son hôte. Y eut-il quelques récriminations pour le choix d’un col blanc et par surcroît un étranger, ne lui aurait-on pas préféré un solide gars du cru et du métier ? Cela est possible. Mais toujours est-il que le Père R... se voua à une triple fonction, car si j’ai parlé de classe et de restauration, j’ai laissé pour la bonne cause la famille. Celle du Père R... fut nombreuse et ne fut point pour lui la tâche la moins noble et la moins absorbante. Elle devait, sa famille, lui procurer pas mal de satisfactions, car tous ses enfants accédèrent à des fonctions de valeur après de

bonnes études. J'y trouvai un ami, Emile, un sympathique remuant qui « patinait » parfois dans la prononciation ; le visage tavelé ce qui lui donnait une sorte de distinction.



Laissons le Père R... pour aujourd'hui. Nous le retrouverons, à pied d'œuvre, une autre fois. L'autre maître, Monsieur Poey était un authentique enfant d'Hendaye dont le père fut garde à la Compagnie du Midi, fonction « non exécutante » du monde ferroviaire. Autant le Père R... était bonhomme, débonnaire quoique mordant à ses heures, autant Monsieur Poey était pince sans rire, énigmatique, toujours à la recherche d'un bon mot, sous le couvert d'un sérieux calculé. Revenu de la guerre avec son compte de « gaz » il n'avait pas tous les jours la mine d'un bien portant. Enfin, cela ne devait point l'empêcher de connaître un âge assez avancé. Il avait convolé –peut-être était-ce une marraine de guerre-

avec une jolie blonde, une parisienne qui semblait en sensible décalage à Hendaye qui ne s'ouvrait encore que peu, à l'extérieur.

Avec Monsieur Poey c'était une nouvelle marche de gravie dans l'instruction. Nous le quitterons, lui-aussi, mais nous reprendrons contact rapidement.

## L'offense du ninas

« - Monsieur, Monsieur... cabinet... lui dit un certain après-midi, vite après la reprise de la classe, un de mes condisciples Modo (espèce d'apocope) qui se dressa, sur son banc, blanc alarmant sur le visage, comme pris, soudain, de panique. »

Monsieur Poey n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche devant cette demande hachée, ni pour la satisfaire, ni pour s'y opposer. Une « fusée », un fulgurant et irrésistible geyser partit. Une projection, qui par son odeur et sa viscosité était de nature à soulever les cœurs les mieux accrochés. Une mare de substances non digérées et comme teintées d'un vineux repoussant se répandit à terre.

« - Qu'as-tu fait ? demanda le Maître

- Ninas... répondit le Vésuve, mi-conscient et qui de ce fait ne songeait point à nier.
- Quoi... ninas ?... tu as fumé ?

*(Suivit un certain silence, en contraste édifiant avec la franchise précédente, mais combien significatif !)*

- Oui... Monsieur... *(avec retenue)*
- Où ?...
- Au Vieux Fort ?
- Qui t'a donné le cigare ?
- *(Re... silence.... Puis un feutré)*... Je l'ai acheté.
- Donne la boîte.
- Je ne l'ai plus. J'ai fait fumer.
- Qui ?
- Des grands. »

En se servant d'étrangers à la classe Modo usait du savant stratagème.... Surtout, il se garda bien d'avancer quelque nom... et aussi de désigner des coparticipants relevant directement de l'autorité de Monsieur Poey Merci pour eux. Je n'en étais point. L'herbe à Picot ne m'attirait point, encore. Dire que Modo fut complimenté serait en prendre à son aise avec la vérité.

Monsieur Poey lui accorda, néanmoins la grâce pour aller refaire, un peu, ses couleurs, au grand air ou supposé tel près des commodités. Ensuite, en punition, il l'obligea à balayer et à laver le pont souillé. Nous eûmes droit à quelques minutes de récréation supplémentaire cependant que le nettoyage s'effectuait.

## Lépidoptères !

« Monsieur... Monsieur... des papillons... papillons... Monsieur, hurla notre camarade André, hélas ! disparu aujourd'hui, depuis longtemps. Nous étions toujours dans la « classe-soute », avec Monsieur Poey. Le ronron de cet après-midi printanier fut soudain interrompu par la tonitruante annonce de l'apparition des lépidoptères.

- Où ça des papillons ? s'enquit Monsieur Poey qui s'était précipité vers le banc où s'agitait un entomologiste en herbe ou un voyant précoce.
- Là, là devant (*l'index droit levé traçant un trait fictif devant les yeux*).
- Je ne vois rien... Une hallucination sans doute ! As-tu bien dîné (*on disait beaucoup dîné pour le repas de midi*).
- Oui Monsieur.
- Dors-tu ?
- Oui Monsieur.
- Te sens-tu fatigué ? As-tu des maux de tête ?
- Non Monsieur.
- Bien. Alors je vois. Tu diras à tes parents de faire examiner ta vue.
- Oui Monsieur.
- Je les verrai d'ailleurs moi-même. Mais n'aie point peur, ce n'est rien, calme-toi. »

Monsieur Poey connaissait, en effet, le père d'André, fort bien. Tous deux avaient quelque bonne raison pour cela, étant des rescapés de la tourmente, non complètement indemnes. Le papa d'André était le Receveur-Buraliste, le grand mutilé de la jambe et du pied, le porteur du surprenant soulier à très grosse semelle.

## L'ire du nocher

Un jour, nous fûmes dans cette même salle de classe, les témoins d'une scène moins drolatique, moins de nature à susciter notre goguenardise. Nous vîmes arriver sur le pas de la porte, le « paternel » d'un de nos condisciples –le grand mot pour des moutards encore en deçà du cap des dix ans-, un robuste batelier, coiffé d'un béret déteint vissé sur son crâne.

Sans frapper –ô l'indélicat !- il entra. Ignorant, sans nul doute, tout des prolégomènes introductifs, il lança tout de go :

« Dis donc René (*René c'était Monsieur Poey*) qui t'a permis de toucher à mon gosse ?

- Moi, touché votre gosse ? (*L'un tutoyant, l'autre vouvoyant, cela paraissait discordant pour tous deux et discourtois pour l'un des antagonistes, bien que l'interpellateur et l'interpellé fussent d'Hendaye, à part entière, et le premier un peu plus âgé que le second mais moins atteint dans sa chair... Mais tout de même et les convenances, alors, et l'urbanité. Etions-nous alors en situation de pousser le raisonnement jusque là*) ?
- Oui, tu lui as foutu une rouste... Habitué au langage cru du plein air marin, le protestataire n'avait manifestement que faire du lieu où il se trouvait.
- Vous l'avez vu –vous autres- nous demanda l'accusé, manifestement en attente de notre bouée de secours... Soit par crainte du cerbère, soit par joie sadique de voir morigéné celui qu'à tort nous trouvions sévère, peu eurent le courage d'infirmier les accusations du procureur rustre.
- Tu n'as pas à t'adresser aux gosses. Je vais aller voir le Directeur.
- Comme vous voudrez. Mais je vous répète que je n'ai fait aucun mal à votre gosse.
- Attention ! Tu vas avoir affaire à moi ! (*air menaçant courroucé qui sort*) »

Nous regardions notre Maître. Il était blême, fort atteint dans sa dignité. Pensait-il seulement, à son prestige entamé ? Pourquoi ne manifestait-il pas assez de force de caractère pour prendre la chose d'où elle venait ? Même les élèves qu'il avait parfois bousculés –mais non brutalisés- n'avaient aucune envie de rire. Le premier mouvement de malsaine curiosité passé, ils prirent le parti de l'instituteur. Volontiers... (le danger passé), ils l'affirmeraient au tonitruant justicier. Le fils de ce dernier –qu'il me pardonne s'il se reconnaît- baissait la tête sans mot dire. Monsieur Poey le retint quelques instants après la sortie. Nous ne sûmes jamais le fin mot de leur entretien. L'incident, somme toute, n'avait pas dépassé les limites de notre petite communauté. De peu de valeur il fut. Éphémère il se révéla. Mais je m'en suis toujours souvenu, lorsque plus tard, je fus –professionnellement- en face des mêmes inconvénients, des mêmes incompréhensions, des mêmes inconséquences de parents bornés (des exceptions... fort heureusement).

## A l'étage au-dessus

Nous montâmes peut-être pas en haut grade ; mais à l'étage, sans avoir hanté l'autre salle qui jouxtait notre repaire sombre et nauséabond, où nous avions, toutefois passé de bons moments. Cette salle était juste à l'entrée de la gorge dont il a été déjà fait mention et s'ouvrait sur la dernière marche de l'escalier extérieur. Laissons-là à ses occupants provisoires comme nous.

Nous la retrouverons, affectée à d'autres activités, vouée à d'autres formations. Il nous fallait prendre la rue et pénétrer par une porte de la façade pour accéder à l'autre partie de l'école. Ainsi, cette dernière se trouvait scindée en deux fractions qui ne disposaient d'aucune communication intérieure. Il fallait que survînt la récréation pour que se retrouvassent des amis séparés arbitrairement. Dès que l'on pénétrait dans ce qui en somme constituait l'essentiel du groupe, on trouvait, immédiatement, à sa gauche, une autre salle de rez-de-chaussée, mais claire celle-là, car ouvrant sur la place par trois belles baies. Et haute de plafond avec ça.

Fort heureusement, les murs des fenêtres étaient élevés, car ainsi il n'était point permis à ceux qui « trimaient » sur leurs cahiers d'être distraits par des spectacles qui n'avaient rien à voir avec la formation intellectuelle et à ceux qui passaient de jeter un coup d'œil inquisiteur, sans justification aucune, sur la ruche, en pleine activité.

Nous dédaignâmes donc, cette pièce trop de plain-pied. Notre affectation, après le purgatoire du refoulement, était pour le plus haut.

Tout de suite l'on était confronté avec un escalier aux poussiéreuses marches, criblées de mille trous, rabotées à un point tel que les fibres ligneuses se séparaient ; les plus résistantes constituant des reliefs, les rognées des sillons creux. Tout branlait et craquait de façon menaçante. Quant à la rampe qui tournait au départ pour se terminer en ligne directe, à la toucher on avait l'impression de l'arracher. Cependant que de courses folles ont mis à l'épreuve, à la torture cet escalier qui datait : Que de martèlements intempestifs et ponctués ont infligé au bois vermoulu un grand supplice ! Que de descentes sur la fragile balustrade l'ont soumise à de terribles tensions ! Ce toboggan spécial constituait un jeu très prisé, mais aussi très défendu. Mais si tentant pour le vertige qu'il procurait, vertige grisant, aérien. Un défi à la marche grégaire, défi qui nous transportait (sans jeu de mots). Aussi, dès que la voie s'avérait libre et le pasteur absent, hop ! la descente rapide et l'atterrissage brutal. Gare quand on était surpris en flagrant délit, en posture interdite. La remontée était plus lente. A quoi bon se presser, la punition étant, immanquablement, au bout.

Il est patent que la Providence veille sur l'imprudent, surtout s'il s'agit d'un écolier. Autrement comment expliquer que tout ne se soit pas effondré dans l'escalier, parti en lambeaux et que des téméraires n'aient pas été la cause de graves accidents aux conséquences malheureuses.

Quelques « bobos » légers, quelques bosses superficielles furent la rançon du risque et de la désobéissance. On accédait donc au palier supérieur. On pouvait en passant voir la vaste salle où trônait, en permanence, le buste de Marianne. Nous étions habitués à la voir. Nous n'y prêtions qu'une toute relative attention –crime de lèse-république-. Cependant, la Madone était belle. Mais l'écolier étourdi, frondeur, avait d'autres préoccupations que l'esthétique. La vaste salle –une salle commune » se trouvait aussi bien affectée aux cérémonies civiles (mariages – déclarations de naissances) qu'au savoir. On y

préparait au Brevet élémentaire sous la responsabilité d'un Directeur broussailleux, âgé, qui de toute évidence attendait de résilier ses fonctions et de goûter à une quiète retraite après tant d'années consacrées à la formation des jeunes, pas toujours malléables. Il nous en imposait plus par son titre ; par le respect dont les maîtres –ses subordonnés- l'entouraient ostensiblement ; que par sa présence effective. Nous n'eûmes que très peu de contacts avec lui, nous les élémentaires, et nous ne les recherchions pas.

Allons un peu plus loin. Quelques pas, encore, sur le palier. Descendons deux marches vermoulues elles aussi. En face nous étions dans notre nouvelle officine. Retenez -ceci a de l'importance pour ce qui va suivre- que nous laissions, à notre gauche, un dégagement on ne peut plus sombre, où il fallait quelque attention pour y découvrir des patères qu'encombraient, accrochés les uns sur les autres, les capuchons des locataires voisins. Soit par insuffisance de supports, soit par suite de la hâte de se débarrasser d'un vêtement encombrant, soit par manque de soin évident, il se trouvait nombre de manteaux à joncher le sol, ce qui ne les arrangeait guère. Mais c'était là de la bonne et douce moquette. Dans notre nouvel univers nous nous crûmes, tout à coup, au paradis. Ce changement apporte, souvent, de ces transformations en bien mieux que l'intérêt de la nouveauté amplifie encore davantage.



Nous venions de la soute. Nous nous trouvâmes dans un vaste entrepont. Finie l'obscurité tenace. Terminés les pestilentiels remugles. De l'air en abondance. Par trois grandes fenêtres, au-dessus de la rue qui, en pente, descend de la Place vers le Port nous apercevions le ciel. Nous n'avions pas changé de maître. C'était toujours Monsieur Poey.

Maintenant qu'il n'est plus ce n'est pas sans une certaine émotion, et aussi une contrition, que je me plais à souligner ce que je lui dois. Cela bien malgré les péripéties qui vont suivre. J'eus l'occasion, à plusieurs reprises, devenu adulte et « pédago », à mon tour, de lui manifester ma reconnaissance. Il accepta l'hommage rendu et renouvelé, mais peut-être dans son for intérieur, pensa-t-il au sujet assez inconstant –euphémisme- que je fus. Mais comme je n'avais pas dérivé, outre mesure, et comme je m'étais hissé au rang de « collègue » il feignit de n'y point songer ou simula, de son mieux, l'amnésie.



## La galerie des réprouvés

J'ai fait allusion, déjà, au couloir de dégagement, à la sente ténébreuse, au lieu de dépôt, au musée en noir, en quelque sorte, des lourds manteaux à capuche, déposés, là, sans précaution inutile par des élèves de la classe attenante. J'en devins, au fil des jours, le familier, plus souvent qu'à mon tour.

Au fait, de quoi s'agissait-il pour que cela mérite une quelconque évocation ? D'un ghetto pour êtres à part, insupportables ; d'un ergastule pour délinquants récidivistes mais non dangereux ; d'une chambre froide pour calmer les nerfs, trop à vifs ; d'une aire de repos pour fatigués par un rythme scolaire trop poussé ? Ne torturons pas, outre mesure, notre jugeote pour tenter de déterminer, avec le maximum de précision, une affectation à laquelle, certainement, n'avait pas songé le bâtisseur. Contentons-nous de dire qu'au temps de Monsieur Poey l'endroit semblait tout indiqué pour l'éviction des sujets incommodes.

« Un tel à la porte ». « A la porte... ». Exclamations péremptoires, commandements impératifs et inexorables qui jaillissaient, souvent dans la salle de classe, et qui annonçaient la sanction pour un trop grand, un trop bruyant bavardage ; pour une attitude incorrecte ; pour un manquement à la loi fondamentale de l'institution. A considérer la mine du réprouvé on comprenait, sans grand effort, que la peine était légère, le châtement très supportable. Et pourquoi ne pas dire que toute honte esquivée, nombreux étaient ceux qui recherchaient l'endroit –pas si honni que cela- avec une délectation.

Sans que j'en éprouve un remords très profond, j'avoue, en le répétant sous une autre forme, que je fus souvent du nombre des « cellulards ». <sup>(4)</sup>

Nous n'allions pas, mes compagnons et moi, jusqu'à nous considérer comme des « réprouvés » des « à part » de la petite collectivité. Nous nous réjouissions au contraire, aussi bien manifestement qu'intérieurement des bons moments de cette « liberté cloîtrée », moments offerts avec une générosité dont nous aurions eu très tort de ne pas profiter. Cela valait mieux que psalmodier des règles grammaticales fastidieuses, que ahaner sur des problèmes à solution ardue, que de trembler face aux traquenards des dictées piégées, que de « sécher » sur des leçons, non sues ou imparfaitement apprises ou acquises. Cela, par surcroît, valait mieux que de s'exposer à la mauvaise note ; à la « gifle » de rappel au bon comportement ; au coup de baguette cinglant et déconsidérant.

Mais, également que de moments d'étude perdus ! Que de tentations pour la fugue ! Que d'incitations pour faire toute sorte de tours peu recommandables !

Aussi ce qui se voulait châtement, honte, s'apparentait presque toujours à la belle vie.

En ce qui me concerne, j'en demande pardon à mes nombreux, très nombreux ex-disciples, je me souviens de cette leçon, à contrario, et jamais durant ma carrière d'enseignant je ne me suis résolu à la proscription, à la proscription-récréation, pour être plus dans le vrai. Mes délinquants, mes défaillants, mes « pies » furent confrontés à autre chose qu'à la « sortie-repos ». Peut-être, l'âge venant, ne l'ont-ils pas regretté, encore qu'ils aient été, à l'époque, tenus dans la plus grande ignorance qu'il existait une autre « voie » que la « colle » pour atteindre l'élève fautif.

---

<sup>4</sup> Néologisme que je calque sur « communard »

## Judas

Nous ; entendez par là les réprouvés que nous fûmes à l'occasion ; n'avions rien de nyctalopes. Nous ne possédions point l'acuité visuelle des félins plongés en plein dans le noir. Mais cependant nous n'eûmes que peu d'efforts à produire pour découvrir une seconde porte dans le couloir et qui –par destination- devait donner accès dans la salle de classe, notre salle de classe. Mais elle demeurait, constamment fermée ; le pêne bloqué, de façon définitive, dans la gâche. Cette porte à l'utilité pratique plus que contestable, présentait pour nous (je parle toujours des réprouvés) un double danger. Etant donné le peu d'épaisseur et la résonance du bois, elle avertissait, très sûrement, le Maître, des facéties, des incartades qui se passaient derrière elle. En principe, encore que cela ne fût affiché nulle part, on devait lorsqu'on était déporté, se tenir dans une immobilité totale, la tête contre la paroi de séparation. Mais voilà, facile à prescrire, plus difficile à observer. Aussi les pincements, les poussées provocantes, les gesticulations étaient des pratiques habituelles, car l'on s'estimait bien à l'abri. Tant qu'il s'agissait du mur pour faire tampon cela allait. Mais dès que les antagonistes chamailleurs se manifestaient près de la porte, il se produisait une sorte d'aimantation. Un contact fatal survenait, avec un bruit sourd ou sec qui, de toute manière, dénonçait des menées défendues. Monsieur Poey ne tardait point à surgir. Intervention, rarement sans suite, la moindre apparition se soldait par une aggravation de la peine, ce qui pratiquement se traduisait, le plus communément, par une retenue après la classe.

L'autre danger –non moins réel, non moins menaçant- provenait d'un trou, au premier abord insignifiant, pas mal intentionné du tout, et qui était creusé à une certaine hauteur, à peu près la taille d'un enfant. Qui avait ouvert là cet œilleton ? Et pourquoi ? Un condamné pour rompre avec l'isolement total ou le Maître pour surveiller les bannis ? Nous ne le sûmes jamais. Tout portait à croire que c'était, en l'occurrence, le travail d'un désœuvré ; le Maître, lui, par définition, ne pouvant se livrer à un quelconque acte de vandalisme.

De toute façon, comme dans les prisons, nous avons un œil-espion. J'eus plus tard –lorsque les nazies m'offrirent le gîte et le brouet à la maison d'arrêt de Bayonne- l'occasion de regarder, plus qu'à loisir, ce trou, auxiliaire de sordides, de satanées indiscretions. Il m'arriva alors d'évoquer celui de ma tendre enfance, moins dangereux et moins abject, cependant.

Ce trou –celui de la deuxième porte de notre salle de classe- se voilait assez souvent, se fermait même, un instant lorsque Monsieur Poey se tenait devant et très près ou bien lorsqu'il risquait un œil pour une visée de surveillance. Nous eûmes parfois l'extrême audace de le boucher, nous aussi, avec un de ces bouts de papiers qui pullulaient sur le plancher du couloir, oubliés par les services du nettoyage qui trouvaient dans l'opacité du réduit une complicité et une excuse facile à une besogne bâclée. Nous estimions en lutant le fichu rond qu'ainsi nous pourrions éviter des regards trop curieux. Hélas ! Nous n'avions point songé qu'un bout du mégot, trop enfoncé, dépassait abusivement de l'autre côté et que le Maître ne tarderait guère à constater l'infraction. Alors à nouveau ouverture inopinée de la porte –celle qui fonctionne...- Apparition renouvelée de Monsieur Poey Et la fatale aggravation de la peine, après un sommaire constat du corps du délit.

« - Si le vieux (*insolence enfantine, sans portée péjorative*) regarde, je lui crève un œil, assurai-je un jour de claustration, plus par besoin de dire quelque chose ; davantage pour faire l'intéressant et poussé par une stupide forfanterie qu'animé de criminelle intention.

- Chiche... rétorqua, tout de go, un banni.
- Tu vas voir, ponctuai-je d'un ton résolu.
- Tu vas te dégonfler, ajouta mon compagnon de chaîne, provocant, cherchant bien à me faire enrager.
- Moi, me dégonfler !... Qu'il se montre ajoutai-je très fier à bras. »

Je n'avais pas vu une ombre qui coulissait au bout du couloir. Un élève... je tairais son nom, même si je m'en souvenais, les Iscariote m'ayant toujours dégoûté... un élève donc, de ma classe, un sage sans doute, un docile, un mouton ou un chouchou, venait des cabinets et avait saisi ma menace.

La porte refermée, ne tarda guère à être ouverte. Furibond –du moins en apparence- Monsieur Poey ne fit point de détail. Il m'appela sans attendre.

- « Viens ici... petit chenapan, répète ce que tu as dit... »
- Monsieur, rien du tout. J'ai rien fait (*défense classique et dénégation en avance de tout accusé en culotte courte*).
  - Comment rien du tout ? Comment rien fait ?
  - Rien, Monsieur... » Je ne terminai point. J'eus droit, à ce moment précis, à une caresse, pas très amicale, sur la joue droite.
  - Dis, qu'as-tu entendu demanda ensuite Monsieur Poey au vil sycophante, pas aussi à son aise qu'il l'eut désiré.
  - Qu'il voulait vous crever l'œil, Monsieur, si vous regardiez par le trou.
  - menteur, criai-je, sans me soucier de mon inconvenance... Tu vas voir.
  - Quoi des menaces... tu aggraves ton cas avança alors Monsieur Poey en fronçant les sourcils. (*Ayant connu plus tard, son penchant pour l'humour froid, je gagerais qu'il dut se régaler, à mes dépens lors de cette lointaine confrontation*)
  - Oui, Monsieur, il l'a dit, murmura le délateur de moins en moins fier et qui de toute évidence perdait du terrain au fur et à mesure qu'avavançait l'interrogatoire.
  - Le salaud... entendit-on dans le fond de la classe, et ce prononcé par plusieurs de nos condisciples qui, de toute évidence, fustigeaient ainsi le traître, l'épithète malsonnante ne pouvant m'être destinée.
  - Voulez-vous vous taire par là, intima l'instituteur qui fit comme s'il n'avait pas entendu le terme infâmant.
  - Monsieur, j'ai rien fait assurai-je, sentant une faille dans l'accusation et profitant d'un appui bien venu, celui des travées du fond.
  - Bon, bon. Allons voir les autres. »

Sortie de la classe. L'ombre du couloir. Et l'interrogatoire reprend :

« Qui a entendu la menace de ce sacripant ? demanda Monsieur Poey aux reclus qui, de toute évidence, n'avaient rien perdu du déroulement de l'acte précédent et qui partant durent se régaler.

(*Mutisme tout d'abord*)

Je répète... qui a entendu ?... (*re-mutisme... la loi du milieu semblait jouer*). Et puis, mû par un mauvais instinct, celui du donneur pour se faire absoudre, l'un d'eux –un seul... honneur aux autres !- se mit à table.

- Moi, Monsieur.
- Qu'a-t-il dit ? demanda le Procureur-Pédago. Pour attester du sérieux de l'enquête, le nouveau dénonciateur était sensé n'avoir rien entendu de ce qui avait été avancé à l'intérieur.
- Qu'il vous crèverait les yeux.

- Bien j'en sais assez... Entre, misérable (*l'injonction m'était destinée*). »

Ici, j'aurais pu contre-attaquer et profiter du peu de sérieux dans la procédure : conséquence de l'invraisemblance de l'assertion accusatrice. Comment, en effet, crever deux yeux derrière un seul trou. A moins que la victime, ne fasse comme le Christ, et qu'après une mutilation, il présente l'autre globe, le voulant ainsi du même sort.

Mais j'avais le cœur trop lourd. J'étais indigné, révolté par les vils « rapporteurs ». Je préférais le mutisme, même s'il me désavantageait à la réplique assurée de l'avocat. Le verdict ne se fit point attendre. La sentence, en partie, immédiatement exécutoire, tomba, sèche, inexorable.

En tout premier lieu, ce fut la bastonnade... comme au temps des rois... (Le monsieur de Saint-Dié, le républicain Jules Ferry aurait-il permis cette résurgence de mœurs despotiques ?)... une bastonnade en bonne et due forme, sans faire de détail, copieuse et que n'arrêtait pas les hurlements amplifiés à dessein du supplicié... Ensuite, ce fut l'isolement du présumé assassin. Je fus mis, en quelque sorte, en cellule toute la journée puisque, seul, je restai dans le couloir, mes compagnons par suite de mon forfait ayant bénéficié de la grâce magistrale.

Le soir, je dus rester, après les autres, pour des heures supplémentaires. Ce qui n'arrangea rien c'est que la retenue, ne se passa point sur place, mais au domicile de Monsieur Poey.

## Transferts

Notre excellent maître, Monsieur Poey, je l'affirme sans nulle hésitation et bien, au contraire, avec gratitude, notre excellent maître, Monsieur Poey avait une fâcheuse habitude quand il ne concédait aucune rémission aux péchés de la journée. Il voulait que s'accomplisse jusqu'au bout une peine, surtout quand cette dernière avait tout d'un rattrapage. Disons que pour que cela fût, il aurait fallu faire mentir l'adage qui affirme qu'il y a impossibilité à récupérer les instants dissipés. Les « supplémentaires » du soir, venaient en ligne droite des fameux couloirs. Ils étaient ces « isolés » qui avaient passé tout ou partie des trois heures de travail à penser à autre chose qu'à meubler leur esprit. Va donc pour le rattrapage.

L'intention –celle du Maître- n'aurait prêté à aucune surprise, aucun regret, si l'on n'avait pas songé qu'il n'eût été besoin de combler un vide, en évitant une situation de farniente qui ne s'imposait pas. Enfin les choses se présentaient ainsi, qu'on le regrettât, qu'on l'appréhendât, qu'on y trouvât matière à ironie contre les sanctionnés, que l'on comprît trop le fondé du « rabiote » et surtout la façon dont il s'accomplissait. L'ennuyeux pour ceux qui étaient cloués au pilori, c'était que la « colle » vespérale ne se passait pas à l'école. Monsieur Poey affectionnait de mener les punis, chez lui. Pourquoi ? Avait-il quelque obligation journalière pour l'obliger à sa présence physique at home ? Ne pouvait-il supporter plus de trois heures l'atmosphère, l'aspect de la salle de classe ? Avait-il peur que Madame la Parisienne ne s'ennuyât outre mesure, dans ce coin retiré, dans un milieu quasiment étranger, loin de ses grands boulevards ? Ou bien était-il un fidèle du thé et de sa sacro-sainte heure ? Ne voulant rien savoir du thermos préférait-il savourer le « Ceylan » chez lui ? Si Monsieur Poey avait habité à l'école, dans un appartement de fonction ou s'il n'y avait eu qu'un court espace à emprunter pour aller au purgatoire, sa singulière tendance n'aurait présenté qu'un très relatif désagrément pour les « en retenue ». Mais voilà bien le hic ! La suite des événements se déroulait dans une partie périphérique. Pour s'y rendre il fallait descendre toute la Place, justement là où la boutique abondait. Fort heureusement ce n'était encore ou ce n'était plus l'heure des clientes au bec bien aiguisé. Mais, cependant, il se trouvait toujours quelque commère en mal de flânerie, en plein exercice de « jacasserie », de ces désœuvrées professionnelles, qui observait, observait, pour se servir du moindre motif de colportage, avec avidité.

« Tiens Madame un Tel (*signalement vague confinant à l'anonymat, à dessein de notre part*)... où allait donc votre fils avec Monsieur Poey sur le coup de quatre heures et demie ? Lui faites-vous donner des leçons supplémentaires ?

- Des leçons supplémentaires, s'étonnait la maman. (*Pourquoi pas la mienne !*)
- Oui et avec çà il portait un tas de cahiers.
- Peut-être pour rendre service à son Maître. Il l'aime tellement et il est très prévenant vous savez, avançait l'interpellée, pour cacher son trouble et ne voulant point se prêter au jeu de cette vipère, trop heureuse quand il arrive aux autres quelque chose de fâcheux.
- Oh ! vous savez... Ce que je vous en dis... ne mérite pas une attention particulière. » (*ô la fourbe !*)

**(Fin du 1<sup>er</sup> scénario)**

« Où allait donc votre cher gamin (*le miel qui entoure l'amertume*) avec d'autres élèves, sous la conduite de Monsieur Poey un peu après la fin de la classe ?

- Je n'en sais rien... Toujours est-il qu'il n'était pas encore rentré quand je me suis absentée (*quelle diligence des acides informatrices pour avoir ainsi avancé le retardataire*).

- Ils étaient cinq ; le petit X... le petit Y... etc. etc. Ils n'avaient pas l'air, très fiers et le maître ne riait pas.
- C'est curieux. Personne ne m'avait prévenue.
- Oh ! Vous savez ne prenez pas cela à mal. Rien de tragique, c'est certain. Rien d'important même ni de grave. Si nous avions cru (*elles sont deux cette fois les chipies*) vous alarmer de trop nous ne vous aurions rien dit (infâme menteuse). Nous le faisons sans penser à mal, comme il s'agit (*hypocrite*) très certainement d'un événement normal.
- Merci de votre information. Vous êtes bien aimables. Nous verrons (*Maman coupe les gaz pour ne point paraître courroucée à l'excès, devant ces dames*).

(2<sup>ème</sup> scénario)

Il y avait pour le puni quelque intérêt à se trouver seul pour le voyage. En groupe plus de doute de permis. Il s'agissait de mauvais élèves que le Maître conduisait chez lui (cela s'était su à la longue, était entré dans le lot des faits de la ville).

Seul, surtout transformé en portefaix (paquet de cahiers sous le bras –déjà dit- pour la correction magistrale), le sanctionné bénéficiait du doute. Comme son Mentor était trop digne, trop fermé pour annoncer de quoi il s'agissait, on ne pouvait savoir –de façon certaine- si l'enfant était un condamné ou un auxiliaire. Seuls, ne doutaient point les condisciples –même ceux des autres classes- qui savaient, eux, et qui goguenards quand c'était des « non-amis », compatissants en qualité de bons copains ou tout simplement indifférents puisque non concernés, regagnaient leurs pénates où la tartine beurrée était déjà prête.

Un peu d'air pur, venu du large, faisait du bien en passant sur le vieux pont du Chemin de fer. Fontarabie dans le lointain, blottie contre le Jaizquibel paraissait si sympathique à celui qui traînait un boulet fut-il symbolique.



Le défilé ou la promenade de la honte arrivait presque à son terme. Vite, après avoir pris les Allées, on obliquait à droite. L'on descendait la ruelle du Patronage. L'on passait devant ce dernier, en songeant avec un peu de regret, aux bonnes parties, en plein air, des dimanches précédents. Et enfin, elle se terminait la pâle exhibition des « pestiférés ». L'on était chez Monsieur Poey qui habitait dans une petite villa, face à l'**Hôtel de la Paix**, encore à l'époque du récit, le théâtre des activités hôtelières (second service) du brave père Rangolle, qui lui, de ce fait, ne manifestait aucune propension pour tenir, en laisse, la « chiourme ».

Selon l'humeur du Maître ou selon la gravité de la faute, on avait droit soit à la semi-lumière du couloir de l'appartement, soit à la cave profonde.

Dans le premier cas, cartable au pied, il fallait, tête face au mur (cachez-vous grand laid !), apprendre les leçons pour le lendemain. Position inconfortable où la tentation de détailler les fleurs,

les dessous de la tapisserie ou bien l'évolution des mouches, en ascension ou en descente sur le papier, l'emportaient sur la concentration nécessaire à l'étude. Cependant, l'expérience aidant, nous savions pertinemment, que nous passerions, immanquablement sur le gril, demain et que l'interrogation tiendrait plus de l'inquisition que de la maïeutique. Aussi bon gré, mal gré, valait-il mieux faire un effort pour assimiler ce qu'il nous faudrait dégorger. Gare à la stérilité. Une nouvelle punition à l'horizon. A ce rythme combien l'infortune pouvait-elle durer ?

La cave, elle, nous répugnait au premier abord. Mais le « mitard » ne comportait pas que des désagréments. En premier lieu, nous avions l'impression d'échapper à l'œil scrutateur, à l'œil fixe constamment à vous épier comme si vous étiez une bête dangereuse ou curieuse. Pour être exact, disons qu'à l'exception de Monsieur Poey les témoins de l'événement ou bien manquent ou bien étaient à l'affût, quelque part, sans qu'il nous soit possible de les discerner. Tout semblait vide, sans âme, à l'étage du Maître. Sa blonde épouse n'apparaissait jamais. Nous n'apercevions que le vieux père de Monsieur Poey, qui jardinait, dans le petit enclos, et qui ne semblait prêter la moindre attention au passage des « galériens ». Il valait mieux. Je préférais ce détachement, car je connaissais le vieil homme et il me connaissait. Je ne tenais pas, le moins du monde, à ce qu'il joue, lui aussi, au « pipelet » et qu'il renseigne mon père qu'il voyait à la gare. Pourtant, par un certain côté, le « cellulard » paraissait avantagé sur l'assigné au couloir. Etant dans la pénombre, on ne pouvait lire.

Dès que l'on débouchait dans la cave, on ne distinguait, tout d'abord, rien. Encore heureux qu'un soupirail, grillagé, -la « tôle », oui la vraie « tôle »- à hauteur de terre ; laisse passer un peu de clarté. Grâce à lui, grâce à l'accoutumance, on pouvait après un petit moment, se repérer. Ce n'était pas la tombe aux ténèbres menaçantes. La solitude n'y était point totale. Etait-ce un mieux ? Les « reclus » avaient droit au bonjour furtif des souris, au regard goguenard du rat, aux évolutions dantesques de ces « messieurs-dames » et parfois, aussi, aux fuites folles lorsque le gros matou blanc montrait le bout de ses moustaches.

Réserve destinée à maints parcages : charbon, bois, meubles vétustes ou délabrés, cartons poussiéreux, revues grignotées, journaux lacérés, la pièce faisait, également, office de cellier. Les bouteilles, aux étiquettes annonçant la qualité du cru, avec les significatives toiles d'araignées, avaient de quoi tenter un amateur. Mais, avec nous, point gagnés par la tentation de Noé, aucun danger qu'il manquât le moindre dé à coudre à l'échanson lorsqu'il voudra régaler ses hôtes ou au gourmand, cherchant à se faire plaisir. Le stage dans le lieu souterrain, dans le lieu de l'infamie, ne durait heureusement pas. Plus de menace de supplice que de durée effective.

L'invitation chez Monsieur Poey portait sur une heure environ que ce soit à l'étage ou dans les profondeurs sourdes.

Ensuite la délivrance ?... Pas tant que cela... Après une épreuve, une autre attendait le malheureux et pas plus agréable que la devancière. Maman avait longuement attendu à la maison, avait compté les minutes de l'absence. Même point avertie par les « de quoi je m'occupe » dont il a été fait mention, elle subodorait quelque chose de pas ordinaire et surtout de délictueux.

L'interrogatoire allait bon train, dès l'arrivée du retardataire.

« Pourquoi arrives-tu maintenant ? Est-ce, à cette heure-ci, que se termine l'école ? Et pourtant j'ai vu passer, il y a longtemps, Charles, Léon, Alfred... Où étais-tu ?

- Chez Monsieur Poey
- Je sais bien que tu es dans la classe de Monsieur Poey
- J'étais chez lui.
- Quoi faire ? *(Malgré la répétition du fait, chaque fois la même interrogation... comme s'il s'agissait d'insolite).*
- Puni... *(surtout ne point être tenté de cacher quoi que ce soit ; obstiné Monsieur Poey avait consigné les « attendus » du jugement et la sanction, afférente sur le cahier qu'il faudrait présenter pour la signature).*
- Pourquoi ?... *(Ici quand il se trouvait que le Maître n'avait pas notifié le motif de la « colle » sur le cahier, on pouvait mettre à profit cette lacune... pas toujours de façon rentable d'ailleurs).*
- Je n'ai pas su la leçon. Laquelle ? *(Restons dans le vague... on ne sait jamais... plus le flou est accepté et mieux ça vaut.)*
- Tu vois, je te le disais. Toujours long à te mettre au travail... toujours à rêver... jamais rien à faire... allez, déchausse-toi... enlève ton tablier... et au travail. »

Exécution sans réclamer le « quatre heures ». Tant pis pour l'estomac qui proteste et qui lui ne comprend pas d'être ainsi mis à l'amende.

Exécution sans trop se plaindre car si l'on avait avoué que la punition était motivée par une mauvaise tenue, il eut été certain, alors, que la danse à partir du martinet aurait eu, la cuisine familiale pour piste.

La nuit survenait. La pitance du souper était avalée par un affamé, cependant que le dessert manquait par privation. Le lit recevait un être fourbu par tant de péripéties, tant d'émotions, un être trop « neuf » pour s'indigner ou pour regretter.

Et demain, on remettrait ça !



## Gauche et droite <sup>(5)</sup> ou le « Plaza-Gizon » <sup>(6)</sup> agressé

« T'as la pelote... demandai-je, tout de go, à mon camarade Battite, comme moi frappé d'ostracisme... donc au purgatoire dans le couloir de refoulement.

- Oui... mais que veux-tu en faire ? Tu ne penses pas jouer ici... ?
- Que non, que non... C'est trop noir, trop étroit, et nous ferions trop de « pé-tard ».
- Alors, tu vois...
- Je vois, quoi ? Et si nous allions à Gaztelu.
- Tu crois que ce n'est pas un peu risqué ?
- Un simple tour... quelques points et nous revenons (*je joue les Méphistos*).
- Bon d'accord... mais il nous faudra être de retour avant la « récré ».
- La sonnerie de l'horloge nous avertira quand il sera la demie... Et jusqu'à moins le quart nous aurons le temps de revenir. (*Heureux bambin déjà rompu à la ronde des minutes...*)
- Allons-y. »

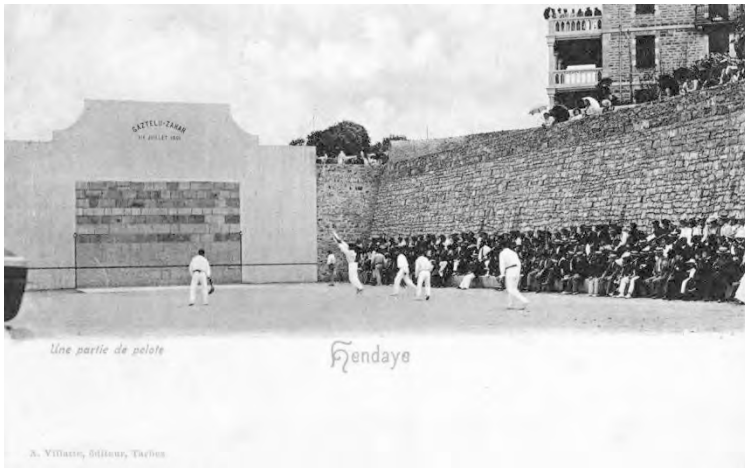
A pas extrêmement feutrés, nous avançâmes sur la plateforme supérieure. Nous passâmes devant la porte entrebâillée de la salle occupée par ceux qui préparaient le Brevet, celle-là même qui servait aussi pour les cérémonies de mariage. Nous nous fîmes le plus petit possible, tout en retenant notre souffle au risque d'éclater. Oh ! la la. Satanée marche d'escalier qui craqua et constitua, ainsi, un tourment pour nous. La crainte du coupable ou la hantise avec sueurs froides du personnage en fraude. Et cependant que de fois –en période de travail- ces degrés sont sollicités par les usagers des commodités, à l'aller comme au retour. Que de fois ils protestent à leur façon avec un bruit caractéristique. Mais en temps ordinaire, qui s'en occuperait ? Mais pour un coupable tout porte à la perception effrénée et à l'exagération du danger. L'être en infraction, à moins d'être caparaçonné, se révèle comme un grand hésitant, même si cela n'est que passager. A tout bout de champ il croit discerner l'obstacle, le péril, la chausse-trape, là où ils ne sont pas. Ce que c'est que de ne pas avoir la conscience tranquille, de son côté.

La descente, la nôtre, s'effectua sans encombre, sans rencontres paralysantes. Personne sur la voie. Quel « pot » ! Un coup d'œil par l'entrebâillement de la porte du rez-de-chaussée qui non munie de fermeture automatique demeure toujours aux trois quarts du chemin de la fermeture. La place est vide. Point de client qui se rend à la Charcuterie Nury ou qui en sorte. Vite, filons vite. Rasons la vitrine du marchand de meubles Descamps, sans trop regarder vers l'intérieur. Ne lézardons pas en longeant le mur du presbytère. Monsieur le Curé n'est pas en vue heureusement. Il ne manquerait pas de nous interpeler et de nous demander les raisons de notre singulière équipée. Ne perdons pas de temps. Ne nous laissons pas abuser par les arômes qui sortent de la distillerie Hendaye-Barbier.

---

<sup>5</sup> Gauche et droite ne sont pas des mots à prendre au sens « politique ». En Pays Basque : de la gauche ; de la droite signifient jouer à la pelote, les mains nues, en usant de la dextre et de la senestre.

<sup>6</sup> Plaza-Gizon : en euskarien maître de la place qui peut aussi bien être la place du fronton



Une plongée et nous voici à Gaztelu Zahar (Vieux Fort), sur le fronton qui depuis un certain 14 juillet 1900 offre aux amateurs de pelote basque –joueurs ou aficionados- une aire de belle dimension, qu’il s’agisse de la cancha ou mur. A l’époque dont il est question, Gaztelu était une authentique, une totale place libre. Tout était ouvert à partir du fronton vers la Baie, vers la route de la Plage. La partie droite, dans le sens du jeu, seule

était fermée. Le mur, de deux propriétés privées dont celle d’un maire Monsieur Choubac, ancien Directeur d’Ecole, tombait telle une falaise bien rabotée sur des rangées de gradins aux banquettes de dur ciment, froides le plus souvent mais brûlantes les jours de canicule.

Et notre partie, tête à tête, mano à mano, commençait, sans plus attendre. Comme nous goûtions ces instants à l’air pur, cet air qui nous paraissait imprégné de magie surtout qu’il était celui dont précisément, on prétendait nous priver, pour ne nous réserver que la lourdeur accablante d’une atmosphère fermée. Nous ne nous souciâmes que très peu de ce qui se passait autour de nous. Le calme nous semblait absolu. Le pré était vide ; la route là-bas, au fond, peu ou pas fréquentée. Le tram passa. Il ne s’arrêta pas pour s’étonner de la présence sur le jeu de paume de ces deux libertins. Nous non plus, ne prêtâmes aucune attention au convoi pourtant bruyant. L’entendîmes-nous, au demeurant ? Rien de moins certain. Nous étions pris, en entier, par notre jeu, en entier absorbés par lui, heureux, peut-être confusément, mais très heureux assurément.

« Petite canaille que fais-tu là ?... Je n’eus pas le temps de réaliser ce qui m’arrivait. En même temps que j’entendis cette peu amène demande, qui avait tout de l’admonestation, je sentis une terrible pince qui mordait le lobe de mon oreille gauche. Mi-conscient sous la brutalité de l’attaque physique et verbale, je me rendis, néanmoins, rapidement compte que j’étais traqué. Mon tortionnaire n’était autre qu’un cousin germain de mon père qui travaillait dans un atelier de menuiserie tout proche et qui dépendait du marchand de meubles Descamps. Grand Dieu que j’avais été imprudent et léger, au moment d’entrer en délinquance, de ne pas avoir songé à cela. Etourderie, audace ou bien tout simplement trop grand appel du jeu défendu.

- Que fais-tu là, petite canaille, réitéra la voix fortement courroucée, alors que j’avais quelque mal à retrouver mes esprits et à réaliser ce qui m’arrivait.
- Rien fis-je dans un souffle. (*Réponse stupide... invraisemblable... mais si naturelle quand on est surpris*).
- Comment rien... tu te « fous » de moi ? Pourquoi n’es-tu pas à l’école ? (*Mutisme complet de ma part*)
- Ta mère le sait ?
- Oui... (*affirmation peu assurée*)
- menteur (*d’une voix forte*).
- Oui (*renforcement de l’allégation avec l’énergie du désespoir*).
- Tais-toi (*plus qu’impératif*). En route. »

Une traction, à arracher un cartilage peu accroché, et me voilà, pour ainsi dire, entraîné de force vers l’avant. Pendant ce temps, le prudent et avisé Battite, tenant à éviter

de pareils déboires, peu désireux de devenir lui aussi une misérable capture avait pris la fuite. Des ressources lui restaient après nos efforts récents. Il alla se blottir, il me le confia plus tard, au plus profond du couloir, comme s'il n'en était jamais sorti.

En ce qui me concernait, un cross exceptionnel s'amorça. Mon oreille en feu, toujours tenu par une main impitoyable je ne mis pas longtemps pour gravir le petit raidillon qui s'élevait derrière Gaztelu. La côte de l'Eglise fut engloutie en moins de deux. Je devais avoir l'air fin surtout avec les aïe...aïe... aïe... que je poussais autant pour me plaindre d'une douleur cuisante que pour manifester mes craintes de tout ce qui devait suivre de fâcheux. Je n'avais pas le cœur à regarder sur les bords. Sans nul doute les quelques personnes que nous croisâmes durent être étonnées par le geôlier au tablier bleu pailleté de sciure, à l'air drôlement courroucé et par son prisonnier, pourquoi pas son souffredouleur, qui n'en menait pas large et qui avait quelques difficultés à suivre le train d'enfer qui lui était imposé. Je ne voulus rien voir, rien savoir. De ce fait, je ne sus jamais qui se moqua de moi, qui me blâma, qui trouva trop rude la manière de mon cerbère ou qui, tout bonnement, demeura indifférent.

Nous ne prîmes point les précautions du voyage aller pour monter quatre à quatre les marches de l'escalier de l'école. Il ne se fut pas trouvé d'escalator... d'ascenseur pour rivaliser avec notre célérité. Fort heureusement, la porte de la classe de M<sup>r</sup> le Directeur était fermée. Il valait mieux ne rien ajouter au châtement du présent. Surtout qu'une « dégelée » ne pouvait manquer de survenir... Toc-toc-toc à la porte, sans précautions superflues, sans souci de convenances.

« Entrez... dit Monsieur Poey »

Aussitôt exprimé, aussitôt fait.

« Tiens René (*René c'était Monsieur Poey Mon cousin et lui étaient de vieilles connaissances... de la même génération*). J'ai trouvé ce vaurien qui jouait sur le fronton (*entendez par là sur le sol du fronton*).

- Comment au fronton ? Il était puni. Je l'avais flanqué à la porte tellement il m'importunait.
- Il n'avait pas l'air de trop s'en faire et paraissait se soucier comme d'une guigne de ce qui touchait à la classe.
- Etait-il seul ? (*Pauvre Battite : si la vérité sort entièrement*)
- Non... il y en avait un autre.
- Qui était-ce ?
- Excuse-moi. J'étais trop occupé par celui-ci (*c'était moi, celui-ci*) pour avoir prêté une quelconque attention à l'autre.
- Bon, je vais voir. Grand merci, Henri.
- N'oublie pas d'en informer ses parents.
- Sois tranquille. Ils le sauront. Au revoir. »

Devant une assemblée à l'activité perturbée –qui s'en plaindrait ?- par cette irruption spontanée du gendarme et du délinquant, mais une assemblée fort heureuse –la cruelle- du spectacle inattendu offert sur place, le juge unique en même temps que souverain exécuteur des hautes œuvres officia.

Entrée en matière certainement qui s'imposait à un étirage robuste de mes deux joues, prises entre pouce et index, qui ainsi sollicitées, s'allongèrent d'importance pour retomber ensuite. Après la pince friande de pavillon du homard l'étau gourmand de ce qui

est plein et rebondi. Le feu auriculaire descendit sur la partie bien charnue du visage. Je devais ressembler à un peau-rouge avec seulement un second organe blanc, la « feuille » droite que le cousin de mon père avait dédaignée.

« Pourquoi t'es-tu échappé ?... C'est grave... très grave, dit en préambule le procureur, comme si cela avait été nécessaire de ponctuer la faute.

- Je ne me suis pas échappé, Monsieur...
- Ça c'est un comble, vous entendez vous autres (*s'adressant à la classe qui ne perdait rien de l'incident*)... Tu étais puni, mis dans le couloir et l'on te retrouve à Gaztelu. Quelle audace pour prétendre ne pas avoir pris le large.
- Je voulais revenir. Je ne suis pas resté longtemps... (*pâle défense, argumentation fallacieuse mais dérisoire*).
- Avec qui jouais-tu ? Quel était ton complice ?
- Personne (manque d'assurance).
- Comment personne ? Puisque vous étiez deux.
- Personne d'ici (*légère nuance, subtil distingo*).
- Et d'où alors ?
- Je ne sais pas.
- Comment (*encore comment*) tu ne sais pas ? Misérable (*ton plus ferme*) qui était avec toi ? Attention tu aggraves ton cas !
- Je ne le connais pas. C'est un garçon qui passait par là et qui me voyant jouer seul a voulu faire le second.
- De qui te moques-tu ? Qui était ce garçon inconnu et tombé là comme par hasard ?
- Je ne sais pas (*buté*).

J'aurai, très certainement, succombé, à la longue, sous la rigueur de l'interrogation et la pression, de plus en plus vive, de questions pertinentes. Ce ne fut pas le cas. Il est ainsi d'heureux hasards. Il faut croire que le sort vous tend parfois de ces mains charitables. La porte s'ouvrit, tout à coup, cependant que la mise en fâcheuse posture allait croissant. La classe se leva comme il était de bon ton de le faire pour une visite étrangère et surtout quand il s'agissait de Monsieur le Directeur. Est-ce en raison d'une préoccupation tenace, d'une grande presse qu'il ne fit pas attention à la scène sur laquelle il tombait à l'improviste ! Ou bien sa myopie qui se mariait à une audition qui branlait (on lui avait tiré les oreilles peut-être trop fort et peut-être trop souvent à lui aussi !) faisait qu'il n'avait rien remarqué de troublant. Rien entendu, non plus, du dialogue en plein déroulement. Monsieur le Directeur présenta un document à Monsieur Poey qui le lut rapidement. Ils échangèrent quelques propos, à voix basse. La classe étant demeurée debout, l'étourdi Directeur et l'instituteur surpris n'ayant pas prononcé le solennel « asseyez-vous » j'en profitai pour me rapprocher de la première table et me mettre à la hauteur de René. Ainsi je devenais un être comme les autres et Monsieur le Directeur ne pouvait constater rien d'anormal.

Que se produisit-il ensuite ? Quel ange miséricordieux souffla son fluide de clémence ? Je l'ignorai.

La récréation survint. Monsieur Poey commanda « en rang... avancez » toujours en présence de Monsieur le Directeur. La manœuvre de la sortie s'effectua. J'hésitai un peu... « Qu'attends-tu ? » me dit le Maître d'une voix redevenue neutre. Je n'attendis pas. Je suivis mes camarades. Et deux isolés en firent autant. Les deux isolés du couloir. Battite et un autre. Lorsque nous avons pris la clé des champs (celle du fronton) nous n'étions que deux dans l'isoloir. Durant notre cavale, un pénitent de plus avait été voué au

noir. Je l'avais ignoré. Si Monsieur Poey m'avait demandé avec tant d'insistance avec qui j'avais rompu les amarres c'est qu'Henri lui avait précisé que nous étions deux à Gaztelu. Quel était donc mon compagnon ? Battite ou Louis ? Voilà, à mon insu, pourquoi mon ignorance feinte avait eu un semblant de vérité... mais si peu et pas pour longtemps. Merci Monsieur le Directeur pour votre salutaire coopération. Ce que je ne m'expliquais pas, non plus, de toute la journée et plus tard encore ce fut que Monsieur Poey ait laissé au rancart son penchant pour « l'épistole » et de ce fait n'ait rien signalé à mes parents.

Dieu tutélaire... Dieu de l'enfance opprimée. Dieu qui te penche sur un univers trop contraignant... merci. Un regret, cependant, en guise de conclusion. Pourquoi contrarier, ainsi, des vocations, ne fussent-elles que passagères ? La mienne ce jour-là était de jouer les « plaza-gizon » « les maîtres de la place ». Pourquoi un tel arrêt brutal ?

## Larcin et délation

Un grand coup, celui qui rapporte –si l'on raisonne en escarpe- ; un grand coup qui ne s'en tient pas à une dérisoire gnognote se prépare de longue date. Il importe de ne négliger aucun détail, aussi petit fut-il ; de savoir les va-et-vient des familiers de l'endroit où se perpétue le forfait, de minuter exactement le temps nécessaire à la rapine, d'être au courant des supposées observations voisinant le théâtre des opérations, d'en savoir aussi long sur leur comportement que sur celui qui a trait aux victimes désignées. Tout cela – intuitivement- deux délinquants en puissance, très jeunes, le ressentaient et étaient prêts à s'en inspirer. Ils n'eurent point besoin, à l'occasion d'aller puiser dans la littérature spécialisée, celle du roman policier, dans la bande dessinée axée sur le même thème, ou dans le film ayant comme centre d'intérêt les exploits de tel gentleman-cambrioleur, pour dresser un plan, sans faille, pour une expédition délictueuse.

Nous n'avions pas été sans remarquer, André et moi, dans un jardin situé entre la Rue du Port et la Rue du Jaïzquibel, sa parallèle qui descend également sur la Baie, un magnifique carré de fraises. André était un camarade de classe et du quartier. Notre dévolu avait été jeté sur un splendide coussin vert pigmenté de rouge ; un tableau naturel comme aucun maître, aussi grand soit-il, ne peut en saisir toutes les délicates nuances et faire ressortir dans le moindre détail tout ce qui contribue à la gloire d'un ensemble coloré. Disons que le côté pictural nous laissa dans une froide indifférence, du moins en apparence, tellement nous fûmes saisis par une subite tentation de nous approprier un fruit qui n'était pas à nous. Mais, peut-être, confusément ressentîmes-nous quelque appel de la beauté. L'enfant n'est-il pas un poète qui éclot et qui voit souvent, avec ses jeunes yeux, ce qui demeure énigme ou obscurité pour l'adulte. Donc ce subconscient mis à part, disons que ce qui nous motivait, ce qui était l'essentiel de toutes nos pensées, de toutes nos observations, de toutes nos attentes, de toutes nos supputations, quand nous passions, près du paradis tentateur, c'était la promesse d'un régal futur. Pourquoi pas après tout. Pourquoi la satisfaction du palais serait-elle plus vulgaire, plus terre à terre que celle de la vue ? Les sens n'ont-ils pas tous une fin qui s'apparente tout en se complétant le plus souvent ; celle de faire percevoir, apprécier, estimer, aimer ou haïr, souffrir ou jouir ? En est-il d'essentiellement nobles et d'autres de très inférieurs voire même de mauvais ?

Nous n'étions pas sous l'emprise souveraine de la poésie ou de la peinture. Nous venons de le voir. Egalement, peu nous importait, alors, de nous livrer à l'étude botanique ; peu nous intriguait de savoir que parmi les rosacées l'objet de notre désir figurait dans la tribu des potentilles dicotylédones ; peu nous tracassait d'apprendre que nous n'avions pas une passion pour un fruit mais pour un réceptacle –porteur d'akènes- qui nous attirait par sa belle chair que nous devinions fondante et toute en pulpe sucrée. Nous ne fûmes point de ces curieux impénitents et exhaustifs pour chercher à déceler s'il s'agissait de fraisier Héricart, de fraisier des Quatre-saisons, de fraisier Princesse Royale ou Jacunda ou du Chili. Non, ce qui nous intéressait, c'était de suivre avec une attention goulue la lente évolution, sous la feuille velue, des petites boules, d'en noter l'épanouissement, d'en suivre la mue qui menait du vert et du blanc au rouge le plus vif. Le moment tant attendu arriva un jour. Ce fut l'occasion à ne point manquer.

La récréation de la matinée nous retrouva sur la Place, notre cour de fortune. Fins prêts, André et moi, passâmes au stade de l'exécution.

Nos observations réitérées nous avaient appris que la propriété était vide de ses occupants à cette heure-là et que les risques de témoignages accablants étaient fort réduits. Il n'y avait pas long à parcourir pour nous rendre sur le lieu du forfait. Nous avons bien établi notre plan et réalisé que le quart d'heure de la récré était grandement suffisant pour une cueillette importante.

Vite à pied d'œuvre –ou de larcin si vous voulez- sans difficulté nous en eûmes tout notre soûl de ces fraises si ardemment attendues. Passons sur le détail... trop trivial... sur la façon dont nous ingurgitâmes. Comme il appert lorsque la profusion de l'offre est trop grande, nous piquâmes un peu partout, mélangeant même les bien mûres avec les presque vertes. Hâte, boulimie tout y était. Nous n'arrivions pas à engloutir à notre convenance tellement nous étions avides et pressés. Nous voulions profiter au maximum de l'aubaine, dans un laps de temps très réduit. Comme nous n'avions pas, tout de même, poussé l'audace jusqu'à nous munir d'un panier, nous mîmes quelques fraises dans nos poches. Tant pis pour la catastrophe inévitable ! Tant pis pour l'écrasement peu ragoûtant et dénonciateur. Repus, la bouche pleine et peut-être les commissures des lèvres affligées d'une colle tenace d'un incarnat qui ne prêtait pas à confusion, nous reprîmes le chemin de l'école.

Le coup de sifflet annonçant la fin des ébats en plein air retentit à l'instant même où nous arrivâmes. En rang. Pas de regards inquisiteurs braqués sur nous. Monsieur Poey semblait aussi calme, aussi détaché qu'à l'accoutumée. Nous entrâmes dans la salle de classe. Dès que nous y fûmes, nous entendîmes : « Toi et toi... venez ici. » Les appelés étaient, vous l'avez deviné, André et moi. « Ouvre ta bouche, souffle... fais sentir » telle fut l'injonction qui nous fut adressée sans préambule superfétatoire. Exécution ! La suite ? Je ne m'étendrai pas... une raclée d'importance pour les deux maraudeurs. La punition classique ensuite... toute la journée mais pas d'éviction cette fois.

Nous craignîmes l'envoi du mot fatidique et dangereux « à la maison ». Il n'en fut rien. Pourquoi ? Si j'insiste encore aujourd'hui, sur cette correspondance porteuse d'orages, lourds de conséquences pour qui vous devinez, entre le Maître et les Parents, c'est que nous n'en étions pas alors à l'époque où l'enfant est roi et où l'on donne plus souvent tort que raison à l'Instituteur comme si ce dernier en sévissant portait atteinte à l'honneur sacro-saint de la famille. Non, le Maître trouvait des auxiliaires, compréhensifs et toujours disposés à l'aggravation de la peine, chez les parents. Je me souviens qu'une fois j'eus à me plaindre –le sot imprudent que j'étais- de la façon rude dont l'on m'avait traité en classe. Je précise qu'en l'occurrence Monsieur Poey n'est pas en cause. Je n'allai pas loin dans la voie des doléances. Je reçus une de ces avalanches de coups de martinet à faire réfléchir et pour longtemps. Ce que je fis d'ailleurs à partir de ce jour-là, avec cette autodéfense innée de l'âge tendre. Je compris pour le restant de ma scolarité primaire qu'à défaut d'un repentir réel, d'une saine autocritique il valait mieux éviter une récidive du châtement. Une séance de knout, celle de l'école, en voilà bien assez. Aussi motus et remotus. Gardons notre rancœur. Conservons pour nous les blessures d'amour-propre et les marques des corrections.

L'explication de la triste fin de notre équipée, nous ne tardâmes pas à la découvrir. Non loin du jardin tentateur habitait un jeune, un Battite lui-aussi, mais un autre Battite, pas mon copain de tous les jours, un veinard puisqu'en rupture d'école. Pourquoi diable en reprit-il le chemin ce matin-là ? Qui le poussa à jouer au sycophante ? Toujours est-il que c'est bien lui, qui nous apercevant en pleine tâche frauduleuse, s'empressa d'aller nous « cafarder » à Monsieur Poey Le monstre (Battite... pas Monsieur Poey) savait à quelle classe nous appartenions.

Fallait-il qu'il y mit de l'acharnement pour procéder ainsi ! Que ne nous a-t-il tout simplement fait peur ? Pourquoi ne pas nous avoir apostrophés ? Pourquoi à la limite, n'a-t-il pas poussé l'infâmant « Au voleur ! ». Nous en eûmes, certainement, conservé un ressentiment moins tenace. L'ex-mauvaise langue vit toujours. Il y a fort longtemps qu'il est revenu dans nos bonnes grâces. N'est-ce pas mieux ainsi ?

## L'ire du Breton agressé

« Fous le camp... fous le camp... attention... vite...vite... attention... Manu... Manu... » Un possédé surgit par la porte du fond, celle qui donnait sur la Place. Il paraissait avoir le feu aux fesses. Tout dans son comportement dénonçait une action délicate. Il fonça, sans perdre un instant, vers le kiosque et disparut dans la venelle qui versait dans la Rue de l'Eglise.

J'étais revenu un quart d'heure après la sortie du soir, m'étant aperçu, heureusement assez à temps, avant que tout ne soit hermétiquement clos, que mon livre d'histoire me faisait défaut. J'en avais le plus impérieux besoin puisque menacé de passer sur le gril pour prouver mon assimilation du Petit Lavisse et ce dans les toutes premières heures de la reprise, le lendemain matin. En tout premier lieu, presque bousculé par le fuyard, je ne dus qu'à mon sens de l'esquive d'éviter une poussée d'importance. Un énergumène hurlant, au paroxysme de l'irritation franchit, en effet le seuil et s'engagea résolument dans l'escalier. Connaissait-il les lieux pour s'y engager de si impérieuse façon ou bien était-il guidé par un sûr radar qui le menait, en droite ligne, à l'endroit d'où était partie l'agression. Car c'est bien de cela qu'il s'agissait.

Que faisait, à une heure où les salles de classe sont à la merci des balayeuses, Paul le fuyard ? Avait-il oublié quelque document lui aussi ? Pourquoi rôdait-il dans les parages ? Etre un peu particulier, au comportement pas toujours explicable, ni très orthodoxe, un peu en marge de notre petite société ; en irritant certains, étant pour d'autres le « dur » que l'on admire ; Paul cherchait souvent le « coup » à faire. Il l'avait trouvé ce soir-là. Je le sus assez vite. Il était à sa portée, au bas de la fenêtre de notre classe. Un parapluie abritait deux amours tendres. Il fallait la perspicacité, le flair de fauve de Paul pour l'avoir deviné, du premier coup, parce que de son poste on ne pouvait apercevoir qu'un dôme de soie noire. Mais il ne s'y était pas trompé. La Bretagne avait donné rendez-vous, sous l'en-cas, au Pays Basque, se souciant fort peu de la bruine ténue, perfide et collante. L'Amor était représenté par un certain Manu que nous connaissions fort bien, car, souvent à Gaztelu, il se mêlait à nos groupes pour s'initier au jeu de la pelote. Il nous préférait aux adultes, de son âge, trop forts, trop experts, trop distants, à son goût. Y gagnait-il en dignité ? Je ne le pense pas. Nos brocards fusaient dru devant ses maladresses, son allure empruntée de pelotari néophyte. Le sommet de la plaisanterie consistant, lorsque nous le voyions lever le bras pour frapper la balle, à lui crier « Aïdé Manu... Aïdé Manu... » sur un ton où la moquerie effrontée se donnait libre cours. « Aïdé Manu... Aïdé Manu... » C'est-à-dire « A la volée... » était devenu le grand mot de suprême « mise en boîte » ; la preuve manifeste –du moins le pensions-nous- de notre supériorité raciale pour tout ce qui touche à la pelote, ainsi que de ce qui en découlait naturellement ; l'impossibilité pour un étranger d'accéder à la maestria, et –surtout pour un Breton- d'acquérir une quelconque aisance sur la cancha.



Mais que faisait un Breton à Hendaye, à l'époque, un Breton qui n'était pas, ou n'était plus, membre du petit équipage militaire du garde-côte ? Tout simplement y remplir un rôle de douanier. Un gabelou d'un genre spécial, cependant, car Manu appartenait à la Brigade Maritime – naissance oblige- qui traquait sur l'eau les clandestins du commerce international.



« Ceux de la Patache » disait-on à Hendaye quand on parlait de Manu et de ses pairs. Pourquoi « la Patache » ? En vertu du nom du bateau de la douane maritime, de la catégorie bien spéciale de l'embarcation, ou les deux, à la fois. Nous ne nous souciâmes jamais d'élucider l'origine du nom. « La Patache ». C'était « La Patache ». Cela nous suffisait. Ce qui au surplus, distinguait « ceux de la Patache » des autres préposés à la fouille c'était leur costume et surtout leur casquette, bien plus plate que le classique képi. Et Manu l'avait sur sa tête quand il contait fleurette à la brune et accorte basquaise. Un « levage » dont lui, le celte, ne devait pas être un peu fier ! Il en était peut-être au moment le plus lyrique de son transport amoureux quand la grêle s'abattit sur le « pépin » du rendez-vous. L'auteur de la mitraille ? Vous l'avez deviné. Paul.

A l'époque, nous avions un gros poêle pour nous chauffer. On l'alimentait avec un combustible, fait d'un mélange de coke creux et des « sous-anthracite » peu brillants que l'on prenait dans une caisse toute noire. En l'occurrence, une miraculeuse réserve de projectiles dont Paul ne pouvait manquer d'user.

Je vous laisse à penser ce que dut être, tout d'abord, la surprise des deux tourtereaux que la rafale surprenait en plein roucoulement et quels furent leur réaction et leur comportement. Le premier choc passé, cependant que Juliette apeurée s'écartait du champ de tir avec une hâtive prudence ; Roméo, le mâle, le fier Armoricaïn, le fonctionnaire sûr de lui, après avoir vu la bouche de la bombarde fonça pour surprendre le canonier, son sang ne faisant qu'un tour. Comme je jugeai utile de m'éloigner du point chaud ; ayant par instinct, pressenti quelque provocation, je ne suivis pas Manu dans sa course à l'assaillant. Qui rencontra-t-il ? Qui apostropha-t-il ? Qui le tranquillisa avec l'assurance que le coupable serait recherché, trouvé et châtié ? Quelle fut son attitude devant un possible vide dans l'Etablissement ? Comment récupéra-t-il ses sens après une ire en plein débordement ? Je ne le sus jamais. Paul, non plus, sans doute. Toujours est-il que le lendemain la place n'était plus explosive. Comme si rien de fâcheux ne s'y était passé la veille. Paul que je questionnai, fit le grand surpris, l'extrêmement étonné. Celui qui n'avait rien fait, rien vu. Il fallut toute mon insistance et mes preuves irréfutables pour qu'il consentît à se livrer, un peu. Mais à son air, je jugeai qu'il riait très fort, sous cape.

Monsieur Poey n'ayant pas été alerté, le drame n'eut pas de suite.

Fort heureusement, pour moi, je ne fus pas convié à « plancher » sur la dynastie capétienne. J'aurais été fort en peine de le faire, car vous le pensez bien, il n'avait pas été question devant la grande menace de me risquer à aller prendre le livre qui me faisait défaut.

## Récréations

Trouver un lieu apte au défolement des écoliers ne paraissait point avoir été l'essentiel des préoccupations des administrateurs qui eurent à s'occuper de l'établissement d'enseignement des garçons. La rue... la Place ouverte à tous et même aux vents assaillants venus de l'ouest... voilà quel fut notre lot, à nous, promotions des toutes premières années de l'après 14-18. Il va sans dire que nos aînés depuis la période « ferrienne » n'eurent aussi que cela à se mettre sous la jambe. Bien avant nous. Les premiers.

Les filles, elles, semblaient plus favorisées. Elles avaient une cour de récréation, une vraie cour de récréation, donnant sur la Rue de l'Eglise. Pas de prise sur le côté Place, hormis les fenêtres qui ne s'ouvraient que pour l'aération quand ces demoiselles n'étaient plus là. Fallait-il les envier ou nous féliciter d'une plus grande liberté de manœuvre ? Une enquête eut très certainement révélé qu'en grand nombre nous étions on ne peut plus favorables à cette liberté-là, qui, par certains côtés, touchait à l'anarchique laisser-aller. Mais cela n'était point de notre fait. Nous n'y étions pour rien. Nous n'avions qu'un rôle d'usagers. Au demeurant l'essentiel.

La rue... la Place donc, s'offraient à nous, au moment de la récréation. La circulation n'ayant pas le caractère démentiel du dernier quart de siècle ; par manque de véhicule ; nous pouvions nous ébattre dans une tranquillité quasi-complète encore que les fiacres jouaient, parfois aux menaçants et que commençaient à montrer le bout de leur roue, ces engins nommés bicyclettes que d'ailleurs nous regardions avec des yeux pleins de convoitise. Notre champ d'évolution, sur la Place, n'allait pas plus loin, en principe et selon le sacro-saint règlement, passé de bouche à bouche, que le kiosque. En aval de ce dernier se trouvait la zone défendue. Emportés par notre élan et aussi mus par cet instinctif besoin de transgresser tout interdit, nous y pénétrions plus souvent qu'à notre tour.



Il est vrai que cette portion de Place comportait l'essentiel, le plus beau de l'ensemble avec sur la rive gauche les magasins soignés, bien pourvus ; la quincaillerie Dilharréguy et Sarramagna ; la charcuterie Siro ; la boucherie Carrère ; un magasin d'étoffes et la pharmacie Darbouet. Sur la droite, avant le bazar Fabre, l'hôtel Imatz, pour nous, tenait du palace. Mais quand je dis palace, entendons ce que confusément, subjectivement nous réalisons comme tel ; sans précision majeure d'ailleurs ; ni question impor-

tance, ni question luxe. L'hôtel Imatz ; avec son imposante porte d'entrée qui oscillait d'une drôle de manière, se fermant toute seule comme munie d'un certain pouvoir ; avec tout son bois verni ; avec le jaune de ses ornements, de ses lanternes ; faisait bien cossu et d'un rang au-dessus de la moyenne des établissements hôteliers.



Monsieur Charles en était l'actif, le remuant propriétaire. Vieil Hendayais, de toujours hendayais, il nous inspirait un respect, où entraient une part d'étonnement, tout en nous intimidant. Était-ce sa forte voix qui en était cause ou la truculence qui se manifestait de façon très bourgeoise, avec cette assurance, cette argumentation irréfutable qui n'appartiennent qu'à des gens choisis... Encore un leurre, encore une illusion factice.

Toujours vêtu d'une façon recherchée, en quotidienne « tenue du dimanche » ; le bleu de travail, la satinette, le « bras de chemise », n'étant pas pour lui, c'était en quelque sorte le maître de la Place ou à tout le moins le personnage principal du haut de la ville. Sa présence y était constante et affirmée par des interventions verbales, fréquentes et à sens unique. Quand il avait la parole –et c'est souvent qu'on l'entendait discourir- il l'avait pour un bon moment.

Sportif dans l'âme, il devenait intarissable lorsqu'on abordait le rugby. Et d'un passionné avec ça. Le dimanche, il transportait sa faconde partisane à Ondarraitz. Ses « coups de gueule » ; ses commentaires au ton chaud étaient réputés comme des adjuvants, des stimulants pour les acteurs aux prises, sur la pelouse. Disons que le renfort verbal était plutôt destiné aux blancs du Stade Hendayais.

Nous l'admirions lorsqu'il recevait avec aisance le client chic à sa descente de la voiture aux armes de l'hôtel et qui, venant de la gare s'arrêtait, bien tranquillement, devant la grande entrée. Il arrivait aussi que le voyageur se présentât dans une voiture de louage. Alors, la surprise jouant, c'était le branle-bas devant l'hôtel Imatz. Le ou les larbins s'affairaient pendant que très maître de lui, Monsieur Charles recevait comme il seyait, pour faire honneur à la fois à son hôte et à son établissement, le plus vieil établissement de ce genre à Hendaye, fondé en 1875 et que ne gênait point, la toute proche et amicale concurrence de l'hôtel de France et d'Angleterre que les demoiselles Légaralde tenaient au bout du vieux pont du chemin de fer, à l'entrée des Allées.

Bien que zone interdite les abords de l'hôtel Imatz nous tentaient fort aux heures de la « récré » surtout si elles coïncidaient avec l'arrivée des nababs étrangers. Nous avons, déjà, une fâcheuse propension à nous disperser, en fraude, à emprunter les voies défendues ; emportés par nos fuites de malfaiteurs ou nos poursuites de gendarmes dans le jeu fameux, si apprécié des enfants.



Nous montions aussi sur le kiosque, attirés par l'émergence, pour voir de plus haut et de plus loin. Mais le kiosque, lui aussi, était « sous ukase ». Vieux kiosque qu'une main impie a arasé depuis ! Point culminant de la Place, malgré sa simplicité il en était un fleuron... le fleuron... le beau fleuron. D'abord sans protection, ouvrant vers le ciel, fourni par la suite d'un plafond et d'une grille tournante avec des motifs floraux métalliques, le podium ainsi

isolé des alentours, offrait sa participation à la joie de vivre. L'orchestre qu'il fut symphonique ou destiné au bal –le plus souvent le même- ; l'Harmonie municipale s'y produisait plusieurs fois dans l'année pour la plus grande joie de tous. L'on était peu gâté à l'époque pour négliger une occasion de se divertir, de s'épancher.

La Place n'est plus, aujourd'hui. Une route l'a mangée. Le laid contrôleur ce stationnement, cet abominable « poteau-vigile » ne contribue pas à rendre l'endroit agréable. Comment pourrait-on, quand on a la fibre hendayaise, trouver acceptable un rapt insensé, une suppression stupide, une transformation inconséquente mais affligeante ? Oh ! Vieux kiosque de mon enfance d'où partaient tant de clairs accents, tant de rires, tant de joie, tant de promesses de bonheur, pourquoi t'avoir sacrifié ? Pourquoi un tel outrage ? Pourquoi cet assassinat ? En vertu de quoi ? De quel embellissement ? De quel progrès ? De quelle aberrante amélioration ? Quand je vois les musiciens de la maigre phalange des exécutants actuels –je ne les critique point, je leur suis au contraire reconnaissant d'assumer une suite difficile, je sais tout leur mérite- contraints d'emprunter les marches des escaliers extérieurs de la nouvelle mairie, pour un concert, je ne puis, hélas ! que déplorer le manque de présentation qui enlève un cachet à l'audition, la privant du prestige que seul le kiosque en élévation pouvait assurer.

Avec la disparition du kiosque un grand morceau du vieil Hendaye s'en est allé... et pour toujours.

J'ai déjà évoqué la cour de l'école des filles. Nous ne risquions aucune promiscuité, à l'occasion de nos récréations malgré la concordance des horaires. Il nous arrivait, emportés par notre élan, de hanter les grilles du cloître mais, ce, plutôt tout à notre jeu que mus par une quelconque tentation de dire bonjour à une « bonne amie » ou désireux d'aller provoquer les gentilles. Il y avait quelque danger à le faire. Les institutrices se trouvaient dans la cour. Elles ne se gênaient guère pour chasser les contrevenants ou les signaler à leurs gardiens officiels. Mais restons-en là. Encore une fois, affirmons que nous étions plus motivés par les possibilités ludiques du quart d'heure de plein air que par celles de la fréquentation, de l'approche du beau sexe.

Les virils, les sportifs, les « vrais de vrais » parmi nous se retrouvaient sur le stade. Car nous avons un stade à notre disposition, à deux enjambées de notre école. Et quel stade ! Tout d'abord, qu'il soit précisé qu'il empruntait tout le parvis sud de l'Eglise. Nous l'avons adopté pour y pratiquer le foot. Pourquoi une telle spécialisation ? Cela, en grande partie, en raison de la nature du sol. La terre s'y mélangeait aux cailloux. Il nous fallait opter pour un sport où les évolutions connaissent, très peu, la chute.



Contrairement au rugby, où les plaquages contraignent à la descente au ras de l'herbe –mais pour lui nous avons le pré du Vieux Fort tout indiqué- le foot, que pratiquaient les manchots que nous étions, ne connaissait aucun de ces « fauchages » qui abondent lors des rencontres actuelles de pousse-ballon-rond. Certes, il se trouvait quelques butoirs et d'importance : tout d'abord une lourde croix de pierre, haut

dressée sur un socle imposant. Ensuite des arbres. Peut-être appréciés pour leur ombre, estimés pour le cachet qu'ils donnaient à l'entrée de l'église ; ils n'en constituaient pas moins des obstacles dont nous nous serions bien passés. Ils étaient des freins pour les fonceurs en pleine action. Et avec cela, très dangereux lors des inévitables rencontres dont, seuls, nous faisons les frais. Mais, cependant, ils avaient leur côté intéressant puisque –cela paraissait au fait exprès- à chaque extrémité du terre-plein, deux d'entre eux représentaient fort opportunément les buts. Juste comme il le fallait, juste avec l'écartement nécessaire. Stade fermé, au demeurant. D'un côté, l'Eglise dont le prolongement du chœur empiétait, un peu, sur notre terrain. De l'autre, le mur qui marquait la séparation, de la maison de Dieu et de son domaine d'avec l'extérieur.

Cette enceinte, plus murette que mur inexorable, avait trois trouées. Les satanées trouées par lesquelles notre balle passait trop souvent. Contre la murette nous avions la borne fontaine ce qui permettait notre rafraîchissement post-rencontre ; notre douche et notre abreuvoir ; que nous sollicitions souvent et abondamment. Avec seulement quelques mètres de largeur de rue comme séparation, la charcuterie Nury faisait souvent office de troisième but ; la balle prenant un malin plaisir à y pénétrer. Là, ne résidait point, l'inconvénient majeur. Les risques, les plus grands, se trouvaient derrière les bois (terme idoine concernant les poteaux de but). Risques évidents pour les belles vitrines du magasin de meubles Descamps. Nous n'eûmes, néanmoins, jamais, -du moins à ma connaissance- à regretter quelques bris que ce soit. Etions-nous si habiles que cela pour ne pratiquer que les tirs rasants et éviter le départ aérien d'un projectile vers la glace si généreusement offerte ? Ou l'absence de catastrophe ne serait-elle due qu'au « non-danger » représenté par notre ballon. Ce n'était point un objet en cuir, vous l'avez deviné. Mais une lourde pelote de caoutchouc mousse, d'ailleurs rognée en plusieurs endroits, par emploi abusif ou contact trop accentué avec le tranchant des cailloux du sol. Pas regardants, il nous arrivait de nous contenter, d'un gros poing de papier journal ou d'un béret –à qui appartenait-il ?- enroulé pour faire boule et être malmené. Mais soit le caoutchouc-mousse, soit le papier, soit le feutre ne devaient pas souvent aboutir chez Descamps, puisque personne ne sortait furibond pour nous intimer l'ordre d'en finir avec nos glorieux exploits. Derrière les poteaux de l'autre camp nous avons affaire à une maison particulière qu'habitait, avec sa famille, un douanier.

« Ba a ande de c...s ; a-a-arrêtez... ; fou-ou-tez le ca-amp » hurlait en bégayant outrancièrement un adolescent plus âgé que nous –fils du « gabelou »- en rupture d'école et qui s'avancait vers nous, menaçant. Un tremblement convulsif du haut du corps, un cillement continu, grimace à l'appui ; révélaient une anomalie physiologique. Nous l'appelions Nerveuse, ce qui explique tout. Pas méchant pour deux. Il nous menaçait plus par artifice que par irritation ou conviction. Certainement pour expliquer sa fugue de la

maison paternelle. Après l'admonestation pour la frime, c'était la participation déréglée à notre jeu. En quoi consistait ce dernier ? En temps ordinaire à rien de très nettement défini. Modesto en était le maître d'œuvre. Il était de Santiago (une rue d'Hendaye, près de la frontière) et d'origine espagnole. Ceci expliquait cela. Qu'il ait été choisi pour conduire un sport si prisé en « Ibérie ». Les représentants du quartier de la Gare, proches voisins d'Irun, avaient un faible pour le football, sans doute séduits par les prouesses de la Real Union qui obtenait des succès évidents, en première division, sur les stades de la Péninsule. Aussi appuyaient-ils fort Modesto et constituaient-ils les éléments les plus déterminés des formations que nous mettions sur pied. Nous jouions souvent à plus de onze par camp, sans nous soucier d'orthodoxie.

Disons cependant que le sérieux n'était jamais exclu et que le mimétisme des gestes était patent, surtout chez ceux qui avaient vu opérer les Maîtres. Parfois –le samedi matin surtout- nous observions scrupuleusement la règle. Alors les camps étaient formés avec goal, arrières, demis et avants. Les équipes représentaient leurs quartiers d'origine : la Gare, la Ville, le Bas-Quartier et la Plage (plus grande difficulté de formation d'un onze pour cette dernière). J'opérais avec les miens, avec ceux de la Ville (la haute et la basse tous éléments confondus). Nous singions le championnat. Nous tenions nos comptes et établissions les classements. Cela n'allait pas sans chamailleries, discussions, gestes vifs et parfois... horions. Le sifflet du Directeur qui avait le pas sur celui de l'arbitre –car nous avions un arbitre, un vrai- nous ramenait à la raison. Alors c'était la course vers la pompe, avant de prendre place dans les rangs de notre classe. Dire que nous n'avions importuné personne durant nos évolutions serait très osé. Que de bigotes n'avons-nous pas contrariées ? Combien nous ont-elles vouées aux gémonies, ces saintes personnes que nous troublions dans leur recueillement d'avant ou d'après la prière ou que nous agressions dans nos irrespectueuses courses ! Parfois Monsieur le Curé montrait le bout de son nez. Ses apparitions étaient plus pour apaiser ses pratiquantes que pour nous fustiger. Il ne tenait certainement pas à affronter les « lâchés » de l'Ecole sans Dieu que d'ailleurs il reprendrait, un peu plus tard, sous sa houlette.

Les non-sportifs, les calmes, se livraient en dehors du stade-parvis à des jeux plus pacifiques : billes, barres, saute-mouton. Nous les considérions avec un peu de hauteur et les traitions de « maries-filles » comme pour faire douter de leur appartenance au sexe dit fort.

Bah ! Tout cela n'était pas bien méchant. Le seul inconvénient pour les athlètes, venait de l'état, parfois lamentable, des chaussures. Mais de cela nous ne devions en répondre qu'à nos parents. Ce n'était pas le côté le plus facile et le plus aimable de la question.



Le samedi, nous avions à subir quelque frustration quant à notre espace de défoulement. Les forains envahissaient la Place de bonne heure. Ils ressemblaient à certaines catégories d'oiseaux. Quelques-uns avaient élu domicile à Hendaye : des sédentaires. D'autres, la plupart, venaient de plus loin, de Bayonne, surtout. Ils arrivaient par le train. Ils poussaient une charrette, eux-mêmes, ou se payaient le

concours d'un auxiliaire local. Les tréteaux étaient prestement dressés. Ils y posaient toutes sortes de marchandises. Il y en avait pour satisfaire toutes les demandes, tous les goûts. La façon dont ils opéraient, prouvait leur professionnalisme. Ils allaient, toute la semaine durant, de marché en marché. Monter et défaire l'étal faisaient partie de leur métier. Ils y excellaient. La prise de notre aire de jeu ne constituait pour nous, qu'un désagrément très mineur, eu égard au plaisir que nous procurait le négoce en plein air.

Nous finîmes par connaître tous les forains. Nous les appelions par leur nom. Nous savions d'où ils venaient. Nos mamans d'ailleurs –clientes régulières- nous renseignaient abondamment à leur sujet. Nous prisions, surtout, ceux qui servaient la gourmandise. Certes, nous n'avions pas de quoi nous procurer, à profusion, sucres d'orge, berlingots, pâtisseries. Mais le régal des yeux valait presque autant que la satisfaction du goût. Nous considérions avec curiosité et une juvénile attention les tables où dans la sciure étaient enfoncés d'hétéroclites objets d'art –du moins le croyions-nous- ; des bagues ; des broches, des peignes, des colliers etc. Que cette camelote banale nous semblait précieuse ! Naïfs que nous étions ! Le soir, à nouveau, les charrettes emportaient ce qui restait... il en restait toujours sous la bâche de protection. C'était la descente vers la gare.

La Place reprenait son vide de tous les soirs. Seuls des papiers témoignaient des transactions. Par temps calme, cela ne présentait aucun inconvénient. Le balayeur municipal viendra réparer les outrages. Mais si, par hasard, le vent se levait, quelle nuée de papillons, quelle débauche de gros confettis et quelles agressions pour les devants de portes. La fête était terminée. A la semaine prochaine !

Il nous arrivait parfois, le samedi également, le plus souvent d'avoir, en spectacle, une noce. La maison d'Ecole, ne l'oublions pas, était aussi celle de la Mairie. Très certainement, les premiers occupants n'avaient pas été les aspirants au savoir. Lors de la mise en application, des lois du 16 juin 1881 et du 28 mars 1882 qui organisaient, en France, l'enseignement primaire, la Municipalité, mise dans l'obligation de trouver un toit aux écoliers, avait obvié à la difficulté en offrant l'hospitalité dans ses murs. Le secrétariat de Mairie, confondu avec la salle des séances du Conseil Municipal et le bureau du Maire, faisait ménage commun avec la salle où le savoir été dispensé.

Pour le oui officiel –avant le sacramentel- les jeunes époux devaient donc se rendre dans « notre maison ». Si la cérémonie coïncidait avec la « récré » nous voyions arriver le cortège, à pied. Devant les futurs mariés. Elle, au bras de son père ; lui, à celui de sa mère. Faisant suite, des enfants endimanchés avec une recherche qui nous faisait envie. Ces enfants, la plupart du temps, étaient de nos camarades, de nos connaissances, de nos juvéniles fréquentations. Comme nous eussions voulu être à leur place, ce jour-là ! Autant pour les habits que pour la chance qu'ils avaient d'être de la fête avec tout ce qu'elle laissait espérer de bonnes choses à savourer et de plaisirs divers, à goûter. Puis, venaient les demoiselles et les garçons d'honneur, des boutonneux, des aspirants à l'union, eux aussi. Pourquoi d'honneur ? Un qualificatif que l'on ne m'a jamais expliqué complètement. Faire honneur, oui. Mais les adultes, les vieux qui suivaient n'en étaient-ils pas dignes ? Pourquoi une telle ségrégation trop distinctive, donc abusive ?

Inutile d'insister sur le fait que la discrétion n'était pas de mise. Bien au contraire. Si les futurs étaient timides, sérieux et réservés, les accompagnateurs, peut-être, déjà, mis en forme par une collation arrosée- ne mettaient point le verbe haut en veilleuse. Les rires, les propos joyeux voire osés fusaient dans l'escalier. Bien souvent, les derniers du cortège demeuraient sur le pallier, par manque de place. Il nous fallait attendre la fin de la cérémonie, pour pouvoir passer. Un petit supplément de récréation n'était pas pour nous déplaire. Puis, cependant que l'église happait toute la journée, la classe reprenait, un peu en l'air toutefois après un intermède aussi sympathique.

## Tristesses

Certains de nos camarades avaient souvent un comportement à part. On les voyait arriver à l'école, pensifs, soucieux, l'air grave. Leur attitude dénotait un chagrin obsédant, un ennui persistant avec une évidente imprégnation de mélancolie. C'est qu'au foyer, à leur foyer, quelqu'un manquait. Quelqu'un, que d'ailleurs, il ne connaissait pour ainsi dire que par les photos qui, dans leur cadre simple accroché au mur ou posé sur la tablette du buffet ou le dessus de la cheminée, portaient avec elles les réminiscences des jours de bonheur ; la pellicule ayant fixé pour longtemps ces passages qui fuient, qui ne se renouvellent que très peu ou qui ne reviennent que très différents avec quelque chose d'altéré, de déjà senti. Le premier choc, le premier ébranlement, la première touche n'est-ce pas ce qui vaut le plus et le mieux en révélations, en intensité ? Ce quelqu'un –leur père- dont ils avaient appris et compris l'existence après le drame de la disparition, il avait fallu qu'on leur précisât que le soldat, l'homme étrangement accoutré, venu durant quelques jours à la maison, qui l'avait choyé, tenu, bercé, c'était lui. Ce quelqu'un, c'était cet espéré qui tardait à revenir, mais que l'on attendait toujours vainement peut-être, mais avec ferveur, alors que pour les petits camarades la joie avait cours, motivée par le retour du front de celui qui était parti avec la naissance ou peu de temps après. Ce quelqu'un c'était l'angoisse de l'espérance insatisfaite de maman ; c'était son trop habituel air de grand trouble, son obsession permanente, son refus d'accepter même l'inéluctable. Ce quelqu'un c'était le grand vide que l'on ressentait, toute la résignation, toute l'attitude inconsolable de l'épouse. C'était le manque de recours, l'amputation d'un corps. Le spectacle des familles voisines où le responsable, le tuteur, était présent, rappelait son triste état tout en suscitant une envie que mettait au désespoir l'impossibilité de pouvoir faire quelque chose pour remédier au manque.

Nous sûmes très vite qu'on les avait classés en « pupilles de la nation ». Il nous fallut du temps pour comprendre qu'ils étaient pris sous l'aile –avec des nuances, des fortunes diverses et une toute relative largesse- de l'ensemble de la collectivité. Les enfants de tous, en quelque sorte. Trop de parrains pour que l'amour soit réel et grand. Enfant de tous ! Cela correspond-il à du sérieux, à l'évident, à du généreux ou n'est-ce qu'une affirmation gratuite pour prétendre à l'altruisme et pour affirmer payer la dette de l'épargné ? Qui, au demeurant, pouvait avoir la prétention de remplacer de façon aussi tendre, aussi naturelle, aussi charnelle un père ? Certains lorsque leur maman, moins fermée dans leur deuil, refirent comme on dit, leur vie, eurent un appui solide à la maison. S'ils l'acceptèrent, l'adoptèrent, au fond d'eux-mêmes parurent l'apprécier, il leur manquait quelque chose dans le profond de leur être. La voix du sang ne s'entendait pas. Et si la pensée n'allait pas jusqu'à condamner une présence presque étrangère ou à tout le moins d'essence moins pénétrante, il y avait un obstacle qui se dressait entre deux êtres ; sans trop savoir le pourquoi, confusément, mais en dernier ressort, malgré les efforts que de part et d'autre on pouvait fournir, impérieux.

Pris dans notre bain, les « orphelins » se laissaient gagner par nos jeux. Nous les y aidions du mieux que nous le pouvions. Le Bonhomme a pu écrire au sujet de l'enfance « cet âge est sans pitié » sans avoir pesé le pour et le contre de son assertion. Fort marri, sans doute, par les sarcasmes, les niches d'effrontés qui se gaussèrent d'un rêveur étrange, d'un être à part, qui n'agissait pas comme un autre, il a confondu la raillerie maladroite donc impertinente avec la méchanceté foncière. Il a eu tort. Tout ce que nous fîmes pour apporter des dérivatifs à leur peine, pour sortir –ne fut-ce qu'un moment- des innocents éprouvés de leur torture sentimentale, milite fort en faveur du cœur des jeunes. Ils n'en sont pas plus dépourvus que les adultes. Ils ne sont point insensibles au chagrin



de leurs semblables. Ils y compatissent, non pas avec des paroles souvent vaines et creuses ; mais par des actes.

De tout cela, notre Maître, et en tout premier lieu Monsieur Poey nous en surent gré. Eux-mêmes avec une délicatesse touchante, une façon discrète de s'apitoyer firent tout ce qui était en leur pouvoir afin que la peine s'estompe. Y parvinrent-ils complètement ? Fûmes-nous plus assurés d'avoir réussi dans notre rôle de consolateurs ? L'enfant à son retour, au nid éprouvé, n'était-il pas, à nouveau, confronté avec la douleur, avec l'irréparable ? Et cela ne dura-t-il pas aussi longtemps que le sentiment d'être un homme, donc un courageux, ne devint le plus fort ? Aussi longtemps que l'emprise du temps –ce grand adoucissant- vint ne pas jeter l'oubli « nuit sombre où va tout ce qui tombe » dans l'âme maternelle mais y verser un baume.

Le glas venait parfois perturber les cours ou arrêter, pour quelques instants, toute activité scolaire. Comme nous n'étions pas loin de l'église le lourd martèlement, obsédant, chargé de mystère, nous frappait, en plein. Nous savions qu'il annonçait la mort de quelqu'un. Si dans notre rue nous avions eu vent d'un malade gravement atteint nous ne pouvions hésiter. Il s'agissait d'un voisin qui s'en était allé. Nos déductions –heureusement n'étaient pas toujours exactes. Mais de toute façon, un habitant d'Hendaye avait trépassé. Le silence se faisait, soudain, dans la pièce. Comme pour observer une minute de recueillement pour honorer le disparu même anonyme mais qui ne le restait pas longtemps, car les nouvelles ; à ce moment-là, dans une localité à la population assez réduite ; se répandaient rapidement. Après un court silence, nous retournions à nos occupations. Les interrogations s'effectuaient avec les réponses. La lecture, à haute voix, ne pouvait supporter d'attendre. Mais il planait sur notre petit monde une pesanteur, une gêne, un trouble qui n'arrivaient pas à se dissiper. Nous nous trouvions sous l'emprise de la mauvaise nouvelle. Tant que le bourdon continuait son annonce funèbre nous demeurions tout autres. Puis, petit à petit, les coups s'espaçaient. Le battant diminuait son intensité de frappe. Il devenait à peine perceptible, mourant lui aussi, en traînant, en prolongeant un timbre qui devenait un souffle. Puis c'était le calme. Il n'en fallait pas davantage pour que la pénible impression disparaisse.

Il arrivait aussi que nous percevions le son aigrelet, interminable, de mauvais augure d'une petite clochette sous nos fenêtres. Nous savions que le prêtre passait, couvert de la chasuble noire, flanqué d'un enfant de chœur, celui qui précisément agitait le grelot avertisseur. Le Recteur et son assistant, indifférents à tout ce qui se passait autour d'eux ; d'une gravité, bien de circonstance, allaient conférer le sacrement dernier à un malade, en danger de mort. Porter les saintes huiles ne pouvait être une action banale qui se déroulat simplement. Le passage sacré avait tout pour susciter l'émotion naturelle. C'était le rappel de la précarité de l'existence, celui de l'inéluctable fin qui attend tout vivant ainsi que l'invitation au respect, au dernier salut à celui qui s'en allait. Moins grave que le glas, la sonnerie ne manquait pas de poignant. On peut même assurer qu'elle déchirait plus cruellement.

« Qui est gravement malade ? Interrogeait le Maître ... Le savez-vous ? » Il était fort rare que l'un d'entre nous ne fut pas au courant. Afin de ne point prolonger une conversation pénible, après quelques sommaires renseignements, pas toujours aisés à fournir, on parlait d'autre chose. J'avoue avoir été plus ébranlé, à la maison, par la même clochette quand le passage du prêtre s'effectuait de bonne heure ou à la nuit tombante. La dispersion de la pensée, fait d'une communauté élargie, manquait. L'air apitoyé, interrogateur de ma mère ajoutait à l'émotion de l'instant. Mais l'atmosphère chaude, le repli sur

nous, le fragile sentiment d'invulnérabilité, la caresse d'un être très cher, suffisaient pour me faire oublier la mauvaise nouvelle.

Les jours d'enterrement, bien entendu, nous n'avions pas droit au parvis-stade tant que la cérémonie funéraire avait pour cadre l'église. Nous étions parfois dehors quand arrivait le triste convoi. En ce temps-là on allait à pied. Un voisin du défunt ou de la défunte ouvrait la marche. Il portait, toute droite une lourde croix, avec une solennité qui se remarquait. Six hommes tenaient par des cordons, un drap noir déployé horizontalement. On appelait cela le poêle. Allez savoir pourquoi. Allez surtout l'expliquer aux écoliers qui s'en tenaient à l'appareil pansu qui ronronnait les jours d'hiver dans la salle de classe, qui dispensait une douce chaleur, mais qui, hélas ! fumait. Derrière, venait le prêtre avec ses attributs de deuil, allant de front avec le chantre Biscay, entrepreneur de peinture de son état, et avec deux enfants de chœur dont les surplis faisaient bien plus bas sur la soutanelle noire qui leur tombait sur les pieds ou n'atteignait que leur mollet ; la petite robe n'étant la propriété de personne.

Le corbillard cahotant dont les roues claquaient, était tiré par un cheval qui paraissait un initié tellement il allait tranquillement, sans mouvement désordonné, nerveux, tenu par la bride du mors, par son propriétaire, un cocher de profession que nous connaissions bien. Le cercueil disparaissait sous le drap de deuil. Le plus souvent, on n'apercevait de ce drap que les retombées, les pans, car les couronnes, les gerbes prenaient, dessus une grande place. Quand ces dernières abondaient, on avait recours pour les porter à des voisins, à des membres d'associations diverses ou tout simplement à des volontaires. Il y avait même à certains enterrements des drapeaux ; des emblèmes d'anciens combattants avec encore un drap neuf, aux trois couleurs non fanées, et aux inscriptions toutes fraîches. La famille du mort –ou de la morte- collait au corbillard. Longtemps cette place était réservée aux hommes et aux enfants de sexe masculin. Les femmes, les jeunes filles, les gamines de la parenté étaient reléguées en queue de convoi. On ne pouvait se méprendre, car si les moins âgées ne différaient pas par leurs vêtements ; les plus âgées, les adultes disparaissaient dans de grandes capes noires qui leur recouvraient le visage et tombaient très bas. Il était fort difficile de mettre un nom à quelqu'un dans cette masse de deuil qui suivait. Le jour vint où tous les éléments de la famille furent confondus derrière le char funèbre. Cela valait bien mieux étant donné qu'entre les deux groupes affligés se tenaient des participants, non concernés, à la cérémonie. Même ordre, même préséance d'ailleurs que pour la famille. Les hommes devant. Après les femmes. Or, le silence, le recueillement n'étaient observés que très peu, à la levée du corps et lorsque le cortège s'ébranlait. Vite, une rumeur s'élevait des rangs. Un drôle d'accompagnement pour la psalmodie hiératique, pour le duo prêtre-chantre.

La parlote en prenait à son aise. D'aucuns ne se privaient même pas pour rire ostensiblement. Il en résultait un singulier contraste entre l'affliction, la concentration éplorée et le « je m'en-fichisme », l'insouciance voire le plaisir d'être sans souci majeur, en paix avec sa santé et sa conscience. La dislocation s'opérait toujours de la même façon à l'église. La famille –toute la famille- les femmes du cortège, les enfants restaient en bas, dans la nef. Les hommes gagnaient les galeries du haut quand ils ne demeuraient pas sur notre stade ou ne se rendaient –pour reprendre des forces, se remettre des émotions, profiter des plaisirs de la vie tant qu'il était encore temps- chez Cadettoun, l'aubergiste du coin. Celui qui n'aurait été au courant de rien et qui serait tombé, par hasard, à ce moment-là, dans la buvette n'aurait jamais pensé qu'il s'agissait là de membres d'un cortège mortuaire, mais bien de joyeux lurons, en goguette, endimanchés. Nous finîmes par être très au courant quant au déroulement de la messe. La cloche avec ses variations

d'intensité et de rythme nous renseignait sur la progression de l'office. Nous sûmes, de bonne heure, capter le Libéra. La sortie n'était pas fort éloignée.

Le cortège se reformait respectant scrupuleusement l'ordonnance de l'étape précédente. La dernière n'était pas bien longue. Il n'y avait qu'à descendre la petite côte, derrière le mur du fronton de Gaztelu Zahar pour être au cimetière, établi sur un revers de terrain, juste au-dessus d'une petite baie : une hernie de Chingudy.

Aucun enterrement ne nous laissait indifférents. Ce n'était point tant pour le dérangement, la privation de terrain de jeu qu'il nous imposait que pour cette atmosphère particulière de gravité, d'inéluctable –que nous ressentions à notre manière- qu'il traînait avec lui. Ce qui nous émouvait, nous touchait, nous saisissait le plus c'était un enterrement d'enfant. Là, le côté candide suppléait à l'ampleur. Plus de corbillard, pas de draperie. Tout était plus simple, mais –ô combien- plus atterrant. Une révolte s'emparait de nous contre un sort injuste qui n'avait laissé qu'un temps décisoire de vie, à un être pourtant venu pour profiter des caresses des siens et des joies de cette terre. Un ange s'en allait... entendions-nous, autour de nous. Peut-être que le séraphin eusse préféré, un jour proche, nos jeux, notre insouciance. Était-il tellement attiré par l'éternité céleste même triomphale ? Il me revient à l'esprit une de ces disparitions attristante, contre le cours des choses, à peine pensable puisque s'agissant d'un enfant. C'était à l'époque de la fête locale. Le disparu, prématurément, était un fils de forain. Une mort on ne peut plus brutale, on ne peut plus navrante, on ne peut plus stupide parce qu'accidentelle. L'enfant jouait avec d'autres gamins des roulottes. La poursuite allait bon train par les rues qui affluent sur la Place. S'étant risqué dans celle qui descend vers le Port, celle dont nous avons déjà parlé puisque passant sous notre salle de classe ; le malheureux ne vit pas juste au carrefour de la Route de la Plage, un véhicule automobile qui le happa. Quelle malchance ! Quelle insaisissable fatalité ! En un temps où la circulation des engins à moteur était au plus faible, intermittente, fluide, espacée, mourir par accident de la route ! Et si jeune.

Nous qui ne l'avions pour ainsi dire jamais vu, qui ne savions rien de lui, fûmes ébranlés au plus haut point. Nous l'accompagnâmes –un beau geste de nos instituteurs- jusqu'à la gare où le petit cercueil, tout blanc, fut chargé sur un wagon pour s'en aller vers le lieu d'attache habituel de la famille. Pauvres parents. Quelle hébétude était vôtre, ce jour-là ! Comme les flonflons de la fête vous seront désormais –et pour un bout de temps- des échardes cruelles. Pour la circonstance le silence le plus complet se fit sur la Place des réjouissances. Une trêve pour la piété. Tout le monde l'apprécia et l'observa.

Nous fûmes encore plus saisis, parce que plus concernés, par la mort de Léon. C'était un de nos bons camarades et qui plus est en ce qui me concerne, un voisin de quartier. Il habitait dans une rue qui mène à Caneta. Là ses parents tenaient un commerce de charbon et une auberge. Léon avait dans les dix ans. Adroit dans les jeux, il faisait merveille soit en foot, soit en rugby. Et dans les parties de pelote basque il se distinguait par une dextérité toute naturelle. La race parlait en lui. De la vraie race basque. Son nom, d'ailleurs, ne laissait aucun doute quant à l'origine de la famille. Un nom où la montagne <sup>(7)</sup> avait sa part. Il est de règle, de bon ton, de ne parler de ceux qui disparaissent qu'en termes élogieux, en forçant sur les qualités, en les créant même et en glissant sur les travers et autres défauts. Sans exagération aucune nous affirmions tous que Léon était un charmant compagnon. Un gai compagnon, qui savait rire, plaisanter et chanter. Peut-être un peu « tête à côté du bonnet » quand l'injustice ou la tricherie étaient trop criardes. Mais

---

<sup>7</sup> En Basque la montagne = mendia

sans plus, sans aucune tendance à la rancune rentrée. Passionné, il discutait toujours avec chaleur, mais sans charge insultante envers ses contradicteurs.

Un jour, un mauvais jour, nous ne le vîmes pas. Nous apprîmes qu'il était bien malade. Cela était arrivé, presque subitement. Durant de longs jours, nous espérâmes son rétablissement, sa guérison et son retour parmi nous. Au début, les plus proches réussirent à lui rendre visite. Mais de courte durée. Se posèrent-ils la question alors, de savoir pourquoi une telle limitation de temps. Pourquoi n'avoir pas saisi tout ce que cela annonçait de mauvais. Puis plus rien. La porte barrée. A peine quelques informations que l'on fournissait parcimonieusement, la voix enrouée, l'œil embué.

Le glas sonna plus tristement encore –du moins pour nous- pour annoncer la fin de Léon. Nous lui fîmes cortège. Je revois, encore, dans la grande allée de l'église, le cercueil réduit, très seul. Où était Léon, le brillant joueur ? Pourquoi s'en allait-il ainsi ? Notre pensée ne pouvait se détacher de lui. Nous ne pouvions le concevoir que vivant, agissant, courant, feignant, gagnant. Mais déjà nous percevions –ô transcendance de la mort- qu'il était d'une autre grandeur que nous, d'un autre monde. A notre tristesse immense que l'attitude désespérée des siens ne faisait que renforcer s'ajoutait un drôle de sentiment d'approcher, en l'accompagnant, quelque chose qui nous échappait, qui nous dominait par sa puissance et son mystère. Défaits, impressionnés, changés –du moins à l'instant- sans envie de plaisanter ni de penser à rien d'autre, nous accompagnâmes Léon jusqu'au bout. On n'eut nul besoin de nous inviter à la bonne tenue. Nous étions trop à notre première mélancolie –donc très profonde- pour ne pas être concentrés, sérieux, tendus. Jamais haie de l'amitié ne mérita mieux de nom que celle que nous réservâmes à Léon quand, groupés autour de la fosse, ce trou qui nous faisait peur, on l'y descendit pour qu'il y demeurât à tout jamais.

« La pauvre Mme S... est morte. Que c'est pénible !... si jeune... avec un enfant si petit... Pauvre femme... si vite disparue... Pauvre enfant... Pauvre Monsieur S... bien seul pour mener sa famille... » me dit, un matin, ma mère. Monsieur Poey lui fit écho, en nous annonçant d'un ton grave, en proie visiblement à une réelle compassion : « votre camarade Gabriel est orphelin. Sa maman est morte hier soir. Son papa m'a fait savoir qu'il ne viendrait pas en classe, d'un moment. Je conduirai à l'enterrement ceux qui voudront s'y rendre. Dès que Gabriel reviendra je suis sûr que vous lui manifesterez une grande sympathie... et que vous lui réserverez une amitié de faveur... »

A n'en pas douter, nous fûmes nombreux, dans la classe, à ressentir un grand pincement au cœur. Gabriel était un bon camarade. Peut-être moins porté que beaucoup d'entre nous sur les sports mais tellement gentil, tellement heureux de son sort, volontiers rieur, volontiers avec un côté frondeur bien qu'un peu timide.

Par contre, en ce qui me concernait, je connaissais peu la disparue. Elle n'était pas notre voisine, habitant le quartier de la Gare. Encore que la mort de quelqu'un nous touchât beaucoup –nous l'avons déjà vu- c'est plus vers l'orphelin que vers la malheureuse qu'allaient nos tristes pensées. Il est de toute évidence –je devais l'éprouver à plusieurs reprises au cours de ma vie- que l'on souffre souvent à la place d'un autre, en réalisant – en l'air ou de façon confuse- ce que doivent être son déchirement, son tourment. Plus même que lorsqu'il s'agit de soi. Cela est courant pour tout être doté de sentiment. L'enfant n'en est pas démuné. Nous pensions aussi à Monsieur J..., un bel homme brun, employé à la gare, venu des Pyrénées Centrales ; un homme paraissant bien digne, toujours très correctement vêtu, avec un côté petit bourgeois. C'est ainsi que nous l'avions jugé, un jour lors de sa venue à l'école pour y voir le maître de son fils. Nous ne le met-

tions pas sur le même plan, avec Gabriel, dans notre commisération, mais tout de même nous ne pouvions ne pas penser au drame qu'était pour lui, la disparition de sa compagne.

Gabriel ne vint donc pas en classe de plusieurs semaines, confié qu'il fut pour oublier, pour permettre au père de se retourner, à des grands-parents montagnards. Aussi l'enterrement passé, le premier émoi estompé, nous nous trouvâmes moins en prise directe avec un triste sort. L'oubli, cependant, ne pouvait venir.

Et chose surprenante, la place laissée vide par notre infortuné camarade, nous rappelait la déchirante épreuve et nous faisait penser à l'absent. Nous étions partagés entre le secret espoir de le revoir, très vite, parmi nous et l'appréhension du premier contact, quant au comportement de celui que nous retrouverons –sans doute pas pareil à avant- et quant à notre attitude à son égard. Peut-être ne saurons-nous pas nous comporter en « consolants » efficaces ! Nous y mettrons tout notre cœur, cependant. Ce que nous fîmes, d'ailleurs, lorsque le moment vint. Mais sans insister outre mesure, sans ostentation, fausses jérémiades. Nous comprîmes, bien que jeunes, que chouchouter par trop quelqu'un et surtout le lui faire trop voir c'était le mettre en état d'infériorité, lui rappeler constamment son malheur. Une franche, une solide, une active amitié valait beaucoup mieux avec une grande incitation à se mêler à nos jeux. Somme toute ce qu'il y avait en l'occurrence de plus salubre pour s'évader d'une lancinante obsession.

Il nous arriva, un certain matin d'être les témoins d'une scène, qui si elle était dénuée de tout sens macabre, ne manqua pas cependant de nous impressionner et pourquoi ne pas le dire de nous traumatiser, de nous faire plutôt opter pour un camp, celui de la jeunesse que pour l'autre, celui de la force bourrue et fermée. Nous étions donc, sur la Place, attendant le signal, le coup de sifflet de la rentrée lorsque nous vîmes déboucher, venant des escaliers qui mènent au Bas-Quartier, deux gendarmes, mine peu engageante, le garde-champêtre très suffisant et deux enfants que la solide escorte serrait de très près. Il s'agissait certainement d'un acte délictueux découvert et dont on voulait le châtimement. Nous connaissions les deux prisonniers. Deux marginaux qui vivaient un peu trop à leur guise, en libertins précoces, plus souvent dans les parages de la baie qu'à l'école. Il faut dire que dans l'après 1920, l'obligation scolaire était bien inscrite dans la loi, mais qu'on la transgressait bien souvent, les chargés de l'instruction n'ayant pas les moyens coercitifs de rappeler à leur devoir des parents défaillants. Car c'est d'eux qu'il s'agit en tout premier lieu. Soit qu'ils négligeassent leur progéniture, trop absorbés par leur vie –bien souvent dérégulée et en marge, elle aussi- soit qu'ils les occupassent effrontément, égoïstement à des tâches diverses, toujours était-il que les « manquants » se recrutaient dans les mêmes clans, les mêmes familles. La délinquance, de ce fait, s'en trouvait favorisée. Tel était le cas des deux gamins arrêtés. Ils ne paraissaient pas trop affectés par leur pénible situation. Ils ne baissaient point la tête. La honte ne semblait pas les avoir gagnés. Il nous sembla, même, qu'ils nous toisèrent, au passage, comme s'ils prenaient un malin plaisir à jouer les « durs ». On les mena à la salle du haut, celle de commune occupation et de fonctions qui changeaient selon l'heure et les circonstances, avec en préambule une pause à la fenêtre du palier. Bien en vue évidemment. Une exposition sans concession qui, à n'en pas douter, se voulait démonstrative. On nous présentait –car c'est à nous que le tableau était destiné- les « gueux » pour éveiller une répulsion dont nous devrions nous souvenir. Mais d'entrée nous en retînmes un sadique contentement de voir souffrir, d'humilier qui ne prêcha point en faveur des « uniformes ». Que se déroula-t-il ensuite dans la « salle-tribunal » ? Nous ne le sûmes pas la porte étant close lorsque nous y passâmes à portée.

Le téléphone enfantin jouant son rôle, nous apprîmes qu'il était question de larcin – léger en comparaison avec tant d'actes impunis ou sciemment ignorés- et même d'un début d'incendie. Ce dernier avait été certainement très grossi. Tout au plus il s'agissait d'un feu allumé et qui ne présentait point un grand danger.

Monsieur Poey ne nous dit rien. Lui, avait saisi le côté risqué du spectacle dont nous avons été, bien involontairement, les témoins. Est-ce que les « représentants de l'ordre » avaient fait exprès d'exposer avec autant d'ostentation les « chenapans » ? Pour prouver la toute puissance de leur autorité conférée et sans partage ? Pour donner une leçon d'importance aux délinquants en public, et mettre en garde tout fautif en puissance ? Ils furent perdants. Ils prouvèrent –en était-il grand besoin- le manque de psychologie souvent détestable chez une partie non négligeable de la maréchaussée. Comme si à la faute on n'avait qu'à opposer la fermeture butée, la vindicte, le châtimement inexorable ? Comme si l'on voulait proscrire toute compréhension, tout atavisme ; la responsabilité d'une société en apparence de bon aloi ; mais, à y regarder de plus près, animée par le lucre, l'arrivisme, l'égoïsme, dure aux petits, fermée à qui n'a ni chance, ni audace, à qui demeure par trop dans le droit chemin.

Bien que touchés par ce qu'avaient dû commettre les deux comparses ; sans prendre complètement, hâtivement parti pour eux, nous n'étions pas du côté de leurs cerbères. Bien au contraire. Le comportement de ces derniers nous faisait pencher pour la clémence et entre les deux catégories ; les jeunes –faibles de toute façon- et les adultes – assurés de leur supériorité- notre choix avait été rapidement fait. Nous ne pouvions opter pour les gardes-chiourme. Crurent-ils, les gendarmes, par leur singulier procédé toucher au vif leurs proies, leur faire comprendre –par pilori- la gravité de leurs actes de les amener ainsi, à contrition ? S'ils n'avaient pas été aussi entêtés ils auraient réalisé que l'enfant –même jeune, même élevé en milieu défavorable- n'est pas dépourvu de sensibilité, de dignité et qu'à le montrer en fâcheuse posture on arrive à le faire se buter, se renfermer, s'isoler moralement. Alors fini le repentir. La récidive n'est pas loin... par vengeance contre le sbire, par provocation envers un milieu qui vous a condamnés. Disons, tout de suite, qu'en ce qui a trait à nos deux sujets, il ne devait en être rien, par la suite. Malgré l'erreur des argousins ils ne devinrent pas plus mauvais. On les revit par intermittence à l'école. Ils jouèrent avec nous, parfois, pas plus méchants, au demeurant, que les autres. Leurs « humanités » n'allèrent pas loin. Pas question pour eux de parchemins. Bah ! Ils s'en passèrent bien puisque partis dans la région parisienne, ils y fondèrent leur foyer, s'y établirent professionnellement et menèrent une existence digne, normale qui aurait bien surpris les acariâtres et suffisants pandores.

Il est écrit quelque part que celui qui n'a jamais péché jette la première pierre au coupable pour bien faire sentir que peu de gens –pour ne pas dire personne- seraient dans la possibilité de le faire. L'innocence dans tout et pour tout, la virginité devant la faute ne sont ni des vertus, ni des motifs humains. Aussi, nous ne fûmes point tentés par la lapidation qu'on nous offrait. Et nous en connaissions qui pensaient à l'histoire des fraises. Une voix les tenaillait en leur rappelant qu'il n'est pas de petits méfaits, d'insignifiants mal acquis.

## Coup de chapeau avant l'exode

Après tout ce qui a été narré je ne voudrais surtout pas faire accroire que l'essentiel des activités de l'école, de la vieille école, portait sur la récréation avec des coupures tristes ; que la vie s'y déroulait en dehors de la classe ; que la formation de l'enfant n'était que très superficielle ; que tout avait plus l'allure d'une garderie, d'un patronage, que d'une ruche en plein travail.

A dessein je n'ai pas voulu entrer dans la pédagogie, j'ai voulu laisser de côté l'important secteur didactique. Cela, à mes yeux, n'a point été le côté très particulier, très spécifique, très « à lui », d'un petit pôle où se rassemblait une population enfantine donnée en y apportant son originalité qu'elle tenait de son entité, de la situation géographique, des mille petits riens d'une agglomération qui a bâti, son « à part », à travers les générations, grâce à l'apport spécifique de toutes, chacune offrant sa pierre.

La manière dont, après Jules Ferry, fut dispensée l'instruction ne devait guère changer du nord au sud de l'hexagone. Enfermé dans un cadre autoritaire de lois qu'il ne fallait pas transgresser, l'art de communiquer le savoir s'en tenait à des sourates qu'il n'était point question de contester. Avant que la maison ne subisse des transformations, il importait d'en consolider les assises. Les novateurs ; les « chambardeurs », les insatisfaits –et pour cause !-, les originaux, les « non-suivistes », les révolutionnaires auront leur temps quand le plâtre sera sec. Corsetée certes, l'acquisition des connaissances se fera aux mêmes rythmes, aux mêmes commandements, avec les mêmes outils, les mêmes préceptes, les mêmes engagements de l'Artois au Pays Basque, de l'Armorique à la Catalogne. Souci exagéré de centralisme, préoccupation que personne ne soit favorisé plus que déficience de la production, tout cela se retrouve dans le livre de classe qui portera la jaquette nationale. Pas original certes, mais d'une uniformité qui ne manquait pas, alors, de justification, tant l'œuvre encore fragile supportait peu les risques d'une improvisation trop régionale, trop solitaire.

Mais cela, ce linéaire ne résistait pas devant la tradition ; devant ce qui est le propre d'une race. Et ce sont ces anecdotes particulières –dont on retrouve, partout, la locale présence- qui m'ont intéressé...

Notre école, je l'atteste, fut pour nous d'une utilité fondamentale. Notre Maître y fut pour quelque chose. Nous lui devons –je lui dois- beaucoup. Si je l'ai désigné, jusqu'ici, par la première lettre de son nom c'est pour mieux lui dire « merci Monsieur Poey » d'avoir su créer un besoin d'apprendre chez un jeune rétif, merci pour lui avoir fait saisir, petit à petit, tout ce qu'il y a de prenant et d'important dans la recherche et la prise de possession de ce qui donne un sens à la vie tout en lui procurant la clé de la réussite ou tout au moins la possibilité de toujours s'élever pour mieux exister, mieux comprendre, mieux aller de l'avant la tête bien dégagée, celle de l'homme libéré des liens d'esclavage surtout dans le sens moral.

Ayant appris à l'Ecole Normale comment s'y prendre pour susciter l'intérêt, le diriger ; ayant avec la foi des fondateurs mis en pratique les « rescrits », Monsieur Poey devait non seulement verser dans nos esprits les précieux rudiments du savoir mais surtout faire naître chez bon nombre d'entre nous ce besoin de contact avec la chose pensée et écrite, besoin qui nous suivra toute notre vie durant. Grâce lui en soit rendue.

En ce qui me concerne, je le retrouverai, un peu plus tard, en cours distinct et non plus en classe.

## Migrations

1924 ! Une date qui marque tout ce qui à Hendaye constituait, alors, la population scolaire. Filles et garçons de la « laïque » furent également concernés par le changement du lieu de leurs activités.



Nous voyions, certes, depuis un certain temps, se poursuivre la construction d'un établissement d'importance, constitué de deux parties égales, dans l'espace libre qui s'étendait du Monument aux Morts jusqu'aux premières maisons, celles du cycliste Lausanne et du tailleur-couturier Delville.

Certes on nous avait bien précisé qu'il s'agissait là de la mise en place des nouvelles écoles, à nous destinées – écolières et écoliers- par conséquent.

Mais nous y apportâmes qu'une toute relative importance. Nous considérâmes cette « sortie de terre » avec les mêmes yeux que nous eûmes lorsque se créa la stèle du souvenir. Comme si cela ne devait point nous concerner au premier chef. Au fur et à mesure que l'établissement prenait tournure, belle tournure, nous ne manifestâmes pas un désir d'occupation excessif. Nous ne paraissions pas tentés par ce neuf, cet espace qui nous paraissait démesuré, ces compartiments confortables et spacieux qui de toute évidence nous étaient réservés. Etions-nous si rétrogrades que cela, pour sembler nous en tenir à l'inconfortable, à l'insalubre, à la dangereuse, à la « trop tassée » vieille école qui avait fait son temps et s'avérait peu à la portée d'une « clientèle », qui allait en augmentant sans cesse, qui jurait et qui de plus constituait une gêne pour le voisinage menacé par les jeux et un péril pour les étourdis exposés à des rencontres rudes, même si la circulation de l'époque n'avait rien de comparable avec l'actuelle.

L'enfant est comme l'adulte. Ce qu'il tient, il le laisse difficilement. On sait ce que l'on perd, on ignore ce que l'on prend. Vieil aphorisme qui porte en lui le sceau du timoré bien plus que la preuve de la reconnaissance, de la fidélité. L'habitude constitue une reconnaissance, de la fidélité. L'habitude constitue une drogue contre laquelle il est fort malaisé de lutter.

Manque d'imagination peut-être, paresse dans le concept, routine facile et tentante, lente et sûre imprégnation d'une façon d'être, d'agir. Souvenirs, également, qui s'attachent à quelque chose et qui nous rivent bien souvent. Peur de ne point trouver dans l'aventure naissante, dans le changement les mêmes agréments, les mêmes facilités qui nous étaient offerts jusque là.

Lorsqu'il nous fallut opérer la grande, la définitive transhumance nous étions partagés entre des sentiments de regret, une nostalgie confuse d'un passé qui s'éloignait, s'estompait peu à peu ; et l'attrait du beau, la perspective alléchante que nous offrait –pour nos quarts d'heure d'ébats- la proximité de la vaste pelouse du Vieux Fort et aussi la libre disposition du fronton, déserté durant la majeure partie de la journée par les adultes au travail. Ce qui nous chiffonnait un peu, c'était cette cour en pente où nous appréhendâmes de passer la majeure partie de nos récréations. La déclivité, la nature caillouteuse du sol,



les ravines nombreuses n'étaient pas ce qui en tout premier lieu nous inspirait une craintive répulsion. Ce qui nous choquait, sans que nous osions trop le dire, c'était les hauts murs d'enceinte... Un sentiment de claustrophobie s'empara irrésistiblement de nous, à la pensée qu'il nous faudrait courir, sauter, nous dévouer dans cet espace confiné où seul le ciel nous dispensait ses faveurs. Finies les belles « lâchées » sur la Place de la République et sur le parvis de l'Eglise ! Plus permises ces évasions –même limitées et temporaires- hors de notre horizon scolaire. Heureusement, comprîmes-nous très vite qu'il existait une soupape de sûreté qui nous ouvrirait ses portes vers l'extérieur, bien souvent, par commodité et par manque de place, pour tous ; les petites classes devant en principe, par souci d'éviter des déplacements fatigants se détendre « at home ».

Nous perdions, certes, les marchés de toutes les semaines, les cortèges sombres ou rieurs, les mille bruits qui montent des rues. Mais nous nous ouvrons davantage sur l'extérieur. Nous poussions vers notre majorité. Nous acquérions une sorte d'indépendance. Nous eûmes le sentiment d'être chez nous, dans notre quartier, pas un ghetto, dans un lieu choisi, réservé, où l'on n'a pas à craindre le contact avec la vie trop matérialiste, trop terre à terre, où l'on peut dans le silence ; seulement perturbé par le passage « ferrailant » du tram ; avec cet objet miraculeux qu'est le livre, s'évader, vivre autrement, avec d'autres êtres, dans un espace sublimé.

Ces « demoiselles » nos voisines, à l'instar de nos jeunes compagnons ne pouvaient sortir de leur cloître lors des moments de détente. Elles n'avaient rien changé de leurs habitudes. Dans leur ancienne école, elles devaient, déjà, s'en tenir aux limites fixées par le mur à grille. Dorénavant elles occuperaient l'aile droite du nouvel établissement ; celle qui donnait sur le Monument aux Morts et qui touchait à la propriété de l'officier Lavaud dont la commandante de céans gagna beaucoup en tranquillité à notre voisinage... les lazzis ne se lançant pas très facilement avec des témoins nombreux et surtout pas quand parmi eux se trouvaient nos maîtres.



Deux ailes, donc, parfaites de symétrie. Trait de jonction, thorax central, une maison à étage : le premier réservé aux logements de la double direction ; le rez-de-chaussée attribué –pourquoi cette dévolution préférentielle- aux garçons pour une salle de classe de supplément.

Nous fûmes affectés à la partie gauche, par ordre décroissant d'ancienneté d'âge et de savoir. En tout premier lieu, non loin du couloir d'entrée, « l'amphi »

réservé à ceux qui possédaient leur « certif » et qui, déjà jeunes gens, poursuivaient leurs études, d'une autre manière et avec pour la plupart, un but précis. Comme j'en étais arrivé à l'année où se prépare ce qui fut longtemps le parchemin suprême de l'école primaire, je fus désigné avec nombre de mes camarades (il y avait souvent des déchets dans les passages de classes, des laissés en route) pour occuper la pièce qui suivait celle des ténors. Tout se trouvait occupé dans cet angle droit qui perdait, à la fin, contact avec le sol en plongeant, laissant ainsi de la place pour un sous-sol mis à profit pour une classe troglodytique. Le préau, tout au fond, recevait aussi bien les éboulis emportés par avalanches où le gravier et le galet abondaient, qu'une eau de pluie qui ruisselait et dont la vitesse et l'abondance étaient accrues par la pente. Le caniveau-récepteur n'arrivait pas lors des

grandes averses à capter tout ce qui tombait, tout ce qui descendait à vive allure. Il en résultait un envahissement inéluctable de la partie couverte où il ne nous restait plus qu'à patauger durant nos jeux. Mais comme tout enfant manifeste un penchant particulier pour la flaque ; une joie évidente à l'éclaboussement, nous ne nous plaignions jamais. Seuls nos tabliers et nos chaussures en pâtaient. Mais ceci est une autre histoire. Les infortunés tout petits se trouvaient fort lésés les jours de pluie. Pas question pour eux d'être les maîtres de la place. Ils devaient se contenter des petits coins et encore faire très attention aux bousculades de leurs impétueux aînés. La porte du préau ouvrait sur une rue qui n'était pas très loin de la Baie de Chingudy. Nous étions en somme très voisins de cette dernière. La meilleure preuve nous l'avions avec les mouettes qui venaient, avec leur vol lourd et bas, nous faire un petit bonjour, au passage, quand elles se risquaient jusqu'à l'aire herbacée du Vieux Fort.

Le départ des écoles vers un autre lieu, en 1924, devait amener des postulants inévitables, naturels, certains déjà présents, pour occuper les places vacantes. La physionomie d'Hendaye-ville, devait, de ce fait, connaître des changements, limités certes, mais qui comptaient. Quelques habitudes furent bousculées. A l'époque cela fut sensible. Qui y pense, encore, parmi les survivants ? L'innovation vaut pour quelque temps. Puis on s'y fait. On s'en accommode. On trouve, à la longue, fort naturel ce qui parut insolite. On estime normal ce qui sembla sacrilège ou abusif ou tout simplement perturbateur. On en arrive même à avoir l'impression d'oublier un peu ce qui exista, à ne plus en avoir qu'un souvenir flou ; une image infidèle ; un à peu-près d'existence ; peut-être avec embellissement parfois ou bien avec une pensée faite plus de commisération que de regret admiratif.

L'essentiel de notre vieille école fut pris par la Mairie. Enfin, la Maison Commune mérita son nom, à part entière ; elle fut bien chez elle pour tout ce qui touche à l'Administration. Divers de ses services devaient occuper les pièces libérées. Le percepteur n'en dédaigna pas une, pour y venir, à jour fixe.

Tout le haut ainsi que le bas donnant sur la Place reçut une affectation bien en marge de la vocation éducative, de la culture, de la formation intellectuelle. Seule, sur le derrière, la première salle depuis l'escalier de pierre, fut réservée aux répétitions de l'Harmonie Municipale, plusieurs fois par semaine, aux leçons de solfège et par intermittence à des réunions politiques ou syndicales.

Ce qui avait constitué l'Ecole des Filles ne tarda guère à intéresser, pour s'y installer le service des Postes. Les bureaux s'y mirent bien à l'aise.

La Rue du Port y perdit c'est certain, ne serait-ce qu'en allées et venues, en attroupelements bruyants en rencontres ponctuées d'exclamations, en parlotes prolongées des usagers, comme des voisins, en sorties et entrées, des facteurs lourdement chargés ou délestés. Désormais, plus d'arrivée attendue de la pittoresque parce que dérisoire voiturette postale, assurant la transmission entre la gare où se déchargeait le courrier et le bureau où se faisait l'enregistrement postal et la répartition par quartiers et rues. Fini le spectacle de l'âne familier, comme pénétré de son rôle important, qui la tirait ; ayant toujours à ses côtés un paisible cornac, vieux retraité qui trouvait dans son rôle de guide un appoint à une pension trop modeste.

Terminé le déchargement public du coffre haut sur les roues avec tout ce qu'il comportait de paquets, d'enveloppes de dimensions, de couleurs différentes, de journaux, sous bandes. L'établissement bancaire qui prit ses quartiers là où était la poste ne devait jamais la remplacer, tant en ce qui concerne le côté utilitaire, général ; qu'en ce qui a trait

à une animation presque constante, durant la journée, et qui connaissait des moments de pointe d'une certaine ampleur.

Cette même année 1924 devait être pour moi celle de l'éradication, d'un milieu fondamental ; celle de la coupure avec beaucoup, avec presque tout ce qui jusqu'alors avait compté pour moi ; celle aussi où prenait fin une ineffaçable accoutumance à un coin où j'avais vu le jour. Sans que cela ne fût prévisible longtemps à l'avance il me fallut quitter la Rue du Port où je me croyais, accroché à tout jamais. Ceci était bien une pensée puérile, un rêve d'enfant qui peu confronté encore, avec le destin ou ne le comprenant pas, croyait en la durée, en la pérennité de tout ce qui est beau et bon. Ce fut, de loin, mon véritable premier chagrin, celui qui éprouve, qui laisse une trace indélébile de désespérance, de rancœur. Ma première nostalgie, en tout cas, qui me poursuivra longtemps, très longtemps, à un point tel, qu'à l'heure actuelle, après tant et tant de détours, tant d'ailleurs, tant de stations en d'autres lieux, je suis comme convié, en permanence, par cette vieille artère hendayaise ; la première dans le temps et dans le cœur en ce qui me concerne, vieille voie pentue que je retrouve toujours avec un indicible plaisir, un contentement intérieur, un envoûtement de début d'existence que rien n'a pu effacer.

Heureusement peu de modifications ont été apportées à ce qui vit mes élans timides d'oisillon. Les demeures, pour la plupart sont toujours là, telles qu'elles étaient, architecture inchangée. La patine des temps ne fait que les rendre plus chères ? Si l'on a trop mordu, à mon gré, sur les contours de la Baie, on n'a pas réussi à en chasser le charme ; l'homme matérialiste, malgré la laide touche, n'a pas imposé le vulgaire. Fontarabie, en face, a toujours la vieille église dentelée, son château massif, pesant, d'une impériale présence comme il se doit quand on doit tout ou presque à Jeanne la Folle, cette reine de Castille épouse d'un archiduc autrichien, surtout mère de ce monarque à prétention universelle, Charles Quint aux gigantesques possessions. La Bidassoa consacre toujours son mariage avec le puissant océan. L'eau n'a jamais interrompu son antique et potentiel mouvement d'avancée ou de retrait.

Mon premier grand regret, celui qui fait se poser des pourquoi qui demeurent sans réponse, je sus alors ce qu'il représentait de navrant et de confondant. On m'arrachait à quelque chose et j'en souffris énormément, même si je ne perdais pas les êtres qui m'étaient les plus indispensables, les plus intimes, les plus chers.

Je vécus l'exode comme une sorte de désertion. Ce départ de l'endroit où j'étais né, je le ressentis comme une offense à ce qui était une question originelle ; il arriva un sentiment interne de sacrilège contre lequel hélas ! je ne pouvais rien. Comme si le cordon ombilical était coupé une seconde fois. C'était une rupture saignante avec des habitudes sacrées. J'avais cru, très naïvement, être pris à tout jamais, dès le premier jour, par ce coin particulier où le destin m'avait convié et où il tenait à ce que je demeure. Qu'est-ce qui motiva mon désarroi ? Que regrettai-je à en être très choqué ? Onze années de cohabitation avec les vieux du second –un peu les miens- avec tous les autres occupants de l'immeuble que je connaissais parfaitement, avec qui je vivais dans un bel unisson de pensée, du moins me semblait-il. Onze années de création d'un univers bien à moi, de chaleur bien à moi, de bruits bien à moi, de tableaux bien à moi. Onze années de souvenirs bien ancrés, tenaces –bons ou tristes-, de rappels de fêtes intimes. Où retrouverai-je la cheminée de Noël, avec son sortilège toujours aussi fort, malgré la révélation de l'artifice ? L'ambiance vraie de l'anniversaire annuel dans le cadre même où tout était parti ?

Onze années d'insouciance avec les copains dans la rue, copains de cette rue dont il fallut m'arracher pour ne plus les retrouver, tels qu'ils étaient, avec cette totale communion que procure le contact quotidien. Onze années de particularisme précieux où les mêmes heures voyaient se renouveler les mêmes spectacles, avec les mêmes acteurs, dans un tout qui m'était devenu très personnel.

Onze années, pour tout dire, de lente formation d'une âme, fruit de comportements particuliers, en communication, en symbiose avec des être identiques devenus ma famille élargie.

Années où je savais le moindre coin où je pouvais bien jouer, où s'était établie, entre lui et moi, une complicité, où j'avais trouvé le refuge possible et salutaire. Années nombreuses du même trajet –le charme prenant de l'habitude- pour l'école, l'église, la gare.

Que mon calvaire fut lourd à endurer ! Trois années plus tard, je devais revenir dans les parages pour y habiter. Pas au même endroit, bien que très près. Malgré les nombreuses et chères retrouvailles, rien ne fut pareil. Comme quoi il n'est pas comme les premières amours !

Mais revenons au départ –le nôtre- de 1924. J'étais à ce moment-là, dans la disposition mentale de celui à qui s'offre l'inconnu, même si quant à moi, je n'ignorais pas tout de ce qui m'était réservé. Il en résulta –c'était fatal- une timidité avérée dans l'approche. Aussi un manque certain d'enthousiasme –naturel, entêté plus que voulu- une répulsion pour la nouveauté. Il me parut, alors, que si je l'avais acceptée d'emblée, consentant et heureux, j'aurais été coupable d'infidélité à ce que je laissais. Me recréer un univers différent me parut une tâche insurmontable.



Et, cependant, nous n'allions pas aux antipodes. Nous ne quittions point les abords de Chingoudy. Nous nous rapprochions, au contraire, de cette vaste baie ; à la toucher. Nous la surplombions. Nous pouvions apercevoir, en permanence, sans nous déplacer, cette eau magnifique. Nous devînmes des riverains favorisés.

Qui avait motivé notre déplacement ? Mon père avait un oncle, retraité de la

Compagnie du Midi, qui gardait en qualité de concierge, la propriété d'Aritzetan (orthographe variable), sur la route de la plage à mi-chemin entre cette dernière et la ville. Estimant, sûrement, son occupation d'appoint insuffisante pour remplir son temps et lui procurer un supplément appréciable à sa pension, il se laissa tenter par l'offre de portier-concierge à l'Hélio Marin, ce sanatorium de la Ville de Paris, pour enfants déficients, près de la crique des Deux Jumeaux. Acquis sans nul doute au principe de la coopération familiale, il offrit ; tout en les recommandant chaleureusement au colonel, propriétaire de la villa ; son ancien poste à mes parents. Ceux-ci se laissèrent tenter. Inutile de dire que je ne les approuvai point et ne compris pas leur drôle de décision ; drôle, à mon sens, évidemment.

Je connaissais Aritzetan de longue date par les visites fréquentes, que nous y faisons. J'en avais surtout retenu les délicates pâtisseries, que la tante, cordon bleu consommé, préparait et servait à profusion. Le site, lui, ne m'avait pas ému. Pensez donc ! « Un de la Rue du Port »... Comment aurait-il prisé autre chose qu'elle !

Inutile donc d'aller chercher très loin la cause de mes réticences quand il fallut faire le saut. La crainte de ne point trouver des partenaires dans un lieu d'une tranquillité exagérée y était pour beaucoup.

Quand tout, jusque là, était si facile, si beau, si accompli, pourquoi ce brusque patatras ?



Aritzetan se trouvait non loin de Beltzenia, ce vieux pont de jonction entre la ville et la plage, un peu en dehors du Bas-Quartier qu'il domine toujours. Aritzetan, du moins l'essentiel, la partie mère de la villa, existe toujours mais avec d'importants ajouts. C'est son nom qui a changé puisqu'il est passé par celui d'Alhucemas donné par un marquis madrilène qui s'était rendu acquéreur de la propriété ; lequel marquis venant de la roture bourgeoise avait été anobli par Alphonse XIII.

*Villa Alhucemas (patrimoine architectural hendayais)*

Le monarque lui avait décerné le titre avec l'appellation empruntée à une baie d'une possession espagnole, en Afrique du Nord. Comme quoi, Napoléon avait fait école pour la promotion nobiliaire avec attribution patronymique raflée à l'étranger.

Changement de maître. Changement de plaque. Depuis un bout de temps –et cela dure encore- le nom est redevenu basque. Irintzina ! le cri... ce cri typique des montagnards euskariens a été retenu par des occupants, gascons ou apparentés.

Aritzetan faisait partie de ces résidences d'été d'étrangers aisés ou très fortunés. Si cela est devenu la grande mode, elles ne pullulaient point à l'époque.

Un grand vide existait depuis Aritzetan jusqu'à la villa que nous appelions « les pots de graisse » à cause de ces ventrus récipients jaunes qui servaient à conserver la viande de porc et le lipide onctueux et qu'un original avait cru bon d'utiliser comme corbeille, vasque ou jardinière pour l'ornement de son parc.

A toucher Aritzetan se trouvait la villa « Les Mouettes » de la famille Olphe-Galliard. Bien que voisins, il nous était impossible d'être au courant, visuellement, de ce qui s'y passait tellement « Les Mouettes » étaient enfouies dans la verdure d'une forêt véritable. Des arbres centenaires, de haute taille, chevelus en diable, l'enfermaient de toutes parts. Par endroits, c'était la brousse. Il me fut loisible de m'y risquer, de l'inspecter grâce à la complicité de trous dans la clôture. Il faut dire que nous ne vivions pas dans l'ignorance des êtres qui se trouvaient aux Mouettes toute l'année, des concierges comme nous ; des béarnais par surcroît donc des gens avec qui l'on pouvait commercer en patois. Un chemin de passage plus que trentenaire liait les deux domaines.



La forêt n'était pas qu'aux Mouettes. Derrière Artizetan elle prenait une forme et une dimension de belle envergure. On la connaissait comme le Bois d'Ouristy, un grand bois, vaste, profond où je me familiarisai avec les essences feuillues, les rongeurs, les oiseaux et aussi les champignons. Avec l'âge que j'avais alors, et surtout venant d'un coin urbanisé —ô le mot prétentieux!- je ne me risquai pas sans une certaine hantise dans le la-

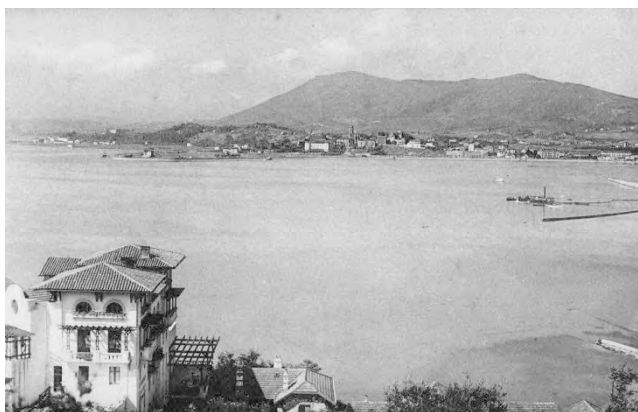
byrinthe sombre. Il m'arriva, plusieurs fois, de peiner pour retrouver ma route du retour. Mais cela n'était que du ressort d'une imagination d'enfant... car aucun risque sérieux de me perdre n'existait... l'immensité n'étant à la mesure que de ma candeur et mon ignorance. Un grand mur qui empruntait une courbe isolait Aritzetan de la route et de la voie du tram qui, à quelques centimètres, longeait tangentiellement le ravin qui descendait vers Chingudy. Juché sur le mur, je pouvais voir à un bout de la ville, le Vieux Fort, Fontarabie et un faubourg d'Irun. A l'autre bout s'offrait la grande plaine qui menait à Ondarraitz et à la plage où se remarquait l'Eskualduna trônant parmi des demeures d'estivants qui ne se pressaient pas, encore, les unes contre les autres. Pas de flottille en vue à cet endroit. La Floride —ce second port hendayais- ne naîtra qu'un peu plus tard quand la drague dont on aperçoit la noire carapace aura accompli une partie seulement de son œuvre. Il était déjà question, à l'époque, de combler une portion de Chingudy. Le projet, assez prédateur, ne devait point aboutir en totalité. Il avança suffisamment, cependant, pour que soit permise la construction d'une jetée et aussi une route riveraine.



52. - HENDAYE (B.-P.), — La Baie

Aritzetan avait été posée sur le plateau d'un tertre dont la partie herbacée, sertie de corbeilles de fleurs tenait bon sans le secours d'un quelconque perré. Seul, un mur de bas, supportait le tout et suffisait grandement pour garantir l'ensemble contre l'écroulement. Pour accéder à Aritzetan on avait soit le chemin tortueux, à la pente pas trop rebutante, virant par deux belles boucles ; un serpent fait de terre et de gravier qu'entretenait mon père surtout quand l'eau de ruissellement avait creusé des ravines et laissé tout à nu, ce qui ne présentait pas un inconvénient majeur en un temps où la voiture hippomobile en était l'usagère ; soit un escalier de pierre, trop raide pour les asthmatiques, un escalier glissant, savonneux d'une mousse qu'entretenait l'humidité dont les ombrages environnants étaient porteurs. Nous vivions dans la villa même. L'été, on nous reléguait dans un arrière sombre constitué par deux pièces dont les ouvertures portaient des barreaux et par lesquelles on apercevait le talus précédent Ouristy. Notre logement, alors, tenait de la prison. La villa dans tout ce qu'elle avait de spacieux et de confortable, était la proie des vacanciers. En hiver, nous déménagions, usions de la cuisine des maîtres et couchions dans une grande salle du bas. D'ailleurs nous n'avions dans cette vaste demeure que l'embarras du choix. Rien ne nous était limité. Personne ne nous surveillait. Ce qui nous était demandé, c'était que tout fut impeccable à l'arrivée des hôtes saisonniers.

Ma mère y veillait avec un soin appliqué. J'étais fort attiré par l'important salon. Qu'il soit ouvert pour l'aération, qu'il soit dans l'ombre j'y passais des moments d'extase. Pour moi, magnifiques étaient ses tableaux dont je ne cherchais pas à connaître la paternité. Ils ne pouvaient tenir que de très grands maîtres. Mais avais-je vraiment cette préoccupation de savoir qui les avait exécutés ? Il me suffisait de les trouver évocateurs et fantastiques. Ils me permettaient de rêver à d'autres temps –où la chamarrure de l'habit flambait, à d'autres lieux marqués d'exotisme. Mon grand ami était le piano. Je m'y exerçais maladroitement et tapais avec la ferveur du néophyte sur les touches. Le son qui en sortait (cacophonique en diable) avait pour moi la vertu de la création géniale. J'arrivais, autodidacte, à tirer du clavier magique « Au clair de la lune » « Frère Jacques ». Un aboutissement pour moi. Une prouesse. Ma mère, peu portée sur les accords sublimes, venait mettre un terme à mon inspiration créatrice. Le salon ouvrait sur un grand balcon d'où la



vue sur la baie et la montagne espagnole d'en face était splendide. Sur un côté de la villa avait été construite une terrasse pour le repos en plein air. Je l'utilisais, par temps calme, pour jouer à la pelote basque. J'arrivais, sans mal, le plus souvent, à contenir la balle dans l'espace cimenté et plat. Le mur de la maison me la renvoyait sans trop d'excentricités. Je composais, à moi tout seul, toute la partie. Je jouais deux rôles et m'accommodais de mon sort. Il y avait bien quelques ratés et il me fallait,

alors, courir après l'impétueuse boule de gomme qui dévalait la pente à vive allure. Mais je savais qu'elle serait bloquée dans l'allée du bas par le mur. Parfois elle prenait comme un malin plaisir à se cacher dans un repli de terre ou sous les feuilles. Mon obstination dans la recherche ne me laissait jamais bredouille. La murette tenant la terrasse était percée de trous. Je les utilisais pour jouer au receveur du tram. J'avais vu le vrai receveur aller sur le marchepied de la baladeuse pour recouvrer la taxe du transport. Avec ce mimétisme qui est le propre de l'enfance j'agissais de même.

Seul, toujours seul ! Où étaient mes compagnons de jeux de la Rue du Port ?

Je dois avouer que petit à petit je me fis à ma nouvelle situation. J'y trouvai même un attrait bien particulier. J'en oubliai mes amusements passés. Loin de la présence, loin du contact, loin de la communion intime, le souvenir s'estompe. Telle est la loi pour l'homme comme pour l'enfant.

Je menais une existence variée comme les saisons. Je me figurai le poète sur son rocher d'exil quand le printemps venu on m'installait une table sur la terrasse afin que j'y fasse mes devoirs d'écolier. Au milieu du chant de l'oiseau et du bourdonnement de l'insecte, caressé par le rayon qui perçait les vertes frondaisons naissantes, je passais des moments qui m'enchantaient. Ma mère, à mes côtés, jamais inactive, le plus souvent à sa laine dont elle tirait des compositions de prix.

L'automne me voyait mué en jardinier. La corvée –ô l'exagération !- du ramassage des feuilles mortes m'incombait, en partie. Je ne fus pas toujours emballé par ce travail. Mais tenir un râteau, avoir l'air de quelqu'un, tout cela me faisait prendre du bon côté une tâche qui portait sur de longues allées, sur des cadavres en nombre.

A l'époque du Tour de France, je singeais l'ascension des cols pyrénéens ou alpins par les as dont les exploits m'étaient révélés par la Petite Gironde. Le chemin montant avec ses virages devenait le Tourmalet ou l'Izoard. Le seul subterfuge résidait dans la création imaginaire de la petite reine. A défaut de cycle, j'avais mes jambes. Le tour ainsi joué –si je puis m'exprimer ainsi- l'apparence était sauve.

Le soir, un peu avant la tombée de la nuit, j'étais chargé d'une mission qui me plaisait. Il me fallait aller, jusqu'à la ferme voisine, chercher le litre de lait quotidien. Tout ce qui est particulier à la ferme : gens, bêtes, outillage, cris, senteurs m'intéressait et me rappelait un endroit que j'affectionnais : l'exploitation de mes grands-parents ou celles de mes oncles, à Labatut dans les Landes.



## **L'éveil à la Différence**

C'est à Aritzetan-Alhucemas que je pris conscience ; confusément peut-être au début, mais assez en profondeur pour en être marqué pour la suite de mes jours ; de la différence des êtres de ce bas monde et de l'existence des classes sociales.

Le premier contact avec quelqu'un d'un monde autre que le mien fut avec le propriétaire qui nous reçut : le colonel de Bellefond. Il ne fit que passer car il loua Aritzetan, pour un été, à un avocat madrilène, nanti d'une famille nombreuse et d'un personnel non moins fourni. Des bien riches à n'en pas douter ! Des gens de la haute société espagnole selon les apparences !

Bien que dépourvus de cette morgue insupportable et odieuse de la caste qui domine, bien gentils, se voulant à notre portée, le señor et la señora, ne me parurent pas aussi accessibles que le colonel lorsque nous fîmes sa connaissance. Je fus adopté par le contingent enfantin sans nulle difficulté. Aucun d'eux ne m'écrasa par une prétention de supériorité d'origine. Je jouais le plus naturellement du monde avec ceux qui avaient mon âge. Même les fillettes ne me frappèrent point d'ostracisme. Le « tu » était employé par accord tacite. La même aisance, la même familiarité qu'avec ceux de « ma rue » semblaient de mise. Mais quelque chose m'indiquait qu'entre eux et moi il se trouvait un fossé. Cela venait de leurs habits, plus raffinés, de meilleure qualité que les miens ! Cela venait-il de la déférence affichée que leur manifestaient leurs domestiques ? (Leurs domestiques ! Des personnes mûres, des domestiques de moutards comme moi, quelle bizarrerie !) Je ne le sais, mais je ne pouvais que le constater, le ressentir. La venue d'un de leurs amis, fils d'un richard cubain, un morveux plein de suffisance, qui exigea le « vous » de ma part (qu'il n'obtint pas) et fit de la sorte que je me tins à part (au grand dam des autres qui me manifestèrent leur sympathie à leur façon mais en passèrent par là), la venue du moricaud, donc, vint asseoir mon sentiment.

Dès le berceau, il y avait dissemblance parmi les êtres ; la richesse servant au tri, à la sélection ; à la prétendue et bien vaine sélection. L'incident fut néanmoins vite oublié, ma déception rangée lorsque « l'hidalgocule » partit. Fort heureusement son séjour n'avait été que de courte durée.

Mais les années suivantes, je ne revis plus mes ludiques « compagnons » lorsque leurs parents louèrent à la plage. Seul, le personnel demeura à notre portée, lors de nos visites. Il y en eut et des intéressées. Ma mère, au mieux avec la cuisinière Paula, profitait, en effet, de ses largesses pour remplir son cabas. Il ne s'agissait point en l'occurrence de surplus, de restes pour l'infortune, mais de bons morceaux, mis de côté. Je disais bonjour aux parents quand je les rencontrais. Mais de progéniture, point. Envolée. Sublimée. Partie avec ses égaux, sans doute.

Je n'eus par la suite que peu de temps pour approcher le colonel de Bellefond, venu à Aritzetan pour un court séjour, tout de travail. Je ne connus jamais sa famille qui résidait habituellement dans un castel du Tarn-et-Garonne. Aritzetan fut en effet vendue. Du colonel, je me souviens seulement d'un être sec au physique, ayant conservé une raideur toute militaire, un manque de nuance. L'habitude de la discipline, de la régularité dans l'exécution d'un devoir le suivaient. Il n'eut point besoin d'emballeur professionnel. Il pourvut à tout le déménagement. Seul, il mit en caisse, rangea tout ce qui partait. Il y mit quelques jours. Il fut notre hôte, à part certes. Ma mère lui préparait les repas. Je regardai avec une certaine curiosité cet être tout d'une pièce, genre « pète-sec », qui roulait cigarette sur cigarette de plébéienne façon ; le seul répit d'ailleurs qu'il s'accordât durant son

important travail. Il n'était pas des nôtres, cela était évident. Mais je dois reconnaître que je ne le considérais jamais comme un être très éloigné. Était-ce le fait qu'il accepta notre nourriture frugale, la prit sans façon et sembla l'apprécier ? Était-ce le fait qu'il œuvrait manuellement comme un banal tâcheron ? Était-ce le fait qu'il accepta ma curieuse présence et ne dédaigna pas de converser avec moi ? Sans aucun doute. Toujours est-il que tout en paraissant un peu au-dessus de nous, il ne se situait pas à des degrés inaccessibles.

Après le colonel à particule qui ne dédaignait point de mettre la main à la pâte, n'estimant point déchoir de ce fait ; après la famille espagnole qui se voulait d'ailleurs libérale, vint l'heure de l'aristocratie avec tout ce qu'elle a de morgue, de blindé, « d'à part ».

Aritzetan, en effet, changea de mains achetée par ce marquis de la capitale d'Espagne dont j'ai déjà donné un petit aperçu, ce politicien d'outre-Pyrénées qui eut son moment de pouvoir sous Alphonse XIII et en même temps, très vite après l'acquisition de nom.

Désormais, nous vivions à Alhucemas. Aritzetan chantait à l'oreille. Alhucemas avait un air de grandeur, de mystère. Peu dans notre entourage consultèrent la carte du nord Maghreb, peu cherchèrent dans l'histoire coloniale ibérique des renseignements adéquats. Alhucemas remplaça Aritzetan pour ainsi dire subrepticement. La discrétion se comprend. Alhucemas n'avait rien de la classique plaque basque –si usitée à l'époque- ni de l'emprunt à la fleur, au mont, à l'eau ou au répertoire des prénoms, aux marques diverses par lesquelles on caractérise une habitation que l'on crée pour soi, après maints et maintes rêveries, après tant et tant d'économies. Les nouveaux maîtres ne se précipitèrent point pour résider à Alhucemas. Les lieux ne leur convenaient certainement qu'imparfaitement. « Trop démodé, pas assez confortable, pas assez à panache l'ex-Aritzetan. Sur de la muraille antique faisons du neuf, bâtissons, ormons, « écussonnons », donnons du lustre, de la grandeur après avoir abattu tout ce qui jure. Ensuite seulement, nous aurons un cadre digne de notre rang » pensèrent-ils.

- « Qui est le patron à Alhucemas demanda narquois un entrepreneur hendayais, en s'adressant à mon père ?
- Mon cher, je ne puis opter pour le señor répondit ce dernier. La culotte ne paraît point portée par le mâle.
- Je m'en suis aperçu. La « marquesa » verra. Je vais en parler à la « marquesa ». Selon ce qu'elle décidera. »

Il était donc un peu osé d'affirmer que le marquis était le vrai maître de son acquisition. Bien qu'il fut –il n'y a guère- Président du Conseil des Ministres, à Madrid, ce qui, nous l'avons déjà vu, lui avait valu un ennoblissement, titre ronflant à l'appui, bien qu'il alléguât son titre d'avocat donc celui d'un homme de démonstration, de décision, il paraissait un tantinet falot quand son intransigeante épouse était là. Le vrai sang bleu c'était bien elle, tirant sa noblesse de la naissance. Elle avait, de toute évidence, convolé avec un homme de condition inférieure, de toute façon point marqué par le sceau de la vraie origine, celle de la « grandeur ». Le nouveau marquis ne pouvait mettre en avant des ancêtres de caste. Si l'on voulait se pencher sur ces singulières alliances, singulières surtout pour certains qui tiennent à la différence, on trouverait en réponse, plusieurs motivations, très souvent fort diverses, mais toutes inspirées par l'intérêt ; la question argent n'étant pas la moins fréquente.

Donc à Alhucemas, c'est très vite que l'on sut qui tenait le bâton de commandement, à la faveur d'importantes transformations, de coûteux embellissements, d'impitoyables bouleversements que l'on entreprit. La marquise, souvent en inspection, exposant ostensiblement camée, pendeloques, chaton richement enchâssé, le visage couvert avec abondance d'un impudique et ridicule fard (Médée des personnes qui ne voudraient pas vieillir) ; parlait haut et sec à son entourage qui opinait bien humblement. Le marquis s'en tenait à une prudente réserve. Il suivait à deux pas, caniche docile, se tassait ou alors disait comme son auguste épouse. Cette dernière semblait avoir mis toute sa confiance en don Nicolas, espagnol d'Hendaye dont j'ai déjà parlé comme étant le propriétaire de la maison de la Rue du Port où j'avais vu le jour. Pourquoi se trouvait-il souvent à Alhucemas ? Parce qu'il avait été choisi par le marquis (ou plus exactement par la marquise) pour faire acte de présence sur le chantier. Sa qualité de Consul d'Espagne à Hendaye lui conférait un apanage non négligeable. Il parut s'acquitter de son rôle d'inspecteur avec plaisir. Naturellement quand les propriétaires étaient sur le terrain pour rien au monde il n'aurait voulu faire défaut. On le voyait s'agiter, mouche du coche, vain surveillant, martelant le sol avec sa canne qui ne le quittait jamais.

Je me souviens d'une scène burlesque, un certain midi alors que le branle de la cloche de l'église signalait la pause et invitait au recueillement momentané. Don Nicolas ôta son chapeau et entreprit force gestes avec sa main droite, frôlant nerveusement son front et ses lèvres sous le regard ébahi du « grand » pourtant près de la catholique Castille.

« Que es esto Nicola !... demanda le marquis perplexe.  
- L'Angélus <sup>(8)</sup> marqués... l'Angélus ».

Et sans désarmer le diplomate au petit pied, genre Louis de Funès, continua ses simulacres, ses grimaces, qui tenaient plus de la singerie que de la piété fervente. Sur le coup, je ne saisis que le côté comique de la situation. Plus tard, je réalisais tout ce que cela avait de bouffon, de factice, de pas sérieux.

Que l'on m'entende bien ! Loin de moi la pensée de me gausser de la foi profonde, intérieure. Même si un agnosticisme, bien pesé, me fait reculer et me tenir sur mes gardes face à un absolu qui m'échappe, je respecte ceux qui, en toute sincérité, croient pouvoir attribuer une valeur charismatique à une espérance, mais seulement à une espérance que rien jusqu'ici n'est venu assurer. Pas besoin, au demeurant, de démonstration abusive pour ce faire.

Mais pour en revenir à don Nicolas comment un être pouvait-il, en même temps, se livrer à de telles démonstrations de foi supposée –supposée seulement-, prétendre entrer en communion de pensée avec un Dieu et se montrer aussi plat devant de simples mortels ? Même provisoirement nantis, titrés ou huppés ! Quel manque de profondeur ! Quelle contradiction ! Quelle inconséquence ! A moins que ne soit affichée là la pensée –ou le désir- de certains qui voient dans la pseudo-puissance et la richesse terrestres, dans tous les privilèges d'ici bas, une marque de distinction, un tri voulu pour la divinité, un choix délibéré qui fait qu'un avant-paradis est offert à quelques-uns seulement !

La différence ne porte pas seulement sur des classes nettement établies ; ne se borne pas à la cloison étanche entre le titré, le nanti, le fortuné d'une part et celui qui n'a pour tout bien –ou presque- que son labeur, de l'autre. Elle est patente également dans

---

<sup>8</sup> Comprendre « l'anréulous »

une catégorie apparemment identique ; celle qui exécute, produit, tire sa subsistance du travail... manuel essentiellement.

Alhucemas allait m'apporter la preuve de l'existence de réprouvés, de déracinés, de « sous-prolétaires » à qui sont confiées les tâches les plus pénibles, les plus rebutantes et les plus mal rétribuées.

D'importants travaux de terrassement furent entrepris tout autour de la villa, précédant ou accompagnant la restauration de l'édifice. Il fallut labourer, piocher, creuser, remuer beaucoup de terre dure. Ces travaux de force, sales, ne se faisaient pas, à l'époque avec les puissants engins dont on dispose aujourd'hui. L'excavatrice, la pelleteuse, le roo-ter n'avaient pas encore séduit les entreprises. Tout s'effectuait à la main avec des outils pesants et d'une efficacité toute relative. La pioche, le pic, la pelle, la brouette, voilà ce dont se servait une main-d'œuvre sacrifiée. La peine de l'homme de base ne connaissait aucune mesure, aucun adoucissement, aucune commisération. Que pénible fut le manie-ment de l'exténuant arracheur de glèbe, qu'éprouvante fut la constante prise de la pelle lourdement chargée, que très dure fut la poussée du chariot à une roue, souvent prise dans le gluant de la glaise fraîchement entamée, personne n'en avait cure. Des êtres pourtant, des hommes eux aussi, étaient désignés pour ces travaux. Personne ne trouvait à s'étonner du sort de ces parias. Il est vrai qu'il s'agissait d'étrangers. Des Portugais... comme des bipèdes d'une autre planète, en tout cas des inférieurs... de pauvres hères.

Ils arrivèrent, un jour, en groupe. Pas en colonne comme celle de la chiourme, bou-let au pied, mais avec, cependant un vidame qui les orientait, les menait tambour battant. Celui-là, nous l'avions déjà vu. Il était là lorsqu'on dressa quelques planches rustiques pour en faire une maisonnette qui tenait plutôt de la cabane fourre-tout. C'était un lusita-nien, lui aussi, mais installé en France, une espèce de représentant, d'intermédiaire-chef entre l'Entreprise de terrassement et le personnel étranger. Une sorte de négrier.

Nous fûmes à même de nous rendre compte, par la suite, qu'il ne ménageait point ses compatriotes. De toute évidence, il était très dur pour eux, exigeant le maximum de rendement.

Les patrons, les dictateurs, ne s'y sont jamais trompés qui ont confié, et le font tou-jours, la surveillance, l'impulsion, la responsabilité d'un groupe à des personnages pris dans le milieu même des opprimés. Chien fidèle et reconnaissant le « Kapo », tenant à sa place et voulant en quelque sorte effacer son origine, soumet le contingent dont il a la charge à un effort soutenu, avec une dureté que semble leur permettre une familiarité que ne peuvent avoir ceux qui se trouvent à une autre échelle.

Pour en revenir à notre Daomeida –nom du cerbère- il était clair que l'exécution du programme qui lui était fixé importait davantage qu'un simple geste, un tout petit geste qui viendrait atténuer la peine de ses subordonnés déjà atteints par une solitude, éprouvante à tous égards. Et pourtant, comment ne pas être frappé comme nous le fûmes, mes pa-rents et moi, par cet étalage de misère contenue, par cette timidité apeurée, par cet effa-rouchement de se trouver dans un monde qui ne vous comprend pas. Quoi de plus symp-tomatique que leurs bagages, si du moins on pouvait ainsi appeler de singuliers balu-chons ; des valises en carton que tenaient des ficelles ! Leur luxe à eux. C'était là ce qu'ils avaient, présentement, de plus précieux, d'essentiel. A voir la façon dont ils traitaient ces dérisoires objets on devinait toute l'importance qu'ils avaient, une importance sentimentale et vitale.

La baraque qui leur était destinée se dressait bien à l'écart de la villa, tout près de la barrière du bois d'Ouristy. L'emplacement choisi pour ces Portugais montrait bien que l'on voulait éviter toute promiscuité avec cette engeance particulière.

Le problème de l'immigration se posait déjà dès l'après-guerre de 14-18 avec tout ce qu'il implique d'exploitation, d'inhumanité, de mépris et aussi d'ignorance. Le sort de ces transplantés était encore plus misérable que celui que connaissaient, de nos jours, les travailleurs étrangers. Ces derniers peuvent, en effet, se grouper. Les syndicats autochtones les acceptent, les prennent le plus possible en charge et veillent à ce que leur exploitation ne soit pas trop inique. Certains partis –de gauche- versent quelques harangues bien tournées en leur faveur, mais ne vont pas très loin dans la voie du soutien actif. Pris par d'ardues questions comme celle de l'emploi rare, ils ne se risquent jamais à « pousser le bouchon » trop loin.

Hélas ! Beaucoup de bidonvilles sont encore les seuls abris de ces immigrés. Hélas ! Beaucoup trop de tenanciers sans scrupule, de logeurs cupides, abusent effrontément, et aussi impunément, de ces malheureux. Mais, fort heureusement, des voix, de plus en plus, s'élèvent bien haut pour dénoncer les scandales. Eux-mêmes, les « à part », poussent l'audace jusqu'à manifester et la chose est comprise par bon nombre de Français.

Disons, toutefois, que le racisme n'a pas renoncé. Mais il trouve à qui parler.

Un certain nombre a la chance de vivre en famille, une vie point luxueuse, toute de labeur et d'économies. Mais avec la présence des êtres chers que ne surmonte-t-on pas ? Et puis les enfants fréquentent l'école française. Un fait qui semble très normal, très banal, mais qui n'en comporte pas moins une chance inestimable.

A l'époque dont je parle il n'y avait rien pour appuyer, aider, conforter, défendre, honorer des hommes pourtant comme les autres. Tenus à l'écart par tous. La conscience syndicale n'avait pas, encore, évolué au point de faire solidaires tous les travailleurs. Pas question pour ces étrangers d'avoir l'appui du cœur. Les leurs étaient loin, demeurés au pays, pour un tas de raisons ; celle de l'expatriation difficile là où toute différence n'étant pas la moindre.

Sans perdre de temps les arrivants furent contraints à aménager ce qui allait être pour eux, le réfectoire, le dortoir, l'endroit de délasserment. Ils recouvrirent le sol fangeux de planches, les plaquèrent du mieux qu'ils le purent afin d'éviter des dislocations pénibles et dangereuses et afin de créer une assise stable pour les semblants de meubles (table rugueuse sur tréteaux, châlits grossiers porteurs de paillasses informes, grosses caisses en guise de vaisselier et d'armoire pour les frusques). Pas question de cuisinière pour cuire leurs aliments. De grosses pierres, dehors, dans un coin allaient faire office de foyer.

Leur installation ne dura guère. Pensez donc ! Ils n'étaient point là pour flâner, faire du camping. Le rassemblement ; qu'ordonnait un homme de confiance du négrier (l'autorité qui se propage par degrés), un de sa famille paraît-il ; avait lieu de très bonne heure. Et à la tâche forcée ! Peu de pauses. Le casse-croûte n'avait point pour ces nourris de peu, valeur inviolable. Le maigre en-cas était fort vite avalé. A leur portée une grosse cruche de grès contenant de l'eau : leur seule boisson. Que le Minho, Vinho Verde étaient loin, et de toute façon peu accessibles à leur bourse !

Après la pioche, les tâches domestiques. Sans un temps de répit, on les voyait allumer le feu, mettre un récipient noirci sur l'âtre et éplucher à la hâte des pommes de terre. Cette solanée demeurait leur plat de résistance avec la morue qui, alors, ne connaissait pas les cours excessifs de maintenant et s'avérait le mets du pauvre. Sans prendre trop de risques, je puis affirmer que ne je les vis pas un seul jour sans avoir, au menu, la patate et la morue, le tout arrosé comme de bien entendu par de l'eau. Plus que de la sobriété. Une indigence manifeste dans la restauration. Le soir, quand le temps le permettait, que l'heure n'était pas trop tardive ni leurs forces entamées ils lavaient leur linge dans des cuveaux de fortune. La grande lessive, le repassage et les reprises s'effectuaient les dimanches et les jours chômés. Oh ! le pauvre séchoir témoin d'un grand manque, séchoir où flottaient des chemises de dure étoffe à carreaux ; des pantalons d'épais velours de toile serrée, usée par places, rapiécée ; des chausnières grossières ayant, depuis longtemps, perdu leur teinte première.

Point de sorties pour ces effacés, ces « indiens de la réserve, ces timides que l'on sentait éprouvés par un manque de communication avec l'extérieur. Pas bien gênants, avec ça pour le voisinage ! On ne percevait seulement que des bribes de conversation dans leur langue chuintante. Parfois, quelques gros rires montraient que toute espérance n'était pas bannie. Un jour, un accordéon poussif, une acquisition au rabais ou un envoi du pays, vint opportunément apporter le réconfort de la musique. Des airs, la plupart du temps nostalgiques montaient dans le calme du soir. Un rappel selon toute évidence de leur pays bien-aimé ; un appel à des retrouvailles désirées ; un dépassement de leur triste sort ; un contact repris, bien que lointain, furtif et tout gratuit avec ce qu'ils avaient laissé derrière eux, le cœur lourd, et qu'ils comptaient bien matérialiser, un jour, le plus rapproché possible, leur avenir et celui de la famille assuré avec le pactole de leurs privations.

« Bonjour Madame...

- Adieu <sup>(9)</sup> Martin
- Il est passé Zimeugoa <sup>(10)</sup>
- Oui, juste après votre départ, hier soir.
- Alors je peux venir.
- Oui, quand tu le voudras... »

L'homme un péon, un « mozo » des maçons, voué aux fonctions subalternes et entre autres celles des commissions s'était adressé à ma mère. Il revint très rapidement portant trois petites outres vides, des « platuches » <sup>(11)</sup> ovalisées nommées « peaux de bouc », de précieux récipients, de fidèles compagnons en Pays Basque et en Gascogne pour l'homme qui travaille, se déplace, chasse, pêche, joue à la pelote ou assiste seulement à des parties et qui se croirait amputé de quelque chose s'il ne les avait, en bandoulière, le ventre rebondi, atteint de plaques rougeâtres, prêts à entrer en service à tout moment. Objet de considération, servante fidèle, recours contre la soif et l'épuisement, souvent utilisée, la « gourde » en Eskual Herria se prête à un exercice de dextérité pour lequel les naturels sont passés maîtres. Ils y puisent une source de délectation que ne peut connaître le « buveur au verre ». Ce filet qui vous humecte, bouche, haut de gorge, de façon discrète, contenue, avec une légère chatouille procure avec le minimum de liquide le rafraîchissement le plus complet, une communion totale, le mince flot ne passant pas en crue, presque à la dérobee, sur vos papilles. Allonger le jet le plus possible, en tenant à bout de bras bandé le « chahakoa » <sup>(12)</sup> souple qui répond à la pression de la main ; le

---

<sup>9</sup> Forme d'expression hendayaise

<sup>10</sup> Livreur de vin

<sup>11</sup> Poissons plats

<sup>12</sup> Gourde en basque

fixer juste entre les deux lèvres tendues ; faire en sorte qu'il demeure toujours dans la trajectoire pour ne point assaillir les cous et les chemises en les souillant inexorablement est pour les gens de chez nous comme un secret bien à eux, en tout cas une distinction dont ils sont fiers.

Le « Parisien » <sup>(13)</sup> qui ne sait pas faire cela, qui ne sait point créer et tenir le fil li-  
quide ténu, fantasque, est vraiment d'une catégorie inférieure.

« Toujours du bon...

- Oh ! Tu sais la maison Iribarne, en principe ne trompe pas.
- D'accord. Combien je vous dois ?
- Toujours pareil.
- Merci.
- Oui, à tout à l'heure. »

Pour mieux comprendre la petite conversation qui précède, il faut préciser que ma mère s'était vouée à une petite fonction commerçante, à Alhucemas. Elle revendait du vin. Les ouvriers hendayais le lui avaient-ils demandé ? S'était-elle proposée ? Peu importe. Toujours est-il qu'elle semblait avoir pris goût à son rôle « échansonner » peut-être parce que, je l'ai pensé plusieurs fois depuis, en elle se trouvait contenue une vocation au négoce non satisfaite.

Je viens d'écrire... les ouvriers hendayais. Oui, nous venons de franchir un gué. Nous venons de quitter les Portugais ; en retrait pour beaucoup de choses sauf pour le lourd travail que d'autres ne veulent pas faire ; d'une sobriété poussée et très calculée ; d'une qualité de vie qui touche à l'insuffisance. Nous tombons en plein chantier occupé par une catégorie de salariés nettement différente, très au-dessus à tous les points de vue. Des gens bien ancrés au pays, même si tous ne résidaient pas à Hendaye (il en venait de Bayonne et des environs) ; des gens parlant une langue commune même si à certains moments il y avait emprunt à celle de leur intime origine (le basque ou le gascon) ; des individus malaxés de telle sorte qu'ils avaient une mentalité, des goûts qui se confondaient ou se comprenaient ou tout simplement s'alignaient.

Eux ne collaient nullement à Alhucemas au point d'en être les esclaves, passagers mais réels. Ils arrivaient à heure fixe, propres dans leur tenue de sortie qu'ils troquaient pour celle de travail qui ne risquait rien. Il établissait par ce fait une différence d'être, de comportement entre la fonction, le loisir et la vie de famille. A midi, ils retournaient pour prendre leur repas, qui au foyer, qui au restaurant où ils prenaient pension. Point de tracas supplémentaire et contraignant pour la restauration. En cela aussi la coupure était nette. Le soir à six heures pile, l'arrêt de travail jusqu'au lendemain matin ou jusqu'au lundi. Pas question de faire des heures supplémentaires. Nettoyage en règle de la figure et des mains. Troc à nouveau des vêtements et hop ! la liberté...

La « cène » communautaire avait lieu deux fois dans la journée : le matin et l'après-midi. La plus suivie, par l'ensemble des ouvriers était celle du matin. Sur le coup de neuf heures, personne ne se serait avisé d'être infidèle à la tradition, de manquer au rendez-vous. C'était alors le rassemblement de tous les favorisés du chantier. Cependant que non loin, les bas exécutants prenaient comme à la dérochée, si discrètement qu'on ne les remarquait guère, leur maigre casse-croûte, ici, c'était l'ostensible petit déjeuner, ingurgité sans hâte par toute la compagnie, confortablement installée et qui usait abondamment de

---

<sup>13</sup> Tout habitant du nord de la Loire

la « peau de bouc » qui, de main en main, faisait un trajet circulaire ininterrompu. Vide elle était, sur le champ, remplacée par une « saillie » ou bien on allait, sans perdre une seconde, la faire « engrosser ». Du grand rond, des gens à l'appétit solide, partaient force boutades, montaient maintes discussions ; la bonne humeur présidant, le plus souvent, aux agapes.

L'après-midi, sur les quatre heures, allez savoir pourquoi il y avait quelques manquants parmi les communiantes. A cela près, tout se déroulait comme le matin.

Ces messieurs ne se gênaient pas pour faire réchauffer leurs gamelles. Ils utilisaient ce qui restait de trous de foyer dans l'ancienne cuisine. Par temps froid il n'était nullement question de collationner dehors. La cheminée du salon leur était dévolue. Les grandes occasions n'étaient pas mises au rancart. A Carnaval, par exemple, je me souviens très bien de les avoir vus faire cuire de gros beignets à partir de la pâte que le préposé aux courses était allé acheter à la pâtisserie Alonso. La fête quoi ! Bien arrosée...

A quelques mètres, les Portugais ne connaissaient pas de telles félicités. Et pas d'invitation pour eux. « Ils n'ont qu'à faire comme nous, ces avars, ces tristes... » ne se gênaient pas pour dire les favorisés. Avaient-ils tort ? Pouvait-on leur reprocher ce qui paraissait une réaction assez naturelle, et non dépourvue de vraisemblance ? Mais un peu de générosité, de fraternité, n'aurait rien gâché. Cela aurait-il été de trop ? Quel excellent moyen de dégel, d'ouverture, à tout bien considérer !

Pour Bichincho, la fête locale, l'usage voulait que le lundi fut chômé. Même les gascos des rives de l'Adour se pliaient à la coutume. Les Portugais firent comme tous les jours ordinaires de la semaine. Ils trimèrent dur. Ils n'étaient pas concernés. Les flonflons perceptibles ne les atteignaient pas. Ils étaient d'ailleurs, bien d'ailleurs, et ne pouvaient – ne fusse qu'un instant- participer à la liesse générale.

Qui étaient ces ouvriers ? Des membres de corps de métiers divers qui, l'étendue, la disposition de la villa à restaurer ou à agrandir le permettant, pouvaient œuvrer simultanément. Il y avait là des maçons aux mains et aux pantalons gris de ciment ; des plâtriers « hommes en blanc » le visage tavelé de points laiteux ; des peintres autres « hommes en blanc » mais dont l'immaculé des vestes avait pâti des attaques de la tenace couleur qui avait pris comme un malin plaisir, à se poser agressivement sur la netteté ; des charpentiers, en bleu, moins atteints par les souillures ; des ferronniers aux lampes à souder éblouissantes et menaçantes ; des électriciens que l'on considérait comme des êtres à part avec leurs appareils spéciaux et avec le pouvoir qui s'attachait à leur fonction ; celui de libérer la fée électrique.

C'est à Alhucemas que je fis connaissance avec un mode de chauffage tout nouveau ; le chauffage central. Un spécialiste venu de Bordeaux qui devait demeurer à Hendaye par la suite, certainement conquis par le charme du site et la douceur du climat, monta dans toutes les pièces de drôles d'appareils à colonnettes, rappelant les tuyaux de l'orgue de l'église. Il installa à la cave une énorme chaudière. A l'époque, cela constituait une innovation, un peu surprenante soit, mais d'un maniement si facile et si propre. Que l'âtre de grand-mère, la cuisinière de maman pouvaient sembler de peu de mérite, à côté. Et pourtant à la longue, rien ne devait remplacer la flamme claire qui réjouit l'œil et le cœur ; ni le ronron de bonne compagnie dans la cheminée ; le claquement du bois que le feu attaque ; l'étincelle qui fuse et lance le trait d'artificier pour ponctuer la fête.



Participant à un même ouvrage ; nul ne pouvant se passer d'un autre ; le manœuvre de base s'avérant aussi indispensable que le spécialiste du haut de l'échelle, on aurait pu croire que tout cela allait contribuer à créer des liens assez étroits. Il n'en fut rien. Deux catégories d'ouvriers, bien différenciées, se séparèrent sans avoir établi, assuré le moindre contact qui en vaille la peine, entre elles. Tout juste si l'on s'était adressé la parole. Les particularités, les frontières de la langue n'y étaient pas pour tout. D'un côté, il y avait eu ce sentiment d'infériorité, de déphasage qui stoppe toute velléité d'approche et de l'autre ce manque d'un tout petit élan pour se mettre en avant ; comprendre l'étranger, saisir sa solitude, appréhender son tourment, faire le premier pas au lieu de se borner à l'apostrophe, certainement pas marquée du sceau de la méchanceté mais diminuante car soulignant maladroitement les bizarreries d'un idiome dont c'était tout ce que l'on avait capté. Que signifiaient ces « carcaillons » et autres exclamations similaires que l'on croyait monnaie courante sur les bords du Tage –mais au fait, Messieurs les ironistes où se trouve le Tage ?- que signifiait cet alignement un peu puéril de mots que l'on croyait ridicules et qui peut-être, réellement, n'existaient point.

J'ose à peine, tant c'est laid, avancer que la fermeture quasi hermétique entretenue entre les deux communautés, provenait du sentiment que les ouvriers de France avaient de leur extraction supérieure. Xénophobie ; vaine prétention de surpasser les autres, en qualité, en mérite, en rang ; laid chauvinisme ; sécheresse des sentiments ; dénigrement méprisant de l'étranger, tout cela, néanmoins, ne va-t-il pas de pair ? Hélas ! Quand donc Dupont François reconnaîtra-t-il un semblable, un très égal à lui, dans Joaquim Amadeo dans tout être venu d'une autre nation, par nécessité, certes mais aussi pour combler des vides que nous ne voulons pas remplir.

« Pauvre Felicia disait parfois ma mère. Quelle existence ! Quel souffre douleur ! Comment se fait-il qu'il y ait ainsi des gens toujours chargés d'une lourde croix, cependant que la vie sourit, tant, à d'autres ?

- Qu'y a-t-il encore ? demandait alors mon père.
- Ce matin, Madame (*la dame de Madrid, pourtant pas méchante, celle qui avait loué Arizetan au Colonel de Bellefond*) l'a attrapée au sujet de taches sur sa combinaison qui sortait du séchoir.
- Et je parie que Felicia n'y était pour rien, dans la souillure...
- Tu l'as deviné. Malheureusement comme c'est elle qui est chargée de la lessive, c'est à elle que l'on s'en prend s'il y a quelque chose qui ne va pas.
- Alors, ça a bardé ?
- Oui, paraît-il, Madame était au paroxysme de l'irritation.
- Elle, pourtant si douce d'habitude, qui calcule ses mots, qui ne dit pas une parole plus haute que l'autre.
- Mais ce matin « l'équipage bardait »<sup>(14)</sup>.
- Comment le sais-tu ? L'as-tu vu ? L'as-tu entendu ?
- C'est Paola (*la cuisinière, une source de renseignements abondants, pour ma mère, renseignements toujours intéressants*) qui me l'a appris. Et elle, Paola n'était pas tendre, je te l'assure.
- Envers qui ? Envers Felicia ? Envers la patronne ?
- Tu n'y es pas. Réfléchis un peu. Pense à d'autres scènes, à d'autres incidents, à d'autres injustices. Qui peut avoir agi laidement, bassement ?
- Attends... Je vois... Monica ! (*la femme de chambre particulière de Madame*).
- Enfin, tu as saisi.
- Quelle saloperie !

---

<sup>14</sup> Expression gasconne pour dire une colère fortement exprimée.

- Paola m'a affirmé que c'est Monica qui, en rangeant la combinaison l'a poussée avec ses doigts tout couverts d'un caramel fondant qu'elle avait sorti du papier pour le sucer. Elle avait oublié de s'essuyer. D'où les traces.
- Et elle n'a pas tenté de les enlever ?
- Oui, mais mal. Pressée, elle n'a pu mener à bien le nettoyage. Elle a rangé l'étoffe avec encore de laides traces.
- Et Madame a découvert le dommage...
- Oui. Elle a naturellement questionné Monica en premier. Pour se défendre ou tout au moins pour dégager toute responsabilité –pourtant entière- cette menteuse a dit qu'elle avait posé dans l'armoire la combinaison que lui avait remis Felicia sans faire attention.
- Madame ne lui a pas fait remarquer qu'elle aurait dû ouvrir l'œil et examiner le linge, retour du lavage et du blanchissage ?
- Non, tu sais, elle a une confiance très grande, trop grande en sa chère sou-brette, sa favorite pour lui faire un reproche quelconque, pour la suspecter de la moindre négligence. Elle a préféré faire payer le délit à une innocente... puisque c'est Felicia qui avait remis le sous-vêtement et que son nom seul avait été prononcé dans l'intention de nuire.
- Ou de se disculper.
- Les deux pensées, les deux actions se rejoignent. Aussi peu reluisantes, aussi peu dignes. »

Cet échange de propos indignés entre mon père et ma mère –deux êtres foncièrement honnêtes- je m'en suis toujours souvenu.

On touchait là aux petits drames auxquels la gent ancillaire n'échappe pas. (La domesticité masculine, non plus, à tout bien considérer de près). Dans toutes les familles huppées ayant un personnel de service à la mesure du compte en banque, il existe parmi les exécutants toute une hiérarchie qui tient à des considérations souvent très dérisoires. Pas toujours à la valeur de l'individu, à sa spécialité, à l'application dans le travail. Le côté intrigue, pour capter la confiance, y est pour quelque chose. La langue déliée ; médisante à l'occasion, sans trop pousser, sans mise à vue de sentiments mauvais ; joue son rôle.

Les esprits chagrins avanceront que le physique agréable, allié à la chatterie hypocrite est un ajout qui a son importance et qui paie. Ne point contrarier la maîtresse ou le maître ; dire amen avec une apparence de sincérité et de partage de point de vue ; acquiescer à toute demande –et pourquoi pas à certains désirs- sont autant de principes premiers indispensables pour se maintenir dans une place de faveur.

Felicia et Monica, les deux héroïnes, au centre de la conversation de mes parents appartenaient à deux catégories, bien particulières du personnel de service : domestique pour la première, de collaboration pour la seconde. Felicia était une personne à l'âge assez mal défini. Peut-être dans la cinquantaine. Peut-être moins avec ce vieillissement précoce qui atteint les personnes qui souffrent et se négligent. Fille de l'Estrémadure pauvre et austère, veuve depuis longtemps, ayant laissé ses enfants chez ses parents besogneux, elle s'était placée. N'ayant reçu aucune formation particulière, trop adulte déjà, pour bénéficier d'un apprentissage qui sélectionne, c'était le type accompli de la femme de peine, de la servante destinée à de bas offices ; celle qui faisait ce qui ne convenait pas à de plus malines ou de plus raffinées.

Pas belle avec cela ! Le visage parcheminé, la chevelure arrangée à la façon paysanne, sans recherche, une dentition avec des absences. Comme vêtements, une tenue

très modeste, avec le gris terne en guise de couleur permanente. Tout à son honneur, elle était très propre, mais de cette propreté non sophistiquée, celle des gens simples, propreté au demeurant plus profonde et plus insoupçonnable que celle des peinturlurées, des obsédées du fard.

Felicia passait sans faire de bruit. On lui prêtait une timidité, peut-être un peu trop poussée, qui semblait lui faire adopter des airs revêches qui, au fond, ne correspondaient pas à la vraie nature de ses sentiments. Mais avec les rebuffades, les moqueries qu'elle essayait, surtout de la part de Monica, comment auriez-vous voulu qu'elle réagisse autrement ? A moins de se révolter. Mais alors, comme sa tourmenteuse avait le bras assez long, c'eut été la porte. Une solution, une extrémité qu'elle redoutait par-dessus tout.

La peur du pauvre, de l'infortuné, du mal aimé de tenter une sortie, d'oser. La crainte du manque. Monica était l'antithèse frappante, saisissante, outrageusement saisissante de Felicia. Elle, une belle fille physiquement, entre vingt et vingt cinq ans. Grande, la démarche assurée, voire un tantinet provocante, la figure préparée, les lèvres saignantes d'un rouge vif, l'œil sans cesse aux aguets et agressif. On pouvait lui reprocher des joues potelées, rançon sans nul doute d'un goût trop excessif pour les friandises fines. La taille n'avait pas encore eu le temps de souffrir de ce penchant pour la gourmandise mais on devinait aisément que Monica serait un jour du secteur plantureux. Pour l'instant, la garce présentait bien. Son port empruntait fort à l'élégance ostensible, à l'assurance affirmée. Ses robes dont elle changeait souvent –des cadeaux de la señora- de belle qualité et de bonne coupe faisaient d'elle presque une égale de sa patronne quant à la distinction. Monica n'avait pas froid aux yeux par surcroît. Née dans un « barrio » de Madrid, elle portait en elle la sûreté des enfants de la ville ; déniaisés de bonne heure ; connaissant la foule au point de s'y mouvoir à l'intérieur avec une très grande facilité ; difficiles à tromper et à effaroucher. La langue bien pendue comme il se doit quand on a une telle origine, parlant avec aisance, superbe, certitude et autorité et cela d'autant plus qu'elle se savait protégée.

C'était la confidente, celle dans « le secret », celle qui connaissait Madame dans la plus stricte intimité, celle à qui cette dernière se confiait et qu'elle avait jaugée à la fidélité, au silence contenu.

Cette catégorie de personnel –la première femme de chambre, la camériste- peut être mise hors sélection. Dans l'échelle des serviteurs, on trouve à la toute première place le chef cuisinier ou le maître cordon bleu qui naturellement fait suivre dans son sillage tous ses auxiliaires qui bénéficient, à part moins grande, du prestige du chef ou de la « chef-fesse ».

Les femmes de chambre ordinaires –rien à voir avec la première, dans l'orbite de Madame- occupent une autre place. La plupart du temps pimpantes, bien coiffées, portant sur leurs cheveux un bandeau dressé, tout blanc, tout raide d'amidon ; la taille prise dans un tablier à dentelles, seyant ; de fines chaussures brillantes au pied ; elles servaient à table. Une charge, une fonction, un honneur qui les mettaient au niveau des premiers rôles.

Au bas de la condition, les obscurs, les refoulés, les presque besogneux, ceux qui balayaient, frottaient, ciraient, faisaient la plonge. Personnel le plus mal payé, le moins considéré quand il n'était pas tout simplement ignoré. De toute façon, plus souvent objet de mépris que de sollicitude.

J'ai gardé –pour la bonne bouche- le personnage amphibie, celui qui tient du personnel tout en s'en dégageant. Un peu plus même, que la camériste.

Je veux parler du chauffeur de grande maison. J'en ai bien connu un, celui du marquis, ou plutôt de la marquise d'Alhucemas (ne voir là aucune allusion lubrique, la commandante étant du genre décati malgré préparatifs, onguents, crèmes et atours). Il s'appelait Eduardo. Un pur andalou dont il avait le teint particulier, la peau ayant réalisé l'amalgame de l'ébène et du lait pour en tirer une nuance approchant le caramel adouci. D'aucuns veulent plutôt y voir de l'olivâtre qu'un jaune d'ictère aurait édulcoré. Laissons-là ces querelles byzantines et pour en revenir à Eduardo convenons qu'il avait ce charme typique qui semble l'apanage des enfants du sud de l'Espagne où le gitan a porté sa griffe, ce charme qui doit beaucoup à la pigmentation de l'épiderme.

Eduardo vint souvent à la villa avec ses maîtres quand ceux-ci voulurent juger de visu l'avancement des travaux. Ce qui fait que si l'ensemble du personnel nous était inconnu, à ce stade, lui, avait déjà pris place dans nos relations. Il venait au volant d'une belle voiture. Une Hispano, une Dedion, une Chenard ? Je ne saurais l'affirmer, mais toujours avec un véhicule qui frappait par son importance ; la longueur du capot ; la profondeur intérieure ; le brillant de la carrosserie ; le lustre de tout ce qui était peint, l'éclat des chromes et le jaune riche des cuivres. Je ne sais si Eduardo était le seul commis à l'entretien de la luxueuse berline. Si oui, il méritait une mention toute particulière. Il est vrai qu'il fallait bien qu'il fût à l'ouvrage parfois car ses temps d'inoccupation –hormis ceux de la conduite- devaient être assez fréquents et assez longs. Les nobles véhiculés déposés, on lui imposait de longues stations. Attentes pour lesquelles il semblait un consentant, tout bien disposé. Quand et comment avait-il pris langue avec mon père ? Rien de précis à ce sujet. Mais toujours est-il que lorsque ce dernier se trouvait à Alhucemas lors des visites, Eduardo s'empressait de le retrouver quand la compagnie des « señores » s'était égaillée. Pourquoi cette attirance ? Pour y aborder des sujets intéressants et fournis ? Certainement pas car mon excellent père ne pratiquait pas la langue de Cervantès au point d'être un interlocuteur à rythme suivi et comme Eduardo ignorait tout du francien –il devait s'y mettre un peu, par la suite- on devait se contenter d'un commerce assez maigre qui utilisait, surtout, l'à-peu-près, l'onomatopée et le geste. Quelques mots gascons que l'andalou « pipait » mieux que tous les gallicismes venaient enrichir l'entretien. Ce qu'Eduardo n'ignorait pas, c'est que mon père avait un petit vin blanc, un de ces breuvages un peu aigrelet du sud de la Chalosse, qui ne lui déplaisait pas le moins du monde. Comment s'était faite l'initiation et quand ? Je l'ignore mais il était visible qu'Eduardo ne crachait pas sur le verre. Dès que la distinguée compagnie avait disparu dans le chantier, Eduardo quittait sa veste, la pliait avec soin et la posait sur le siège de l'auto, où il se tenait pour conduire. Il laissait avec, également, la casquette à large visière de cuir. Et en avant pour la dégustation ! Parfois mon père était absent. Mais ma mère sachant que les convenances n'étaient pas les seules à motiver la venue d'Eduardo faisait, alors, office de sommelier-remplaçant. Eduardo ne se formalisait pas pour autant. Mais la séance durait moins qu'à l'accoutumée. Le rafraîchissement pris, sans nulle presse, quelques mots aimables et... « muchas gracias... recuerdos a su marido. »



Nous avons vu qu'Eduardo prenait soin de sa veste et de sa casquette. Il faut reconnaître que c'était naturel car il était toujours impeccablement « sapé ». Et pas avec du prêt-à-porter. Du sur mesure bien évidemment. Des costumes pris dans une étoffe de première qualité ; le gris

clair s'avérant la couleur préférée. Les riches propriétaires ont toujours voulu que leur chauffeur leur fasse honneur. Pour eux, le costume –cet appareil très extérieur- est la marque, très évidente, de la classe de la maison servie.

On voyait très bien qu'Eduardo avait toute la confiance de ses patrons. Il ne manifestait, devant eux, aucune timidité, aucune gaucherie. Très à l'aise dans son comportement, dans son langage qu'il s'agisse du marquis ou de la marquise. Sans être leur égal, on sentait qu'il lui était réservé un sort très à part et cela par les attentions qu'ils lui témoignaient.

Le marquis et la marquise avaient deux filles, deux belles personnes, toujours d'une élégance consommée ; des fraîchement épanouies, à point ; mariées toutes deux à des fils de la gentry ibérique. Mais ceux-ci semblaient un peu relégués dans l'ombre car seules leurs épouses avaient l'avantage d'accompagner leurs distingués géniteurs lors de leurs inspections. Avec elles, Eduardo faisait montre d'une familiarité certaine quoique discrète. Le mûrissement s'était opéré dans mon esprit ; bien plus tard, sur la Place de la République où il venait avec les jeunes Hendayais dont j'étais, à l'occasion des bals qu'on y donnait l'été, je fis allusion à cette prédilection découverte, en y ajoutant une pointe de canaillerie dans l'insinuation d'approches poussées débordant le cadre platonique. Eduardo, par fausse gloire, peut-être... à moins que, à moins que... ne fit aucune protestation d'innocence, se contentant d'un grand rire et ajoutant malicieusement : « chicas guapas y simpaticas »<sup>(15)</sup>.

Qu'il était loin le domestique de la base, le subalterne méprisé !

Ainsi, même dans le service des maisons existaient de grandes différences. Ainsi toute une hiérarchie s'était créée, voulue par les impétrants eux-mêmes, c'est-à-dire par ceux auxquels ce titre revenait de plein droit, grâce au rang spécial qu'ils avaient obtenu.

En est-il autrement aujourd'hui, avec un recul d'un demi-siècle ? Les inégalités ne subsistent-elles pas toujours et d'autant plus tenaces qu'elles semblent satisfaire une catégorie d'exploités qui ont le tort de ne considérer que certains avantages subsidiaires leur faisant oublier les distinctions aliénantes –venant de la naissance, de l'argent, très souvent- dont ils ont à pâtir, eux aussi.

Tout un remodelage des esprits, une révolution des âmes sont à opérer avant que ne s'établisse une vraie similitude de traitement, de part au festin qu'il ne faut pas confondre avec la place prépondérante due au mérite personnel et à la valeur qui en découle.

---

<sup>15</sup> Belles filles et sympathiques

## 9. Classe terminale du cycle primaire élémentaire

### Le certificat d'Études Primaires

### Le Cours Complémentaire

Nous sommes-nous éloignés de l'univers scolaire dans lequel plongeait une grande partie de l'évocation antérieure aux changements de résidence ? Pas autant qu'il peut le sembler à première vue. La parenthèse ouverte n'en est une qu'en apparence. La vie de l'école et à l'école, la vie de la famille, les multiples petits ou grands événements auxquels un enfant est forcément confronté s'imbriquent et constituent un tout. S'il manque un morceau à l'ensemble il se trouve un hiatus, un vide, qui ne pourraient s'expliquer que par le camouflage, le rejet, la volonté de passer sous silence quelque chose qui gêne ; que par un penchant préférentiel qui établit des priorités qui n'en sont point. Des oublis, aussi, conséquences du fait que la motivation n'a pas été suffisante, que l'empreinte a manqué réellement de profondeur. Rien de tout cela dans mon récit. L'école, les déménagements, Aritzetan, d'abord, Alhucemas ensuite sont dans mon souvenir intimement liés, chacun ayant sa part dans l'évolution d'un être jeune.

Revenons donc, si tant est que nous n'en soyons jamais sortis, dans le nouvel établissement scolaire.



*Classe du Certificat d'études. Debout à gauche, l'instituteur, Monsieur Chrestia  
1<sup>er</sup> rang : 1<sup>er</sup> accroupi à gauche : Bordahandy  
3<sup>e</sup> rang : 1<sup>er</sup> à droite : l'auteur Jean Paguessorhayé  
4<sup>e</sup> rang : 3<sup>e</sup> en partant de la droite : Ñaño Daguerre*

J'entrai dans l'année terminale du cycle primaire (primaire tout court) ; année où se faisait la synthèse de tout ce que l'on avait glané depuis le Préparatoire ; année qui décidait,

alors, pour beaucoup, de l'avenir. L'année du Certif !... Si de nos jours, le Certificat d'Etudes Primaires ; après avoir subi une lente détérioration, une usure progressive qui a petit à petit diminué de beaucoup son importance, au fur et à mesure que les données et les mentalités évoluaient ; a fini par succomber. Il faut reconnaître qu'avant 1930 et même un peu après il consacrait quelque chose de primordial. On lui attribuait un poids, un sérieux, une valeur dont on tenait le plus grand compte pour maints et maints placements. Le Certificat c'était aussi le constat d'une instruction suffisante pour la poursuite d'études plus poussées. Sans lui, impossible de pénétrer dans la sphère du primaire supérieur et très difficile d'avoir une place dans le secondaire. Primaire Supérieur, Secondaire... encore des différences établies, bien souvent, sur autre chose que les aptitudes et les connaissances acquises.

Nous changeâmes de Maître. Je perdis Monsieur Poey. Sur le moment –est-ce l'attrait du changement qui souvent prime- je n'en ressentis aucun pincement au cœur. Il est vrai que tout était changé, tout était nouveau ! le lieu, les locaux, le matériel, même, en partie. Pourquoi donc nous en serions-nous tenus aux mêmes instituteurs ?

Monsieur Chrestia avait la charge du Cours Supérieur. C'est ainsi que l'on désignait, pompeusement, la classe du Certificat. Monsieur Chrestia pouvait avoir, à l'époque, dans les quarante ans. Dans la force de l'âge, il les portait bien. Il était du genre robuste, massif sans aucune trace d'obésité. Il se tenait toujours bien droit, très droit, ce qui ajoutait à sa personne un air de distinction solide. Le crâne entièrement dénudé, n'ayant conservé qu'un bandeau de cheveux sur les tempes et le cou, il tirait de sa calvitie un surcroît de sérieux, d'autorité et comme cela arrive parfois à certains « semi-scalpés » de l'élégance.

Son élégance se retrouvait également dans la façon de se vêtir et dans le port du costume. Toujours de l'impeccable ! Ce n'est pas chez lui que l'on aurait trouvé ces horribles poches, ces disgracieux plis qui portent tort aux étoffes les plus chères ni le moindre indice d'un mauvais entretien. Ses cols avaient la raideur et le net qui mettaient en évidence ses cravates d'une finesse recherchée. Il n'était pas jusqu'à ses chaussures qui ne fussent irréprochablement cirées. Longtemps, à l'extérieur, il porta « un mou » de qualité. Comme à l'époque nous ne connaissions cette coiffure que sur le chef des gens importants ce qui allait de pair avec le port toute la semaine de la cravate, nous rangeâmes Monsieur Chrestia parmi ceux-ci. Avions-nous tort même si notre classement n'était que simpliste ? La prise en charge de l'intelligence, la responsabilité de l'éveil de tous –doués ou non-, la dotation du savoir quoi de plus essentiel, de plus important donc, au demeurant ? Combien de penseurs, d'inventeurs, d'artistes, de dirigeants, de maîtres dans leur profession, de citoyens seraient arrivés qui au sommet, qui à l'assurance dans leur travail, s'ils n'avaient eu, dès le départ, l'important, le déterminant apport du Maître primaire ? Ce n'est que plus tard que Monsieur Chrestia –peut-être parce que son ancrage à l'Hendaye basque était devenu parfait- troqua le chapeau de feutre pour le béret qu'il porta néanmoins, toujours, par la suite, un peu en infraction avec la loi euskarienne avec une aile inclinée sur le côté. Nous ne fûmes point sans remarquer de petits rubans qui partant d'un bord de boutonnière s'étalaient sur le revers de la veste. Monsieur Chrestia avait fait la guerre de 14-18, obtenu quelques citations entraînant des décorations.

Puisque j'en suis à parler de guerre et en songeant à tout ce qu'elle entraîne d'horreurs de toutes sortes, de dérèglement des esprits, je veux un peu anticiper sur l'année scolaire pour dire que nous fûmes injustes envers Monsieur Chrestia. Oh ! Sans nulle intention mauvaise, et en même temps outranciers comme le sont les chauvins. Sans nous en douter d'ailleurs. Monsieur Chrestia qui avait vu ce qu'était le charnier, qui l'avait motivé frauduleusement, qui avait lourdement payé, qui en avait profité, s'était peut-

être juré de lutter contre tout bellicisme, contre toute dénaturation de l'idée de patrie. Au cours d'une leçon de morale il eut le courage (il en fallait au temps de la Chambre « bleu horizon » dont les membres les plus patriotes étaient ceux qui durant quatre années, avaient observé une prudente réserve) de nous parler de la réconciliation indispensable entre les hommes et tout d'abord entre Allemands et Français. Ce faisant il nous affirma qu'il était laid, stupide, peu original de traiter les Allemands de « boches », expression qui n'avait qu'une visée, celle de porter atteinte, de blesser, de diminuer des êtres comme nous. La noble recommandation ne déclencha point de huées de notre part. Mais comme Monsieur Chrestia s'éleva plusieurs fois, par la suite, contre ce bizarre et malsonnant sobriquet, il n'en fallut point davantage, pour que ce fût lui qui devint « le boche ». Oh ! Nous ne mîmes là aucune acrimonie, aucun sadisme. Nous ne nous vengions de rien, car Monsieur Chrestia n'était nullement notre tortionnaire. Nous disions cela comme une boutade, comme nous tenions des propos pour faire les malins pour nous gausser sans penser à mal ou sans penser à faire le mal et sans trop nous rendre compte de ce que nous avançons. Pour notre faible défense et pour notre miséricorde qu'il soit dit que l'épithète délicate ne fut que très peu employée. Monsieur Chrestia avait gagné très rapidement notre sympathie, toute notre sympathie. Je ne me souviens pas de camarades qui lui vouèrent une quelconque animosité. Aussi tout rentra très rapidement dans le bon ordre de la politesse. Ce rappel, peu glorieux, de notre vilénie enfantine, ne saurait me faire oublier quelques particularités bien à Monsieur Chrestia.

Monsieur Chrestia était remarquable par ses doigts. Non par le fuselé de leur forme, le soin avec lequel on les traitait mais par deux caractéristiques qui sautaient aux yeux. C'est ainsi qu'il laissait pousser l'ongle de son auriculaire gauche d'une longueur telle qu'il ressemblait plus à une serre de rapace ou à tout le moins à un ergot qu'à la projection cornée d'une extrémité digitale.

A quoi lui servait cette spatule de mouleur, bien pointue ? A broser sa moustache qu'il portait drue, un ornement dont il se débarrassa un jour. A sonder l'intérieur de son oreille. Et aussi à aiguillonner, en quelque sorte, des endormis sans jamais faire le mal. Un petit coup dans le cou ou sur la joue du rêveur et rien de plus. La pointe faisait son effet.

Monsieur Chrestia était un fumeur impénitent. Pour être juste nous reconnâtrons que jamais nous ne le vîmes rouler et allumer une « sèche » en classe. Mais dès la porte franchie, en avant pour le volcan. Comme tous les fumeurs saisis par la drogue il avalait la fumée. Il est avéré que les intoxiqués qui agissent de la sorte ne sauraient conserver leur cigarette à la bouche, leur bouffée aspirée. Ils la tiennent entre leurs doigts dans l'intervalle des prises. Temps plus ou moins long, l'herbe à Nicot poursuit sa transformation. La vapeur laisse un dépôt marron noir qui prend comme un malin plaisir à se coller sur les doigts et à les colorer d'une façon durable et peu esthétique. Le pouce et l'index de Monsieur Chrestia avaient l'épiderme d'un cramé profond, de cette couleur de caramel bruni, de pain grillé qui précède le noir charbonneux, cette étape dégradante de l'action du feu.

Il n'était pas jusqu'à la voix de notre nouveau maître qui ne le situât dans une catégorie particulière celle des gens assurés. Il parlait nettement avec des fins de phrases sèches. Avait-il, au front, eu des contacts poussés avec des gens à l'accent pointu, c'est plus que probable car à l'intonation béarnaise –il était originaire des environs de Pau- il ajoutait un brin de ce syncopé tranchant des « au-delà de la Loire » qui prive la phrase de cette musique dont la langue d'oc est porteuse. Du béarnais il tenait aussi une tendance à la « chine », à l'emploi du mot qui raille, sans être méchant, agressif, ni humiliant. Un de nos camarades D... ayant les traits du visage un peu chargés pour l'âge fut ainsi baptisé



Louis XVI. Je pense qu'il ne s'en offusqua point. Nous en rîmes un peu ; mais comme il nous fut donné de subir à notre tour quelques boutades, nous ne poussâmes jamais l'ironie trop loin quand il s'agissait du roi-forgeron. « Pesez-moi cet homme » trouva-t-il un jour à l'adresse d'un de ses disciples, P., dont le nom allait bien à la carrure déjà respectable.

Deux choses s'évadaient des poches du veston de notre instituteur. Tout d'abord, débordant de l'une du bas, un journal dressait sa crête suffisamment pour que l'on aperçoive une partie du titre. Il s'agissait du Quotidien au bandeau rouge. Nous le voyions lorsque rarement Monsieur Chrestia l'ouvrait en classe mais surtout lors des récréations. Le Quotidien de Paris était un journal mis à l'index par les gens « bien pensants », invités à le faire par un clergé rétrograde. Les porches des églises étaient couverts de ces affiches d'interdit, de ces bulles qu'il ne fallait surtout pas transgresser. Le Quotidien n'était d'ailleurs pas le seul à être frappé par ces proscriptions. Pour ne parler que de notre coin, il en était deux qui n'avaient pas trouvé grâce devant les Torquemada d'après 1920 : la Dépêche de Toulouse et la France de Bordeaux et du Sud-Ouest. Monsieur Chrestia devait sans nul doute avoir passé sous les fourches du grand inquisiteur et connaître l'excommunication puisque déjà délinquant en lisant le journal parisien banni, il collaborait à la France au titre de correspondant local.

Monsieur Chrestia portait à l'évidence l'attribut du journaliste : le stylo à l'agrafe en spirale qui remplaçait la classique et ostentatoire pochette des élégants.

Cette qualité journalistique de notre maître ne nous toucha guère alors. Qu'avions-nous à en faire ? Qu'avions-nous à nous préoccuper des productions des disciples de Théophraste ? Notre intérêt était plus terre à terre, plus immédiat, plus à notre échelle. Ce n'est que bien plus tard que –devenu son ami, son collègue, partageant ses convictions socialistes tout en observant dans nos discussions et conversations politiques une déférence que je tenais de l'époque où j'étais écolier- ce n'est que bien plus tard qu'il me fut donné de voir à l'œuvre cet émule hendayais des Albert Londres, des Stéphane Lausanne et de tous les grands reporters. Il eut son heure d'éclatement, de dépassement du petit horizon local. Quand en 1936, les événements qui allaient ensanglanter l'Espagne durant trois années et la plonger pour quatre décennies dans le noir de la dictature, se déclenchèrent le Guipuzcoa fut aux premières. La prise d'Irun fut un objectif de priorité pour les conjurés antirépublicains. Hendaye était un point d'observation remarquable, un lieu de passage naturel où pouvaient se capter maintes péripéties, force informations et quantité d'interviews.

La direction bordelaise de la France appréciant, sans nul doute, le sérieux des papiers de Monsieur Chrestia lui fit une grande place. C'était en quelque sorte son envoyé spécial. Faisant ainsi l'économie d'une mission jamais gratuite elle avait à son service un homme qui savait écrire et qui connaissait de longue date les parages où la lutte se déroulait. L'endroit de rédaction de Monsieur Chrestia était si l'on peut dire sur le marbre puisque la table d'écriture de prédilection se trouvait au Français, chez Lafitte, un restaurant-bar où menait un escalier depuis le terre-plein de la Gare internationale, et où officiait surtout, ayant semblait-il pris le pas sur ses patrons, un de ces personnages originaux que l'on rencontre dans nombre de localités méridionales et qui à des titres divers, des manifestations particulières en constituent la parure singulière. « Battite » ; (prénom fort usité sur la Côte Basque), d'origine gasconne lui, s'il n'avait pas le verbe haut du claironneur, du « fort en gueule » possédait une de ces langues bien affilée qui ne laissait rien au hasard dans la réplique ni –cela arrivait- dans l'attaque. Avec cela de l'humour, grivois souvent ; le mot utilisé avec parcimonie, en demi-teinte, mais à point voulu. Jamais

d'insolence lourde. Un ironiste fin que l'on aimait mettre sur la voie, ce qui n'était pas difficile, et qui faisait s'esclaffer les buveurs, ses familiers. Bougon parfois, une attitude que rendait bizarre un embonpoint de célibataire ; mais d'une bougonnerie qui passait bien, qui ne rebutait pas car elle était considérée plutôt comme une extériorisation du sérieux dans le travail et comme un réflexe nécessaire devant des demandes de gens pressés ou difficiles. Monsieur Chrestia n'était pas de ceux-là. Il prenait son temps devant sa famille pour confier au journal sa quotidienne observation, son fait divers de fraîche actualité. Les arrivants ou ceux qui se trouvaient déjà près du zinc respectaient le plus possible une cogitation qu'ils savaient indispensable à la mise en valeur des nouvelles locales. Il y avait néanmoins des moments d'exception pour le sonore salut à l'arrivée ou aussi pour l'interpellation, pour solliciter un avis au cours d'une discussion, mais sans se départir d'une déférence intéressée.

La ou les chroniques achevées, le cercle des amis se soudait ; le correspondant qui ne quittait point son siège en constituant un maillon. Commençaient alors une ces parties de manille ou de belote, passée dans les habitudes de la vie. Parties disputées ardemment, parties parlées, pour l'honneur de la victoire plus que pour absorber « à l'œil » plusieurs « chopers » c'est-à-dire plusieurs verres de vin rouge, lourd et volontiers capiteux.



Durant les premiers temps de la tragédie espagnole, Monsieur Chrestia devint l'ami, le confident, le commensal de confrères parisiens célèbres dans le monde journalistique, des confrères de quotidiens, d'hebdomadaires, de revues de gauche, des partisans de l'Espagne du Font Populaire, qui avaient établi leur quartier général provisoire pour la durée de leur mission à la frontière basque au Français. Les membres de la S.F.I.O. locale et leurs amis fréquentaient également l'établissement. Il me fut ainsi donné d'approcher le truculent Jeanson du Canard Enchaîné en compagnie de Bénard ; Langlois du Populaire, Longuet petit-fils de Karl Marx et nombre important d'envoyés spéciaux de la capitale qui tenaient aussi bien des conciliabules, des apartés que des conférences où Monsieur Chrestia jouait son rôle, lui qui était du cru et par cela même bien placé pour glaner,

pour recueillir la nouvelle particulière, la confiance inédite qui ne se livrent qu'entre amis, entre personnes connues ; lui qui était bien au courant des réactions des naturels d'Hendaye et des environs.

Fidèle lecteur du Canard, je retrouvais plusieurs fois le mercredi suivant, arrangés mais seulement du point de vue style –l'évènement étant strictement rapporté- l'anecdote, le fait, la constatation mis en avant chez Edmond (Lafitte) durant la semaine. Je me souviens de deux campeurs, deux jeunes amoureux vraisemblablement insouciant du danger couru –n'est-on pas seuls au monde à cet âge, en un tel moment et en un tel état ?- avaient dressé leur tente minuscule, mais de fonction, à l'orée de la forêt de Biriadou. Des pressés pour conclure et affirmer voulurent y voir des espions. Il faut préciser qu'à ce moment-là, la bataille pour Irun faisait rage. Des espions pour le compte de qui ? Et comment ? En terrain si peu caché ! On retrouva la fable dans le journal satirique avec un dessin sur lequel la belle nénette présentait une lingerie fine, celle de la stricte et délicate intimité qu'elle montrait non sans quelque satisfaction à son partenaire, bien plus tard, en

hiver dans un appartement urbain : « tiens, chéri, rappelle-toi... le slip que je portais à Biriadou ».

On mourait beaucoup, très près, dans la vallée entre Vera et la Guadalupe. Mais ces histoires ne contenaient nulle offense, nul sacrilège. Elles portaient en elles, au contraire, tout ce qu'il faut pour ridiculiser et partant essayer de réduire des invraisemblances, des sottises qui portent atteinte à la vérité et qui par cela même, constituaient, elles, des blasphèmes.

J'ai soulevé un coin de voile quant aux idées politiques qu'affichait Monsieur Chrestia en 1936. Mais bien avant il était pris à Hendaye pour un « rouge ». Se voyait attribuer cette couleur que d'aucuns, à l'époque qui suivit la grande tuerie de 14-18, considéraient comme une tare, une souillure, quiconque affichait des idées qui n'allaient pas dans le sens du respect aveugle de toute espèce de propriété, la bien acquise comme l'usurpée ; quiconque manifestait de la tiédeur ou de l'indifférence envers la foi prêchée à l'église ; quiconque conservait la tête froide devant l'exacerbation d'un faux sentiment patriotique et faisait la distinction entre l'amour du coin natal et le leitmotiv perfidement galvaudé, mis en avant par des coquins pour abuser, à leur profit, des gens à la sensibilité active, à la réflexion peu assurée ; autant de proies faciles ? Naturellement les socialistes de la S.F.I.O., que l'on comptait aisément à Hendaye, étaient du nombre. Et parmi eux, Monsieur Chrestia. Comme les amis de Cachin –si du moins ils existaient au sein de la gent frontalière- se tenaient dans une ombre qui frisait la clandestinité, la réaction se croyait obligée de porter ses coups contre ceux qui étaient à découvert.

Je ne suis devenu un camarade de Monsieur Chrestia qu'à un moment –un peu avant 36- où la casaque écarlate effrayait moins et ne faisait plus recette dans le rayon de l'épouvantail exploitable. Mais je suppose que tout ne fut pas facile entre 1920 et 1930 pour ceux qui ne craignirent point la marque infâmante. N'empêche qu'un de nos meilleurs camarades Jérôme Faget, qui devait mourir en déportation, fut longtemps adjoint au maire d'Hendaye, ne jouant pas les soliveaux, les utilités, sans jamais mettre son drapeau dans l'étui. Monsieur Chrestia ne devait point profiter de sa retraite, ni du tram Hendaye-ville – Hendaye-gare dont il était un fidèle usager. Une vilaine aphonie après un tenace enrrouement allait annoncer une fin prématurée.

Ce socialiste qui n'avait rien pris à une sèche doctrine désincarnée, planant sur l'Aventin et ne tenant pas assez compte de l'homme existant, dut éprouver quelque satisfaction en voyant accéder à la tête du gouvernement, un humaniste : Léon Blum. Pas pour longtemps il est vrai. Mais assez pour croire enfin arrivées de façon très durable, sinon définitive, l'ère de la justice sociale, de l'épanouissement de l'individu sans contrainte ni mutilations, la victoire de la raison et du cœur pour la fin de l'aberrante tutelle d'une minorité sur la masse des exploités, la sagesse n'excluant point la générosité, tout au contraire. Ainsi pensaient beaucoup d'experts d'avant-guerre qui devaient payer et faire payer une trop grande mansuétude, un recul devant le risque, un trop évident souci du raisonnable car s'il est quelqu'un qui ne désarme pas, et pour cause, c'est bien cet abusif héritier de 89 et de toutes les convulsions sociales dont il ne fut que le bénéficiaire qui, la révolution industrielle aidant, a la haute main sur tout ce qui dirige et ne consentira jamais à la céder de plein et de bon gré.

## L'année du Certificat

L'année du Certif présentait deux aspects bien différents. En premier lieu, dès la rentrée d'octobre, il n'y avait rien qui –hormis les livres plus nombreux et plus étoffés, les cahiers plus gros, les leçons plus longues et les devoirs plus conséquents- changeât avec les habitudes, les horaires, les façons de procéder des années antérieures. C'était à peu de chose près, l'habituelle répétition de tous les jours scolaires. Morale le matin, dès la reprise des activités avec comme soutènement une histoire, vraie ou de légende, prise dans un livre spécialisé ou de lecture courante ou bien encore de narration historique. Comme couronnement la fameuse phrase, déjà au tableau noir, tracée avec application, la phrase qui résumait tout l'exposé, en faisant la synthèse, jouant en même temps à la résolution et à l'ordre intimé et que nous devions recopier, avec le plus grand soin, sur notre cahier journalier.



Puis, invariablement, sonnait l'heure du calcul. Nous ne connaissions pas encore, dans notre sphère élémentaire, le terme grandiloquent de mathématiques. Le calcul : nous nous en tenions à cette appellation simple quand nous approchions « l'art de résoudre les problèmes d'arithmétique » (Larousse dixit). Un des grands soucis de la pédagogie de cette époque résidait dans la gymnastique du chiffre. La résolution mentale d'un problème occupait quasi quotidiennement la seconde partie de l'heure, l'entrée en matière, la mise en condition, étant consacrée à la correction des exercices solutionnés à la maison. La leçon magistrale suivait. Puis à nouveau, à nous de trimer sur le sacro-saint problème de tous les jours. On aurait pu, à la rigueur, faire l'impasse de quelque devoir, mais pas de ce poulet de tous les jours que nous servait en abondance notre Lemoine.

La récréation surprenait, souvent ceux qui n'avaient pas « la bosse » ou qui traînaient. Un coup de pouce du maître et habituellement tout rentrait dans l'ordre.

Avant la sortie de onze heures alternaient, à jours fixes, vocabulaire, conjugaison et grammaire. Des séances d'élocution aussi au cours desquelles nous devenions en puissance des Bossuet, des Gambetta ou des Jaurès (genres mélangés).



L'après-midi, nous partions pour des explorations géographiques pour les champs de bataille –hélas !

L'histoire Lavisse faisait une trop large place aux péripéties guerrières- ou nous entrions dans les spéculations scientifiques. Mais avec des intermèdes de taille comme l'inévitable dictée préparée, le plus souvent, ou de contrôle ; (un calvaire pour les allergiques aux strictes règles du langage ou aux constructions d'usage) ; comme la lecture à haute voix.

Ah ! Ces séances de lecture commune ou un « muezzin » lisait un passage avec une monotonie affligeante et un manque évident de partage de la pensée, de l'émotion de l'auteur. Pourtant Monsieur Chrestia avait donné le ton puisqu'il avait en début de séance, entamé une partie du texte. Mais une partie seulement. Les litanies-sourates étaient extraites du Dumas (livre de français omnivalent), du Tour de France par deux enfants ou de Jean Lavenir.

JEAN LAVENIR

« L'attente pour toi, tous pour attendre, telle doit être  
 votre devise. J'ai travaillé pour moi, moi-même, et j'ai  
 cessé grâce à l'île que les autres m'ont prêtée. A mon  
 tour de travailler pour les autres, j'ai essayé de payer  
 ma dette en écrivant ce livre pour vous, avec le plaisir  
 de vous être utile. Passez-moi, en le lisant, sentinelle  
 qu'il a été écrit par quelqu'un qui aime mieux, qui veut  
 comme bien souvent un frère aîné, et qui veut le plus  
 heureux des bonheurs à votre pays, de rester par votre  
 confiance »

*Yves Petit*  
 Jean Lavenir.



Les rites que l'on observait pour la séance « psalmodiante » procédaient de deux sortes. Après le maître, c'était le tour des élèves qui pouvaient s'exécuter de façon linéaire. On commençait par la première rangée, de gauche ou de droite selon le cas. On atteignait la dernière place et l'on revenait devant. Et ainsi de suite jusqu'à épuisement du nombre de « déclamants ». Ou bien « A toi Pierre... » et au bout d'un moment « Louis... » lequel Louis se trouvait peut-être à une table bien plus loin. C'est Monsieur Chrestia qui était en la circonstance l'ordonnateur-commandant. Cette stratégie permettait de tenir en alerte ceux qui n'étaient pas encore passés sur « le gril » donc susceptibles d'être à tout moment la cible de l'interpellation. Là encore il y avait une petite astuce. Le lecteur, pris ainsi au hasard, pouvait s'estimer quitte pour le restant de la cérémonie. Mais il arrivait parfois de ces retours de manivelle qui faisaient qu'une nouvelle injonction l'invitait à participer. Et pas question d'avancer « Monsieur j'ai lu ! ». Quelle bordée de reproches n'en serait-il pas résulté. La première façon d'agir était, à première vue, la plus rassurante puisque l'on connaissait son tour de passage. « Au suivant » était la seule menace qui planait sans cesse. Le comble de la sécurité c'était quand revenait à chaque élève un paragraphe dûment cerné par un numérotage, sur le livre. Alors le relais se prenait, tout naturellement, sans risques d'accidents. L'inconvénient ou l'avantage, selon les impératifs, de cette façon de procéder, c'était la forte sensation de faire autre chose que suivre. Reconnaissons que tout se prêtait, à la longue, à l'abandon d'un texte plus que rabâché. La première lecture avait l'attrait de la nouveauté. Au second passage l'intérêt s'avérait moins évident. Mais comme le manque de ferveur vient de la trop grande fréquence d'un même spectacle ou d'une identique audition, après plusieurs présentations le ressort était véritablement cassé. Les rêveurs se donnaient de bons moments d'évasion. Les somnolents laissaient agir Morphée tout en se tenant dans une posture qui les dénonçât le moins possible. Les astucieux, les risque-tout du fond de la classe – pas possible à ceux des fauteuils d'orchestre d'agir ainsi- se livraient, au prix de mille précautions, à des jeux comme les « morpions » entre deux partenaires complices. Quand Monsieur Chrestia, question de dégourdir ses jambes, avait l'idée saugrenue d'abandonner le fauteuil présidentiel, il fallait une rapidité d'exécution remarquable pour rengainer le papier dénonciateur et prendre la pose innocente, celle du fidèle lecteur. Malheur aux malchanceux ou aux hésitants. Ils paieraient par une cascade harassante de verbes une infraction

à la règle. Mais soit par goût du danger, par appât de la chose défendue, il était certain que des délinquants seraient encore tentés à la première occasion.

Nous l'avons vu, Monsieur Chrestia avait toute latitude pour prendre au hasard dans la corbeille aux lecteurs. Si quelqu'un surpris ne manifestait qu'une gêne très passagère et saisissait très vite la ligne salvatrice, Monsieur Chrestia faisait celui qui n'avait rien vu ; ou bien par un simple tousotement signifiait qu'il n'était point dupe du lâchage. Mais si le bredouillage durait ; si un audacieux, croyant jouer au plus malin prenait, imperturbablement, n'importe où ; alors le maître intervenait avec vigueur et parfois avec rigueur. Là aussi, indicatifs, conditionnels et subjonctifs étaient mis à contribution comme pensums.

Il était aussi d'autres moments où l'on revenait sur terre. C'est quand Monsieur Chrestia, de sa forte voix, interrompait l'interprète pour demander l'explication d'un mot ou le sens d'une phrase et pour intervenir en cas de carence. Il faut dire qu'il se trouvait toujours quelques endurcis pour ne pas être dérangés.

Bien sûr nous avons notre « récré » de l'après-midi, au cours de laquelle nous nous défoullions. Les « siestars » d'il y a un moment se muaient en joueurs pleins de vitalité. Très peu de « gym » par contre ou à portion congrue. Monsieur Chrestia n'était certainement pas séduit par les théories d'Hébert et estimait que nous avions dans notre giberne les naturelles méthodes d'éducation physique que nous mettions amplement en pratique, sans intervention contraignante.

Tous les samedis, avant le terme, nous avions droit à la séance de lecture faite par le maître. Monsieur Chrestia avait un don particulier pour choisir un texte évocateur et le faire vivre. Les thèmes étaient divers. J. Verne prêta souvent son prophétique concours. Alexandre Dumas père ainsi que d'autres auteurs de romans historiques furent sollicités.

Comme nous n'étions plus de jeunes naïfs, les contes touchant les fées, la mièvrerie, nous furent épargnés. Pour nous il fallait une nourriture plus solide ; des apports qui tout en nous distrayant meublèrent notre esprit. Rares furent ceux qui n'en retirèrent rien. Je crois que j'appris pas mal à l'audition de ces textes bien choisis et enrichissants.

C'était aussi la prime du samedi. En quelque sorte l'annonce de la détente hebdomadaire. Y participait également l'échange de livres de bibliothèque, échange pas toujours aisé quand la convoitise de plusieurs emprunteurs se portait sur le même ouvrage. Il nous arrivait de prendre rang, à l'avance, pour, enfin, pouvoir disposer de ce que nous désirions fort. Une « retenue » tacite généralement bien observée.

Fin des réjouissances avec la « prise » des devoirs à faire à la maison et des leçons dont nous devrions être imprégnées le lendemain ou le surlendemain.

A quatre heures la classe prenait fin. Peu nombreux étaient ceux qui musardaient sur le chemin du retour à la maison. Si l'appétit fait sortir le loup du bois il n'y avait point de motif plus grand pour que nous nous hâtions afin d'avoir notre vespérale collation.

Puis un peu de jeu. Avec ceux du quartier. Une autre ambiance. Certainement plus prenante, plus chaude. Ce n'était plus l'école, plus la classe. Nous nous retrouvions entre nous. Pourquoi dis-je nous ? Peut-être pour vaincre la nostalgie et me croire toujours à l'époque de la Rue du Port, au retour de la vieille école. Pour l'heure, celle de la classe du Certif, j'étais en exil, sur le nid d'aigle d'Aritzetan.

« Vous avez franchi un cap et vous venez d'avoir accès à une eau qui peut vous mener loin... nous dit Monsieur Chrestia, en exorde de son propos de réception, le jour de la rentrée, usant ainsi d'un langage marin peu insolite sur les bords de Chingudy.

Vous êtes tous des élèves retenus, triés à qui on a délivré un passe pour aller de l'avant. Vous avez laissé en route quelques figures familières auxquelles vous étiez habitués... Nous n'y pouvons rien (silence général). Le Certificat d'Etudes a ses exigences... Il faudra redoubler de sérieux toute l'année. Il vous faudra fournir un effort encore plus soutenu et travailler avec davantage de rapidité ; vous donner en entier à votre préparation de l'examen ; faire en quelque sorte don d'une partie de votre temps de jeu, à l'école (résilience sur les bancs). En ce qui me concerne, je ferai tout mon possible... mais je vous préviens sans animosité aucune... si certains ne s'y prêtaient pas suffisamment, ne manifestaient pas une assez grande maturité et piétinaient de trop qu'ils ne comptent point faire des candidats. A quoi bon ? Pour aller chercher quoi... un pot de colle ?... une veste ?... Vous n'y tenez pas et sûrement vos parents non plus... Alors, mes chers amis (ceci dit avec douceur appuyée) au travail... Comptez sur moi (sérieux de l'affirmation) comme je compte sur vous (peut-être pas sans une certaine réserve)... » Que devons-nous prendre de ce discours et mettre en pratique ? Nous le verrons et le saurons, par la suite. Aboutissement d'un lustre de vie scolaire aussi bien du point de vue temporel que de la qualité de l'instruction dispensée ; de l'importance des horizons dévoilés, le Cours Supérieur ne présentait qu'une très approximative homogénéité. L'âge semblait y être le dénominateur commun. Avec quelques nuances, cependant. Certains, peu nombreux avaient déjà dépassé la borne des douze ans. Ils n'étaient point, à dire vrai, des attardés, des raccrochés. Plutôt des camarades qui pour une raison souvent justifiable avaient subi un léger décalage. D'autres, précoces ou favorisés dans leur formation, arrivaient, en terminale élémentaire, légèrement en avance. Je faisais partie du gros contingent des « très à leur âge ». C'est-à-dire entre onze et douze. La bonne moyenne. L'état d'un élève qui a suivi sans rien boussuler et sans rien rater. Donc une situation tout à fait normale, très normale même.

Je me suis toujours méfié des précoces sujets, des prodiges. Ils ont existé, bien évidemment. Mais qui les a approchés dans sa sphère restreinte ? Combien au cours des siècles en a-t-on dénombré d'authentiques ? Le « petit singe savant » mis en condition par des parents vaniteux et exigeants ne m'a jamais semblé un cas digne d'être cité en exemple. Combien en avons-nous vu de ces êtres « chauffés à blanc », poussés à l'extrême et qui par la suite rentraient dans le rang et devaient non pas éblouir par leur génie mais continuer une très convenable ascension, plus conforme à la règle même si elle conduisait à une destinée brillante, loin du zénith cependant. N'y a-t-il pas un danger évident à bourrer de jeunes cervelles, pour si bien conformées qu'elles soient, à en faire des sujets se considérant à part des autres, puisant dans cette « surchauffe » un puéril et juvénile orgueil, très préjudiciable car marquant, et pour longtemps, un comportement ? N'y a-t-il pas un risque de dégoûter par « trop plein » un enfant qui de toute évidence doit passer par les étapes d'une formation qui tienne aussi bien compte de son appétence pour le jeu que pour l'étude ; le premier de ces désirs occupant une très grande place dans le jeune âge ?

Parmi les quarante de la classe de Monsieur Chrestia, oui je dis bien quarante (pas des immortels... bien mieux que cela), que me met sous les yeux une photo miraculeusement sauvée des tris et des jets fatals ; il y avait des différences certaines. D'abord celle qui tenait au quartier.

A tout seigneur, tout honneur, les représentants de la partie basse d'Hendaye étaient majoritaires, au nombre de seize. La ville en comptait neuf (deux seulement de la Rue du Port dont un fraîchement importé) à égalité avec la Gare. Plus réduit le lot de la Plage avec ses trois sujets. Je faisais partie ni de la Ville, ni de la Plage, me trouvant (provisoirement je l'espérais) à mi-distance de ces deux parties très séparées de l'agglomération. Trois autres étaient des marginaux, comme moi. Mais eux entre Ville et Gare. J'ai gardé pour la fin, dans l'énumération, non parce que nous les considérons comme des êtres à part mais parce qu'ils étaient, à l'époque, des exceptions remarquables, deux élèves venant d'Irun : Emilio et Edmundo : le premier, fils d'un cadre du Norte (le réseau espagnol de Madrid à la frontière atlantique), le second d'une famille de commerçants. Les parents d'Emilio venaient sans doute de la Castille intérieure, Loubana n'ayant point une consonance basque. Edmundo tirait son origine du Guipuzcoa voire de la Biscaye. Son nom Aramburu (tête de vallée) ne se prêtait à aucune hésitation. De l'euskarien le plus authentique. Longtemps après, je le croisai dans les rues d'Irun. Me reconnut-il ? Il ne manifesta aucune velléité d'approche. Je fis de même. Je suis persuadé qu'Emilio m'eut gratifié d'un de ces saluts sonores dont les fils d'Ibérie ne sont point avars. Mais de lui point de trace. Point d'apparition. Parti, sans nul doute.

Revenons en arrière. Nous adoptâmes très vite, les deux espagnols. Nos frictions furent rares. Notre chauvinisme ne passa pas plus loin que le seuil de l'apostrophe verbale, sans consistance donc sans suites. D'ailleurs notre Maître, nous l'avons déjà dit, était trop imbu d'internationalisme pour tolérer des incartades aussi vaines que stupides. Ce dont je me souviens le plus concernant Emilio c'est qu'il était, déjà à l'époque, un pratiquant de valeur du football, un connaisseur de tout ce qui touchait de près au ballon rond dans son pays. Nous profitâmes de ses leçons. Il fut notre guide, bien souvent, lors des rencontres passionnantes que nous organisions au Vieux Fort. Il nous arrivait parfois,



ayant dans son sac d'écolier des cartons colorés, du format des cartes à jouer. Un bon moment, d'un grand intérêt pour les sportifs que comptait notre classe. Sur ces photos de type réduit on pouvait admirer les meilleurs des footballeurs d'Outre-Pyrénées, qu'ils fussent de Séville, de Madrid, de Barcelone, de Bilbao, de Saint-Sébastien ou d'Irun. Oui, parfaitement d'Irun. J'anticipe un peu, mais la Real Union devait quelques années plus tard faire un magnifique champion d'Espagne.

*Photo Wikipédia Equipe Real Union 1924*

« Quel est ce grand type avec sa casquette ?

- Zamora le goal de Barcelone et aussi de l'Equipe d'Espagne, répondait Emilio. Le meilleur goal d'Europe (*chauvin va*) et que l'Amérique latine nous envie.
- Et celui-ci ?
- Samitier, le grand marqueur de buts...
- Et celui-là ?



- Celui-là nous précisait Emilio avec une fierté non dissimulée c'est René Petit, le capitaine d'Irun, un inter formidable. (*Emilio oubliait dans son dithyrambe de souligner l'origine française, béarnaise, du capitaine de la Real Union. Quelle importance puisque ce dernier avait opté pour le drapeau sang et or !*)»



*René Petit  
Photo I.F.F.H.S.*

Le renseignement suivait la présentation des joueurs. Ils étaient fort nombreux et tous superbes dans leurs maillots dont les bandes verticales tranchaient sur le fond par une différence de couleurs, qui, loin de jurer donnait au vêtement un prestige à la mesure du héros qui le portait.

Nous venions aussi de milieux différents. Certes la majeure partie, d'entre nous, venait de familles modestes. Des fils de douaniers, des fils de cheminots (mon cas) pour au moins la moitié du lot. Nous offrions avec notre petite société, une image, raccourcie mais fidèle, de la composition de la population hendayaise d'alors. L'apport de la Compagnie du Midi et de l'Administration des Douanes était loin d'être négligeable. Avec lui s'opérait un véritable brassage de races, sans trop grande douleur. Les gens nommés à Hendaye venaient très nombreux, des départements proches du midi. Pour être plus précis disons que le Béarn, la Bigorre, la Chalosse, le Marensin fournissaient amplement des agents et des préposés. A l'exception de quelques « chins » peu méchantes entre vieux implantés et nouveaux arrivants, le contact s'établissait vite. La cohabitation ne connaissait aucune discrimination, ni vexation. Cela tenait, sans doute, à la parenté plus proche qu'on ne le croit ou que des chauvins ignares –il s'en est toujours trouvé un peu partout- auraient voulu nier entre Vascons et Basques. L'idiome vernaculaire pouvait différer mais le comportement, la façon de vivre, de s'amuser, de jouer, de plaisanter, présentaient de ces similitudes que seuls pouvaient nier de stupides acharnés. La morphologie des individus présentait, de façon irréfutable de grandes ressemblances.

Il y avait également des fils d'ouvriers, des fils d'artisans, des fils de tâcherons. Des orphelins de père aussi, hélas ! Notre ancien maître du Cours Préparatoire avait un de ses enfants parmi nous. Milou, être sympathique, un peu « bredouillant » n'en tirait aucun avantage. C'était un camarade charmant, facilement incorporé à la grande famille.

La bourgeoisie, dans la majorité des cas, n'a jamais manifesté un très grand enthousiasme pour accepter que ses précieux rejetons se commettent avec la basse classe. Plutôt que de s'abaisser –au fait qui était bas ?- à une promiscuité douloureuse selon son optique, elle envoyait ses « lardons » de luxe soit dans les classes d'initiation des lycées, soit dans des établissements religieux. Mais comme le temps de l'école ne durait pas toute l'année, il fallait bien rentrer au bercail pour la période des vacances et de ce fait retrouver les redoutés. Il en résultait pour beaucoup une sorte de rejet, d'existence à part. On ne pouvait s'ignorer mais les fréquentations n'allaient pas très loin. Cinquante ans plus tard, le fils d'un ex-boucher cossu de la Place, autrefois mis à l'abri chez les Frères, s'étonnait, devant moi, de notre peu de confraternité enfantine, d'une espèce de désaccord surprenant.

- « Pourquoi étions-nous des antagonistes ? me demanda-t-il.
- Qu'entends-tu par là ?
- Pourquoi nos différends réels, poussés, alors que nos parents, tu viens de me le dire, se connaissaient de longue date ?

- Oui, en effet, lui rétorquai-je nos parents se connaissaient bien, au départ. Mais par la suite un fossé n'a pas cessé de se creuser entre eux. Ton père poursuivait une ascension dans la société cependant que les miens demeuraient de petites gens.
- Tu crois que c'est ça ?
- Et puis tu étais de la partie chic, du haut de la ville, de la « gentry » polie tandis que je figurais parmi les garnements du port ; donc peu recommandable, peu fréquentable. »

Nous avons néanmoins, parmi nous, des fils d'une catégorie sociale autre que celle de nos parents. Ainsi Emile avait comme papa une forte personnalité hendayaise qui allait diriger la mairie jusqu'à sa déportation dont il ne revint pas ; un père qui en devenant le Conseiller Général du canton apporterait un certain panache à sa petite commune et priverait la réaction d'une représentation qu'elle estimait sienne de droit.

Ainsi le patron des Variétés nous avait délégué Frédéric. Ainsi un pharmacien n'avait point craint « la laïque » pour son fils. Ainsi Bernard ne tirait nulle vanité de la belle position de son père, fonctionnaire local des Contributions.

Ceux-là furent des nôtres sans réticences, sans répugnance.

Deux de nos condisciples, néanmoins, ne franchirent jamais les portes de la solide camaraderie, de la confiance amicale. Il faut dire qu'ils venaient de loin : l'un de Paris, l'autre de Bordeaux. Tous deux donc de la ville-capitale, la petite (celle du Sud-ouest) ne créant pas moins d'arrogants que la grande. Il faut dire aussi qu'ils étaient les fils de gens d'une autre importance que celle de nos parents. Reconnaissons au passage, à ces personnalités (je parle des parents) quelque mérite à n'avoir pas suivi la haute « futée » bourgeoise. Le père de l'un dirigeait un important établissement de renom ; une belle succursale de la maison mère de Paris, spécialisée dans la vente des produits de qualité tant pour l'habillement, la parfumerie que pour tout ce qui, à l'exception de nourriture apporte, grâce, distinction et confort. Les parents de l'autre avaient créé un florissant magasin, rue du Port, très bien achalandé et n'offrant que des denrées comestibles de grand choix. Leurs épigones étaient-ils précieux, « fillettes », mal dans leur peau parmi nous ? Etions-nous trop rudes dans nos jeux, trop mal embouchés dans notre langage, dans notre façon d'agir ? Toujours est-il qu'ils se tinrent dans une réserve délicate et qu'on ne les vit pas souvent comme nos partenaires dans des jeux où les contacts n'étaient pas généralement des plus doux. Je ne devais plus revoir, adulte, le fils des représentants de Damoy. L'autre me croisa bien souvent –pas à Hendaye- alors que nous étions devenus des gens sérieux. Comme par tacite entente nous fîmes toujours celui qui ne se souvenait plus de l'autre. L'agacé de jadis tenait-il quelque rancune à l'un de ses harceleurs ou bien ce dernier était-il trop fier pour faire le premier pas ?

(Conversation a posteriori)

- « Se jurer une amitié éternelle, quelle légèreté, quelle vanité !
- Mais qu'est-ce qui n'est pas vain, passager, en ce bas monde ? Qu'est-ce qui peut durer un peu plus qu'un passage, j'allais presque dire plus qu'une passade ?
  - Raimu a comparé quelque part le non renouvellement de quelque chose (*qu'importe ce qu'elle était... extrapolons*) à une allumette qui ne peut servir qu'une fois (*par amadou interposé s'entend*).

- Et l'amitié, elle aussi peut-elle dans les mêmes conditions, avec les mêmes intéressés se renouveler lorsque les fibres sont distendues. Peut-il y avoir retrouvailles fécondes et entières ?
- Il est certain que l'amitié enfantine procède d'une spontanéité qui ne peut se rencontrer au fur et à mesure que passent les ans. Elle est le fait plus du cœur que de la raison. L'attirance n'est pas calculée. On est pris et/ou on se laisse prendre.
- Souvent le jeu est le moteur, l'inspirateur essentiel. On ne met rien en latence avant de s'affirmer. On fonce. On se livre. On ne saurait voir les différences. N'ayant point le temps, le goût ni la tournure d'esprit, due à un certain usage de la vie pour se perdre en mais... en restrictions aussi inutiles que dangereuses, on ne fait pas de « quartier ». On ne cherche pas ce que l'on nomme la petite bête.
- La vétille, le côté peu amène de la médaille, on ignore tout cela. C'est comme si intuitivement l'on sentait l'éphémère. Car j'y reviens, précarité il y a. Précarité comme la vie. Moins de durée que la vie, bien souvent. Qui peut se vanter d'en être resté aux fidèles intimités de son premier âge ?
- Même ceux qui ont la bonne fortune de pouvoir approcher encore, de pouvoir rencontrer leurs copains d'antan ; (le moment venu de la tête chenu) ; leurs copains au sens élevé et littéral, ceux de l'école et de la rue ; sont les victimes des distorsions des situations créées par les fluctuations de l'existence : mariage, famille créée, nouvel horizon...
- Le cœur n'y est pas même si la sympathie semble entière. Et puis dans de nombreux autres cas, la coupure a été brutale. L'éloignement dû au départ vers un autre lieu (*loin des yeux, loin du cœur*) avec l'oubli inhérent qui peu à peu annihile tout, la mort hélas ! sont autant de facteurs qui accomplissent une dichotomique besogne.
- Je ne voudrais pas que tu passes sur quelque chose d'extrêmement affligeant. La rupture définitive, très mauvaise (*le penchant est bien près de la haine*) consécutive à des adhésions à des philosophies, des concepts, des organismes antagonistes... le brutal rejet, mutuel, parce que l'on a pris fait et cause, agi en ce sens ; pour des camps opposés, très souvent ennemis. Y pensions-nous sur nos aires de jeux, sur nos bancs d'écoliers de la primaire ou ceux des cours de musique, à ces atroces puérités dans lesquelles nous nous laisserions un jour enfermer ? Qui avait raison de l'être encore sain qui ne voyait que le côté charmant des choses ou du partisan, plus ou moins abusé, plus ou moins conscient, qui agit, maintenant, par froide démence en tournant le dos à tout ce qui fit le prix des heures ?
- Oh ! que non, je ne voulais point éluder cette dernière chose, comme tu dis. Pour moi il ne s'agit point d'une chose, mais d'un drame. C'est pour cela, si tu veux, que j'ai mis quelque temps, quelque retenue à l'aborder.
- Décidément, nous tournons dans le mur. Que reste-t-il de nos premières affections ? N'y en a-t-il donc jamais qui persistent ?
- Intrinsèquement, à y bien regarder, non... nous venons de le voir. La touche magnifique de l'enfance avec tout ce qu'elle suppose de désintéressement, d'abstraction des dures nécessités de la vie, d'ignorance de la réalité de la contraignante condition humaine, rien ne peut la remplacer. Rien n'aura son pouvoir quasi-magique pour opérer la fusion des sentiments. C'est mon copain d'école, voilà ce que l'on entend communément comme si à partir de cette affirmation, de cette révélation, on constatait sans l'exprimer, que rien n'est pareil à alors.
- Demeure le souvenir des chaudes heures...
- Oui, pour ceux qui restent. Mais quel nostalgique constat ! »

Comme je m'y retrouve dans cette conversation dont les interprètes peuvent être de partout, de toutes les époques. Pas imaginée bien que contenant une part d'anonymat pour en faire saisir l'universalité. A quoi bon mettre des noms, fixer un cadre ? Qui n'est pas passé par là ?

## **Amitiés ? Qu'en reste-t-il hors le souvenir ?**

Robert était un de mes meilleurs camarades, pour ne pas dire un temps le principal. Il habitait non loin de la Rue du Port, dans une veinule adjacente « la rue de Fontarabie ». Il n'empêche que, sans infidélité majeure à mes camarades de la grande artère descendante, je recherchais sa compagnie. C'était réciproque. Quelque chose d'indispensable. C'était un enfant nerveux, pétulant, un élève brillant, un compagnon qui ne cherchait pas à s'imposer et qui agissait toujours avec finesse. Nous nous connûmes bien avant le Cours Supérieur. Etant du même âge nous nous trouvâmes à préparer, ensemble, le Certif. Certainement, cela ne nous fit pas déplaisir. Son père était un landais, venu comme douanier à Hendaye ; un homme qui l'âge venant avait conservé une souplesse étonnante. Un homme caoutchouc qui paraît-il, dans le temps, avait remporté de beaux succès en gymnastique. On l'aurait imaginé, plutôt sur une piste de cirque, virevoltant, exécutant des sauts périlleux que déguisé par un uniforme trop raide. Très simple, très abordable avec cela.

La mère avec qui nous entretenions les meilleures relations pêchait un peu par un trop grand goût pour le maniéré, la distinction. Sèche, le visage anguleux toujours porteur de lunettes à monture métallique, elle rappelait ces dames austères qui cherchent à en imposer et qui de toute façon ne se laissent jamais aller à une familiarité qu'elles estiment déplacée. Je lui sais gré, cependant, de n'avoir jamais mis un quelconque obstacle à la fréquentation de deux amis et de ne s'être jamais préoccupée de leurs jeux. Même pendant mon éloignement à Aritzetan, je retrouvai souvent Robert et cela, également, en dehors des heures de classe. Robert et moi paraissions faits l'un pour l'autre. Jamais nous n'aurions pensé qu'un jour viendrait où tout serait compromis entre nous. Et cependant cela arriva. Vite, durant l'été qui suivit l'examen. Robert avait une sœur, Titine, mariée et qui travaillait comme secrétaire dans un grand magasin de Paris. Le père de Robert avait été admis à faire valoir ses droits à la retraite. S'il avait eu un quelconque pouvoir de décision il aurait certainement opté pour Hendaye ou la région de Dax, son coin d'origine, pour se « la couler douce ».

Mais sa femme avait des vues plus grandes. Je suppose étant donné la hâte qu'elle mit à plier bagages qu'elle se trouvait, un peu, à l'étroit sur les bords de la Bidassoa. Toute la famille partit donc pour la capitale. Une belle, une totale camaraderie prenait fin.

Quatre années plus tard, je revis Robert. Je crus, alors, le retrouver. Un feu de paille ! Il fréquentait un lycée parisien. Sa mère tenait le cordon dans un immeuble du XX<sup>e</sup> arrondissement ; un emploi peu conforme avec ses aspirations. Enfin, il faut vivre et le toit, surtout à Paris, n'a jamais été pour rien. La première fois que je descendis à la station de Métro « Pelleport » pressé de revoir Robert, une agréable surprise m'attendait vite après la bouche de sortie. « Rue de la Bidassoa » portait une plaque de rue. Tiens pensai-je, de bon augure ! Le décor est planté. Les retrouvailles seront fructueuses.

Nous nous revîmes plusieurs fois. Nous errâmes dans Paris où, déjà en vieux praticien, il me guida. Il paraît que j'en avais le plus grand besoin, moi, le mal dégrossi venant de mon trou lointain. C'est du moins ce que l'affranchie de mère me fit sentir et même m'affirma. Je descendais chez des parents, à Sèvres, lors de mes congés de normalien. Un jour je vins à Gambetta pour y passer la journée. Robert tint à me garder un peu plus. Il me fallut informer mes correspondants.

« Tiens tu as le téléphone. Fais comme ceci. Demande cela » me dit avec condescendance la maman de Robert qui paraissait fort avertie dans le maniement de la « boîte

à babils ». Gauchement je m'exécutai. Au moment névralgique je perdis le fil de la communication, par hésitation, ignorance ou excès de timidité.

« Madame L... j'ai été coupé...

- Ah ! mon pauvre (*air de supériorité manifeste et de dédain évident*). Tu as besoin d'apprendre. Tu sais Paris ce n'est pas Hendaye. Tiens je vais te montrer comment on fait.
- Merci bien. »

Je n'extériorisai pas ma confusion et dissimulai mon ressentiment. J'informai Sèvres. Pour le moment cela importait le plus. Le séjour fut un peu assombri par l'incident. En ce qui me concerne seulement car je n'en montrai rien. Et puis Robert et moi nous nous évadâmes pour de longues heures.

Plus tard, mon ami revint une fois à Hendaye. Puis ce fut fini et cette fois pour toujours... La guerre... l'occupation.... Tous les bouleversements... je ne sus jamais ce qu'il était devenu.

Lorsque, par la suite, je montai à Paris, il ne me vint pas à l'idée de retrouver la trace du disparu. D'ailleurs, était-ce possible ? Personne pour m'orienter. Le couvercle était lourdement tombé.

Et que sont devenus Lucien, Clément, Jojo, Jean-Baptiste, Dominique dont il ne me reste qu'une vague vision ; ainsi que le déjà distingué neveu du Directeur de la B.N.C.I. ; ainsi qu'un catalan, brave garçon trapu, ferme visage, portant avec lui la robustesse perpignanaise ; ainsi que bien d'autres de la classe de Monsieur Chrestia qui vivent encore, sans doute, quelque part ?

Ñaño (gens du nord apprenez que cela se prononce gnagno) fut par deux fois mon ami. Tout d'abord au Cours Moyen et au Cours Supérieur. Je l'adoptai très vite. Il venait d'Olhette, un quartier d'Urrugne. Fils de douanier –pur basque d'Arcangues- il avait laissé la caserne, au pied du col d'Ibardin, pour la Côte. Petit de taille, on devinait, néanmoins, une nature toute en nerfs, y puisant une résistance, une capacité offensive, remarquables. Il appartenait à cette catégorie d'êtres que l'on aurait tendance, vu la taille, à peu considérer quant à la force mais qui trompe. Celui qui, abusé par les apparences, se laissait aller à s'y frotter comprenait très vite son erreur. Ñaño n'avait rien d'un souffreteux, ni d'un résigné. Il arrivait à en imposer. Bien qu'il fût le plus excellent des compagnons, son air naturellement revêche semblait annoncer un peu conciliant, un rebelle même. Il n'en était rien. Il aimait rire. Si j'ai retenu qu'il avait un nez très épaté –celui du boxeur après des années de combat- c'est pour la remarque sans suite, car Ñaño ne jouait pas les provocateurs et n'affectionnait pas le coup de poing, sans cependant y être allergique. L'épatement du cartilage était le résultat, sans doute, d'une malencontreuse chute du bas âge.

Fervent de la pelote basque, pratiquant avec art la main nue avec les siennes qui paraissaient avoir été rongées, gonflées par l'éléphantiasis, tant elles étaient rugueuses, il connaissait par le détail les joueurs professionnels et amateurs qui se produisaient sur les « canchas » du Pays Basque. Il ne répugnait pas à la pratique du rugby sur l'herbe du Vieux Fort. Il était du nombre de ces « ovaliens » en gestation, joueurs un peu fous, en rupture de règle orthodoxe mais qui « mettaient toute la gomme » dans une approximative copie des grands d'Ondarraitz (les joueurs du Stade Hendayais). Il était un très convenable demi de mêlée si du moins on pouvait ainsi appeler le face à face de deux adver-

saires qui avec leurs pieds se disputaient le ballon, à la suite d'un en-avant. Le demi de mêlée lançait la proie de cuir et avait pour mission supplémentaire de la cueillir si son coéquipier la « sortait » ou d'empêcher son antagoniste de s'en emparer si le sort était défavorable à son camp. Point avare de paroles on ne manquait pas d'être surpris par la volubilité de cet être qu'on aurait considéré en se fiant à un premier examen, pour un renfermé.

Je ne pense pas qu'il avait des ennemis parmi nous. Monsieur Chrestia l'avait pris en amitié ainsi d'ailleurs que François, un élève à allure gauche mais roublard comme pas un, hélas ! disparu depuis longtemps. Souvent il faisait venir les deux compères, au demeurant très liés, à son bureau ; non pour s'en amuser, non pour les faire servir de bouffons mais pour en sortir quelques réparties ou mimiques qui apportaient un peu de détente dans l'austère travail scolaire. Ñaño, il faut le reconnaître avait le don pour le bon mot, pour celui qui fait rire en surprenant par son originalité. Il avait son vocabulaire à lui. Ses trouvailles étaient prisées et retenues. Si certains opinent pour « cinglé », « dérangé », parlent de « travail du chapeau » ou du « tourne pas rond » lui, avait lancé le terme « cisailé » pour caractériser un phénomène original ou exalté. Ma foi « cisailé » nous parut très expressif. Quand il manque « une case » à quelqu'un pourquoi cela ne résulterait-il pas d'un élagage par instrument coupant ?

Intelligent, réussissant très convenablement en classe, Ñaño aurait certainement poursuivi ses études avec profit. Mais voilà il était volontaire, aussi. Il avait décidé d'être cordonnier, peut-être à l'instar d'un de ces pelotaris modèles, noir de peau comme lui : Salinas des Aldudes « bouif » installé à Bayonne. Et c'est comme tapeur de semelles que je devais le retrouver dans sa petite « carrée » de la rue d'Aizpurdy, où nous vécûmes comme voisins. Puisque je suis dans son atelier, je ne peux passer sous silence, un événement qui prouva son bon cœur, sa générosité et son respect du plus faible surtout quand il s'agissait d'un enfant. Notre « maître bottier » avait un turbulent petit voisin. Un diable au corps. Un fils de policier. Le bambin venait souvent lui rendre visite, très bien accepté au demeurant avec des permissions cependant un peu trop hasardeuses. Il lui laissait manipuler le marteau tout à son aise. Un beau jour le sacrifiant, sans motif, poussé par on ne sait quel démon, lui asséna un grand coup sur le crâne, évidemment avec la partie métallique de l'outil à percussion. Ñaño vit les « trente six chandelles » et demeura un instant dans un état second. L'agresseur, conscient, alors de la gravité de son acte en profita pour s'éclipser. Revenu à lui, le brave cordonnier ne se lança point à la poursuite du coupable. Il ne lui vint pas à l'idée, j'en suis certain, d'aller protester auprès des parents du délinquant. Comble de la mansuétude, le barbare devait avoir accès, par la suite, à l'échoppe. Fort heureusement il ne fut plus question de violence.

C'est à Aizpurdy que naquit notre seconde amitié. Moins primesautière. Moins intuitive. Plus assise sur une compréhension partagée des événements, sur une commune adhésion à des principes de « gauche » bref, sur une vue similaire des hommes et des choses. J'allai souvent lui tenir compagnie dans son atelier. Les propos ne nous faisaient jamais défaut. Et parmi eux se glissaient souvent les rappels du temps du « père » Chrestia. De son côté, lors de ses moments de détente, il aimait venir faire un brin de causerie dans notre jardin et, ce qui était devenu presque un rite, prendre quelques goulées au « chahakoa » que mon excellent père tenait, toujours, en état de servir.

Ñaño était un compagnon des sorties, toujours plein d'entrain, ne rechignant point à l'amusement et doté d'un tempérament de noctambule que l'heure de la rentrée au bercail n'obsédait pas. Il avait pour cela des autorisations qui m'étaient mesurées. Passé minuit, il fallait que je fusse au lit et cela à quelques encablures du conseil de révision. Je me sou-

viens d'un retour, un matin vers les six heures, de la fête d'Urrugne. J'avoue que c'était exagéré mais je ne pus faire autrement, le bal terminé, que d'attendre le bon vouloir de notre chauffeur, un privilégié, nanti d'une auto et qui n'était autre que le fils de Monsieur C. Tout près de chez nous, Naño et moi butâmes contre un compagnon de mon père, un aiguilleur sarcastique comme maints béarnais, qui s'en allait prendre son service et qui avec malice, nous demanda si nous revenions « des champignons ». Notre réponse se perdit dans le jour levant. Ma mère, elle aussi, avait pris son service ou du moins était-elle toujours en service de guet. Quelle sarabande d'apostrophes, d'anathèmes à mon arrivée dans la cuisine ! Au lit pour un court instant car, à neuf heures, il me fallait être à la leçon particulière que je donnais, chaque jour, près de la Gare. Mon élève occasionnel ne risqua point, ce jour-là, la migraine. C'est moi qui surtout avais « mal aux cheveux ». Le soir suivant, pas question de fredaines. La chambre me reçut vite après le dîner. Dans le fond je n'en étais pas mécontent. A peine fus-je couché qu'une étrange sérénade s'éleva près de mon volet. Naño de sa voix un peu éraillée me lançait un « do... do... l'enfant do » railleur et condescendant. Lui reprenait le chemin d'Urrugne. Je ne pris pas la chose à mal. Je savais qu'elle venait d'un ami.

Naño dans le fond était plus sage que moi. Quelques jours après l'arrivée des occupants vert-de-gris, nous revenions de la plage. En chemin nous croisâmes un quidam qui ne devait pas être très fâché de ce qui arrivait à un pays qui, un moment, avait misé sur un Front Popu exécré. Un Hendayais, certes, mais de la belle espèce réactionnaire avec qui d'ailleurs j'avais déjà eu maille à partir, plusieurs fois et notamment à l'église. Celui-ci comme il seyait aux biens pensants de l'époque surveillait bénévolement les bancs des garçons lors des offices du dimanche. Il se montrait d'ailleurs un impitoyable cerbère. Je reconnais que j'étais du nombre de ceux qui ne lui facilitaient pas la tâche. Il s'établit une réciproque aversion entre nous deux. Le « cul blanc » possédait un de ces « caps » une de ces « péninsules », un de ces « perchoirs pour les petits oiseaux » du genre Cyrano. Donc, ce dimanche de novembre 1940, en le croisant je lançai, provocateur, ce que je considérai comme une saillie, quelque chose comme « gros piton » en visant, vous l'avez deviné, l'appendice anormal. Un échange verbal, peu amène s'ensuivit. Le « monsieur » au blair protubérant me menaça. Est c'est là que Naño fut clairvoyant. « Méfie-toi me dit-il. Fais pas le con. Tu sais que ces mecs vont profiter de la situation. Il est prudent de la fermer. Laissons-les de côté. Ne les « asticotons » pas. » Les honteuses, les inhumaines dénonciations qui allaient noircir les quatre années suivantes devaient hélas ! donner raison à mon camarade. Pour être honnête, je dois dire que je n'ai jamais appris que celui que je ne pouvais piffer (sans jeu de mots) ait eu une conduite odieuse. Il s'en est trouvé parmi les séides de la droite et même de l'extrême-droite qui par haine du « boche » n'ont jamais pactisé avec le nazi.

Heureux temps que tout cela. Trop vite passé. Naño fit bien de profiter le plus qu'il le put de la vie. Perfidement elle allait lui être ôtée. A petits coups. Un mal terrible et sournois devait en faire, tout d'abord un impotent puis un infirme, un grabataire à la fin très triste et somme toute prématurée. A peine à la cinquantaine.

Des « après dix ans » du Cours Supérieur 1924-1925 combien ont à tout jamais disparu ; combien à des âges divers quoique pas très avancés sont tombés ; combien ont été fauchés par la Parque Atropos aux multiples formes ? Longue liste. Liste lourde, trop lourde.

Pourquoi ne pas être tenté de croire que nous avons payé un important tribut au sort pour notre bonheur d'autrefois, pour notre insouciance, pour notre sourire à la vie ! Ceux qui restons, portons témoignage de ceux qui furent : Lucien au sourire sceptique,



volontiers frondeur. Jean, dit Louis XVI, pas aussi lourdaud que son physique le laissait supposer. Elus... enfant remuant, nerveux, volontiers agressif (en paroles seulement) et non dénué d'esprit. Thomas « force de la nature ». Encore une expression trop osée surtout si l'on considère que le costaud qu'il était ne résista pas à un mal implacable qui, lui seul, peut prétendre à la suprématie. Pierre, joyeux luron qui honora plus tard notre groupe avec un titre de Champion de France du lancement du javelot. Diochet type tranquille, sans problèmes, annonçant dès le jeune âge le gourmet qu'il allait devenir. Milou le tavelé, petit de taille mais haut de bec. Vincent et François (ce dernier déjà nommé comme complice de Ñaño) deux frères de la Gare ; l'un calme, posé, l'autre remuant. Félix un peu déjà l'intellectuel, l'artiste du lot. Le bambin aussi. Doué pour la classe comme pour l'orchestre. Salvador frêle puîné d'une famille nombreuse du Bas-Quartier d'où il nous venait avec Roger tout sec, à en sembler maladif malgré une bonne santé ; Martial fâché avec la calligraphie ce qui ne l'empêcha point de faire un gradé distingué dans la police parisienne et Ernest d'apparence naïve, mais d'apparence seulement, avec l'expression typique et populaire d'Hendaye le plus souvent à la bouche. Emile, être trapu, râleur par habitude plutôt que par mauvais esprit, le verbe souvent haut mais sans prétention de prépondérance.

Dois-je en vous évoquant sombrer dans la mélancolie profonde. Dois-je parler de vous à mots feutrés, ceux employés dans les antichambres mortuaires ou vous voir toujours tels que vous fûtes lorsque tout était espoir pour nous ? Dois-je pousser un grand hélas ! en songeant que vous étiez des familiers privilégiés. Toi Popaul que je retrouvais souvent après la classe, chez ta mère, une honorable veuve ; au fronton du Patronage ; au pupitre voisin de l'Harmonie Municipale puisque aussi bien nous avons opté tous deux pour la clarinette. Liens fragiles il faut le croire qui se distendent jusqu'à la rupture au fur et à mesure que l'un et l'autre pénétrions davantage dans l'existence en prenant des voies dissemblables dans la profession comme dans la philosophie. Et toi Albert, mon compagnon de route des retours de l'école après mon installation au Quartier du Théâtre, toi avec qui je ne fus jamais en froid mais dont je perdis le contact étroit et véritable, ce qui ne vaut guère mieux peut-être parce que tu devins (ô la triste raison) une personnalité locale dans la Banque donc porté vers ceux qui avaient des portefeuilles cependant que je n'étais qu'un modeste « pédago » aux idées d'avant-garde, trop audacieuses.

Puisque le sas a opéré pas question de revenir sur le tri. C'était écrit comme le disent les fatalistes, surtout quand ils ne sont pas trop touchés. Comme étaient prévues, voulues, acceptées, prisées les heures de notre enfance, épargnées par le Malin ambiteux qui sépare les hommes.

## Rentrée de Pâques

« Avez-vous pensé au cahier à 100 pages ? nous demanda, sans attendre, Monsieur Chrestia, lorsque nous reprîmes la classe après deux semaines de vacances de printemps.

- Oui, Monsieur... *(même ceux qui par naturelle amnésie, insouciance manifeste ou inattention avérée n'avaient point fait l'achat, prononcèrent le oui de délivrance).* On n'en était pas encore au moment de prendre ledit cahier. A onze heures et demie, un saut chez Hontanx, le marchand de journaux, et l'on en serait muni.
- Vous savez, ce soir c'est la « bûche » à bloc *(et jusque là qu'avions-nous fait ?... de la demi-portion, du semblant de labeur ou du pur amateurisme ?)* »

Pourquoi juste ce cahier de cent pages ? Parce qu'il était de fin papier ou de jaquette épaisse ? Pas le moins du monde. Et cependant, il était pour nous comme une consécration de l'importance, de l'étendue de notre œuvre scolaire. Il servait de toute évidence à tracer l'ébauche, à lancer l'idée, à tâtonner dans la recherche. Pourtant des mal intentionnés ou des non avertis n'en faisaient qu'un cahier de brouillon en sous-entendant par là tout ce que l'on peut librement accumuler sur un assemblage de feuilles de ratures, de surcharges, voire de pâtés. Pour nous il en allait tout autrement. Bien que son prix fût modeste, il représentait quelque chose à nos yeux. Était-ce parce que nous étions frappés par cette grosse marque sur une couverture inconsistante et nue avec ce chiffre cent qui par lui-même en imposait ? C'est possible. Si la pauvreté du vêtement ne fait pas la richesse de l'esprit assure-t-on, il faut bien admettre que cela pouvait s'appliquer à ce modeste avec ses feuilles grossières, sans tenue et qui se froissaient facilement. Elles prenaient par surcroît comme un malin plaisir à s'imbiber d'encre à la manière d'un buvard. Nous honorions le 100 pages pour sa grosseur et aussi parce qu'il échappait au contrôle appuyé du maître peu enclin à s'attarder sur un fouillis inextricable. Un coup d'œil rapide pour constater que les devoirs à la maison n'étaient point passés au bleu (le cahier à cent pages servait le soir, sous la lampe) et c'était bien assez. Nous savions gré au « cent pages » d'être un auxiliaire et un complice toujours posé, sans nous trahir pour recevoir nos « pendus » et nos « morpions ». En bref, nous l'aimions cet inélegant. Il en est ainsi en ce qui a trait aux choses, à leur usage et à l'intérêt qu'on leur voue. On affectionne souvent en premier celles de peu de valeur, de peu de prestige, de basse qualité. Mais qui fixe le prestige, la valeur, la qualité ? Sur quel critère souverain ? Il y avait une hiérarchie dans les cahiers (dans cette fin de siècle de consommation effrénée et de gaspillage déraisonnable, existe-t-elle toujours ? J'en doute). Donc il existait un rang pour classer les cahiers. Il tenait à la qualité de la matière employée et surtout à la destination de l'outil.

Le cahier journalier (quarante-huit pages) portait quelque effigie ou dessin sur la couverture de couleur. C'était celui qui nous occasionnait quelques soucis avec les corrections du maître. Les « à refaire » pleuvaient sur les mauvais devoirs et sanctionnaient les atteintes à l'art d'écrire ainsi que la trop grande licence prise avec la propreté. Lorsqu'il était terminé il nous était imposé de le montrer à nos parents après que l'instituteur ait mis, au bas de la dernière page, son petit mot, pas toujours agréable. Et le « Vu les Parents » qu'appuyait une vraie signature supposait une confrontation préalable avec les juges familiaux. Cela n'était pas toujours le côté le plus facile, l'événement le plus anodin.

Le cahier de rédactions consacrait toute l'importance de cet exercice par son unicité. Il ne servait qu'une fois par semaine, parfois deux quand le thème avait été donné à refaire ou quand des corrections l'exigeaient. Le cahier de dessin ne jouissait pas d'une attention particulière ; les arts picturaux n'ayant jamais été (à quelques exceptions près) le

point fort ou le grand souci de nos maîtres. Il en résultait que le cahier à feuille épaisse et sans ligne était un peu comme un marginal. Une sorte de parenthèse. Comment voulez-vous que les « régents » du primaire, même avec la meilleure volonté du monde –et ils en avaient de la volonté- aient pu faire face à toutes les tâches dont on les chargeait sans se soucier ni de leurs aptitudes ni surtout du temps imparti. Maîtres Jacques, à obligations multiples, il était plus que normal qu'il y ait eu quelques manques de leur part. Était-ce leur faute ou celle de législateurs trop éloignés des réalités ?

Nous eûmes un cahier de cartes de géographie. Il était à la même échelle que le cahier de dessin auquel il ressemblait beaucoup, d'ailleurs.

Mais le cahier roi, le cahier test, le cahier maître, c'était le cahier mensuel où nous jetions, tous les mois, notre savoir tant en français, qu'en calcul, qu'en sciences, géographie et histoire. Lui, en plus des appréciations en termes consacrés, termes laconiques, en abrégé souvent (du très bien au très mal) portait des chiffres qui venaient en quelque sorte fortifier (pas toujours le cas dans le sens du haut), supporter, confirmer les mots. Et puis il comportait le verdict mensuel qui nous obsédait toujours. Il était le témoin écrit du classement qui se faisait par ordre décroissant. En plus des compositions touchant aux diverses disciplines de la classe, entraient dans le total des notes, celles de la conduite, du travail et du soin. (Hélas ! un peu des opérations au « pifomètre »). Il y avait peut-être un peu de réel dans ces jugements chiffrés mais pourquoi leur attribuer un grand poids de nature à influencer, à perturber, à fausser un total ? Combien de bons sujets n'ont jamais accédé au premier rang ou dans les tout suivants à cause d'une taxe trop lourde en conduite alors que tout avait été réussi par ailleurs ? Devenu instituteur, je me suis toujours souvenu des déconvenues, des handicaps, des risques que comportait une telle façon de procéder, des amertumes qu'elle suscitait, des découragements dont elle était en grande partie responsable.

Pourquoi user imprudemment des balances de Thémis pour jouer avec des sensibilités toutes neuves ?

Comme l'orgueil des parents n'a pas de mesure et que le rang de l'autre (le meilleur rang) est à la source de jalousies, il en résultait des prises de position, des privations, des punitions qui n'auraient pas dû avoir lieu. De quoi mettre sur le reculoir des âmes bien trempées.

« Et le classement, Monsieur ?... me demandèrent plusieurs fois, avec une réprobation à peine dissimulée, des parents trop portés sur la compétition.

- Je n'en fais point...
- Oh ! Et pourquoi ?
- Parce que je le considère comme vain et dangereux. Vous avez bien vu et lu, n'est-ce pas, mes appréciations. Vous avez, ainsi, pris connaissance du travail de votre fils par le truchement des compositions. Vous avez pu voir le total et la moyenne obtenus.
- Oui, mais ce n'est pas pareil...
- Pareil que quoi... Tranquillisez-vous... Les élèves –et c'est l'essentiel- connaissent parfaitement leurs positions. Ils ont eux-mêmes fixé leur rang et établi les repères que vous semblez souhaiter. Mais tout cela s'accomplit entre eux, pour eux ; sans servir de cible ou être considérés comme des objets en vitrine.
- Estimez-vous que cet « entre soi » soit mieux et qu'il n'y ait pas quelque chose d'anormal à ce que nous soyons tenus dans l'ignorance ?

- Ecoutez, je vous demande quelques secondes de réflexion. Si votre fils, par accident (*il faut être prudent pour ne pas choquer des lanceurs de génies*) occupait une des dernières places ou la dernière, seriez-vous enchanté si cela était crié sur tous les toits ?
- Evidemment non, mais pourquoi mettre en relief une telle éventualité...
- Vous savez chez nous c'est comme dans la maison du Père. Il y a des premiers et il se trouve des derniers. Et même en envisageant la situation la plus favorable qui vous dit qu'un jour une inversion des valeurs ne se produira pas. Alors pourquoi du tam-tam, pourquoi du palmarès affiché ?
- Je ne vous conteste point tout cela.
- Et puis qu'est-ce qui compte après tout ? La montée toute éphémère ou le podium ou la réussite à l'examen après un travail régulier.
- Je vous comprends. Je sais que l'enfant travaille (*ambiguïté du verbe*). Depuis qu'il est avec vous (*recul manifeste de la contestation*)...
- (*Coupure peu civile mais de rigueur*). Avez-vous vu son orthographe ?... Il y a fort à faire... Mais nous y arriverons.
- Je m'en remets à vous ».

Rarement l'insatisfait revenait à la charge. Le Certif passé dans de bonnes conditions on ne penserait plus au classement. S'il y avait colle c'est surtout à la valeur pédagogique (ô les terribles et avertis censeurs !) du maître, à tout son enseignement que l'on s'en prendrait plutôt qu'à son peu de goût pour le derby.

Monsieur Chrestia ; je ne lui en fais pas grief étant formé en un temps où l'on misait beaucoup sur l'élitisme ; opérait par classement. Le « maillot jaune » m'échappa en permanence. Comment l'aurai-je eu avec les pénalités dont je faisais l'objet à cause de mon penchant trop marqué pour imiter les commères ? Enfin pas de regret rétrospectif. Même avec une sagesse exemplaire j'aurais eu fort à faire pour mener le peloton et continuer.

Revenons à la rentrée de Pâques : « ...ce soir la « bûche » à bloc. De quatre heures et demie à six heures. Après la classe normale vous aurez un bon moment de libre. Vous pourrez emporter votre goûter.

- Et le « chahakoa » entend-on à peine susurré sur une travée du fond.
- De l'eau dit Monsieur Chrestia (*pas sourd et bonne nature*). Evidemment vous attendrez d'être dehors pour manger. Ne prenez pas la classe pour une salle de restaurant, et n'essayez pas de picorer avant l'heure.
- Monsieur, il faudra payer ? (*quelqu'un au courant des usages pose une question plutôt positive*).
- Oui, vous porterez chacun, par mois tant... (*la somme n'obèrera pas la famille mais après multiplication apportera au maître de quoi payer son tabac et ses « chopers » (verres de vin). Toi (un tel) tu te chargeras de la comptabilité et de la collecte (pauvre untel). Justement celui qui est le leader. (Merci pour cette première place si elle comporte de telles astreintes, de telles obligations)*).
- Quand faudra-t-il porter l'argent ?
- Dès aujourd'hui si vous le voulez et le pouvez (*sage précaution étant donné la lenteur de certains à puiser dans le gousset*).

## Le Certif (1925)

Nous fûmes donc d'étude. Passant outre à tout ce que cela comportait d'empiètements sur nos instants de liberté, nous en éprouvâmes comme un contentement intime. Il ne s'agissait point, pour nous, d'établir un quelconque rapport avec ce que l'usage considère comme une concentration soutenue de l'esprit pour apprendre, contrôler, approfondir. Nous étions d'étude, cela signifiait que nous étions devenus des presque grands, que nous sortions de l'âge banal, que nous préparions quelque chose d'important.

Les champions sélectionnés pour les grandes compétitions sont mis à part, au vert, avant les épreuves. Les artistes sont quasiment prisonniers, en loge, avant et pendant l'exécution de l'œuvre à présenter au jury. Le novice doit faire retraite en attendant la consécration. Nous, pour être dans les dispositions les meilleures le jour de l'examen, nous fûmes, je le répète d'étude. Certes, il nous arriva, surtout les premiers soirs, de voir partir avec quelque regret les autres écoliers vers leur famille mais aussi et surtout vers leurs jeux. Mais cela ne durait que quelques secondes puisque aussi bien nous étions en récréation, également. Il faut dire que notre « en-cas » était vite englouti. Tant pis pour les jeunes estomacs. Le jeu passait avant tout soin de nutrition. Il s'en trouvait même qui mangeaient tout en s'ébattant, sans se soucier de gaspiller le pain. Le chocolat, lui, était précieusement absorbé mais sans se préoccuper du barbouillage qui en résultait.

Et nous rentrions. Nous prenions notre « Cent pages ». Monsieur Chrestia était prodigue en dictées, toutes du même acabit que celle qui servira à la fin de l'année à tester nos connaissances orthographiques. Le père de Marcel Pagnol –un instituteur d'autrefois- considérait Emile Henriot, académicien de modeste renommée, comme le plus grand écrivain de tous les temps. C'est Audouard qui nous le rapporte. Il affirmait (le père de Pagnol) en s'adressant à son sceptique de fils « enfin petit tu n'as pas vu que ses livres étaient pleins de dictées ». Monsieur Chrestia, de tendance plus universaliste paraissait disposer d'une source, jamais tarie, de documents, de sélections de paragraphes choisis, comme rédigés à dessein pour être dictés et contenant, de ce fait, toutes les chaussetrapes de l'orthographe d'usage qui pullulent dans la langue française et les innombrables applications des dures règles grammaticales que nous étions censés ne point ignorer. Comme tout se faisait dans les normes du Certif les questions suivaient, la correction en commun du texte communiquée. Il nous fallait expliquer des mots, montrer notre compréhension d'un passage et manifester notre virtuosité en analyse grammaticale et logique. Cela prenait du temps. Aussi on renvoyait au lendemain la solution des deux problèmes ad hoc. Notre maître trouvait dans les journaux pédagogiques ou dans les brochures spécialisées la substance de ces divers exercices. Il arrivait, quand l'heure le permettait, que l'on se préparât au calcul mental, avec cinq courtes questions (comme à l'examen). Sur la fin les dates principales de l'Histoire de France y passaient. Pourquoi y en avait-il tant qui concernaient les guerres et les traités ? Quelques croquis rapides (montagnes et fleuves) nous étaient demandés en Géographie. Comme nous disposions dans notre registre de quelques chants appris durant notre scolarité, on nous obligeait à leur répétition. De même pour les récitations que nous avions choisies. Mais la répétition était individuelle puisque l'option était personnelle. Il faut dire néanmoins que chants et récitations étaient au programme, le plus souvent, des heures de classe normales.

Le samedi, sur feuilles détachées, (encore une marque distinctive de sérieux et une preuve de notre ascension d'écolier) on faisait un examen en blanc, commencé d'ailleurs le matin par l'exercice de rédaction. L'examen, jouant sur l'essentiel, comportait, en outre, la dictée et les questions et les deux problèmes. Le soir, le maître emportait tout. Le lundi tombait le verdict. Déjà, il y avait des reçus ; des bien reçus, de moins brillants, des qui

frôlaient la moyenne fatidique et... des recalés. Ce n'était là qu'indices, mais qui ne manquaient pas de vérité. Aussi le jour de l'inscription sur la liste des candidats il en était tenu grand compte. A ceux qui avaient trop souvent sombré il était conseillé de renoncer à la confrontation extra-muros. Certains s'y résignèrent non sans faire protester les parents. D'autres tentèrent le coup, en candidats indépendants ou comme l'on disait alors des coureurs du Tour de France isolés en « touristes routiers ». Il y en eut qui s'en trouvèrent bien. Mais hélas ! beaucoup d'autres ne firent que confirmer, péniblement, leur carence.

En juin 1925, le grand jour arriva. Pas une petite affaire. Un grand voyage à Saint-Jean-de-Luz, alors le chef-lieu de canton pour Hendaye qui ne devait connaître une telle promotion que bien plus tard. La veille, Monsieur Chrestia nous fit force recommandations sur notre tenue et vérifia si nous disposions de tout ce qui nous était nécessaire pour l'examen (cahier de brouillons, porte-plume, crayon noir, crayons de couleur, plumes de rechange, buvard, sous-main, cahier de récitation et de chant, gomme, etc. etc...)

« Surtout n'oubliez pas l'argent. Il vous sera demandé avant de commencer » nous dit Monsieur Chrestia. Comme rien n'est pour rien en ce bas monde, même lorsque cela concerne l'esprit, il nous fallait payer les feuilles de composition. Nous verrons qu'elles en valaient la peine.

Après une nuit un peu agitée, où trop nerveux, nous nous retournions sans arrêt, sur notre couche il nous fallut être debout de bonne heure. La plupart des candidats étaient passés chez le coiffeur pour faire plus propre, plus présentable. Mon café au lait matinal vite bu ; les tartines passant mal, je revêtis mes beaux habits du dimanche. Une tenue indubitablement tout indiquée pour un grand jour.

Par petits groupes nous nous retrouvâmes dans la rue, et tout fiers, nous prîmes la direction de la gare. L'époque n'était pas encore, tant s'en faut, au triomphe de l'automobile. Le train demeurait l'unique moyen de transport hors de la commune, surtout pour une assez longue distance. J'ai dit que nous passions la tête haute devant les concitoyens que nous rencontrions mais sans nulle morgue cependant. C'est qu'ils nous manifestaient, chacun à sa façon, leur sympathie, n'ignorant pas le sens de notre exode (en ce temps de vie à l'échelle humaine tout avait de l'importance dans la cité et nul ne restait indifférent à l'événement, même si l'on n'était pas concerné en premier).

Le rassemblement s'opéra dans la cour de la gare. Notre cicérone, Monsieur Chrestia, était là. Il nous avait en charge complète pour toute la journée. Il avait sorti pour la circonstance son feutre neuf. Déjà il en « grillait » une. Mais était-ce la première ? Peut-être le faisait-il (ô la vaine croyance) pour tenter d'apaiser une certaine impatience. Il faut dire que le jour du Certif, le responsable qui y préparait se savait épié. Du résultat global dépendait sa réputation et pourquoi hésiter à le dire, son prestige. Il n'est pas trop fort d'affirmer que le Certificat d'Etudes était un parchemin de première (c'était bien le cas) importance. Personne ne le prenait à la légère. Pas même de futurs employeurs. Pas même les parents des enfants mis en pension, ailleurs. Ne pouvant prouver que leurs remarquables rejetons avaient obtenu la peau d'âne officielle ils affirmaient être en possession d'un diplôme équivalent. (Equivalent en quoi ?... Pourquoi ?... Et délivré par qui ?...) Malheur au maître qui revenait avec un trop grand nombre d'éclopés. Il ne se relevait pas de sitôt des échecs. Il lui faudra plusieurs années –de bonnes années- de résultats satisfaisants ou acceptables pour retrouver une convenable réputation. Quand la mauvaise foi d'élèves déficients, appuyés par de drôles de parents, en rajoutait, c'était presque l'ostracisme. Par contre celui qui avait beaucoup de reçus était le bon maître. Très souvent sans plus, car après tout le grand méritant n'était-il pas l'élève ?

Le trajet Hendaye-Saint-Jean-de-Luz n'était pas long. Pas éloignée non plus la gare luzienne de l'école publique de la rue Victor Hugo.

En un peloton bien aligné, sans automatisme militaire, nous pénétrâmes dans la cour de récréation, déjà bien animée. On y sentait la pleine préparation de quelque chose d'important, la mise en place... Tout nous était inconnu... le cadre... les bâtiments... les écoliers (des « postulants » au même titre que nous)... et tous les personnages à allure distinguée, sérieuse, qui étaient les instituteurs des communes du canton qui accompagnaient les candidats, leurs candidats. Nous fûmes un peu intimidés dès le premier abord. Heureusement pour nous ; cela nous fortifiait ; que Monsieur Chrestia paraissait très à son aise. D'un pas assuré il s'engagea dans la cour. Aux expressions familières, aux chaleureuses poignées de mains on sentit qu'il était en pays de vieilles connaissances. Il manifestait un plaisir évident à retrouver ses collègues.

Notre sage attente (pour une fois nous nous tenions très calmement) ne dura pas longtemps. Un examinateur (le mot nouveau, étrange jusqu'alors nous devint très familier durant cette mémorable journée) juché sur une marche de l'escalier conduisant à une salle de classe fit l'appel, par ordre alphabétique. J'étais dans le groupe de la fin. De ce fait, je vis s'éloigner pas mal de mes camarades qui appelés, allaient se confondre avec d'autres –des étrangers- et entraient dans la pièce qui leur était destinée. Mon tour arriva. Certainement la salle n'était pas plus extraordinaire, ni plus belle, que celle qui nous avait abrités une année durant. Mais aux yeux d'un candidat, passablement anxieux, elle semblait porter en elle, une sorte de consécration. Elle devenait presque un sanctuaire. Elle s'entourait de mystère. Et les imans singuliers qui y officiaient pour nous soumettre à la « question », pour nous tendre force pièges contribuaient à renforcer notre impression.

On nous distribua de grandes feuilles. Rien à voir avec le calibrage de nos cahiers de classe.

- « Vous mettez vos noms, prénoms, tout en haut de la feuille, nous dit un examinateur. Ensuite vous cachez.
- Surtout n'oubliez pas votre nom. Son manque entraînerait votre disqualification ou à tout le moins une baisse sensible de votre total... »

Jusqu'à ce jour, tout s'était, à Hendaye, déroulé au vu et au su de tous. Nous n'avions rien à cacher. Mais ici la vie de famille n'existait pas. Cette dissimulation du patronyme apportait une solennité supplémentaire à l'épreuve. Pendant la rédaction, tout alla sans inconvénient. Nous travaillions seuls, livrés à nous-mêmes, confiant à notre porte-plume tout ce que notre pensée contenait et qui puisse servir à dissenter sur ce que l'on nous avait proposé au menu.

Mais une difficulté nous attendait au tournant, en dictée. Nous étions faits à la voix de Monsieur Chrestia. Même si elle s'altérait, un peu, parfois nous avons assez d'affinités dues à l'habitude pour sauter l'obstacle, sans encombre, en évitant une confusion préjudiciable. Le « speaker » du jour, bien qu'il s'appliquât dans sa prononciation, son détachement des syllabes, en mit plusieurs en difficulté. Il est des liaisons, des façons de dire des mots, en appuyant ou en relâchant le grave ou l'aigu bien particulières à chaque individu. Quand on y est fait on a de fortes chances de comprendre l'embûche et de l'éviter. Mais quand un certain halo entoure la lecture, quand l'inaccoutumance à la voix est évidente, il faut bien ouvrir les oreilles et faire travailler ses circonvolutions cérébrales pour prendre le mieux qu'on le peut un texte où tout ne coule pas de source.

En ce qui concerne les problèmes le souci principal était d'en avoir terminé à la fin des cinquante minutes octroyées depuis la dictée des données. Il ne fallait pas muser en route... mais aller d'un train régulier et sûr. Ne pas être énervé à la vue de « rapides » qui remettaient, avec une avance remarquée, leurs copies. Ne surtout pas se laisser prendre à ce leurre. Ce n'était point des « surdoués » mais plutôt des insoucians, des pris de court, des prématurément fatigués et qui préférant jeter le manche après la cognée rendaient leur devoir à peine esquissé, lamentablement bâclé ou leur feuille d'une troublante virginité.

« Comment as-tu écrit ceci ?... Qu'as-tu mis à cela ?

- Moi j'ai mis...
- Pas moi... souviens-toi.
- Rappelle-toi... Nous avons déjà vu cette difficulté et j'avais fait la faute. Je m'en suis souvenu et ne l'ai pas faite cette fois. » (*ou bien*)
  
- « Chic, nous avons eu de la chance... (*tout bas afin que ceux qui ne sont pas des nôtres, à part entière, ne l'entendent pas*). Nous avons fait cette dictée.
- Je m'en suis souvenu. J'avais commis deux bourdes. Pas aujourd'hui.
- Moi je crois que j'ai fait une même bêtise (*c'est un troisième interlocuteur qui intervient*).
- Vous avez du « pot » dit un quatrième. J'étais certainement absent, car je ne me rappelle pas du tout d'avoir été confronté avec un tel texte. » (*ou bien encore*)
  
- « Que c'était dur... et ces mots barbares.
- Je n'y ai rien pigé. »

Voilà pour l'entracte suivant l'épreuve d'orthographe. Durant la pause entre le calcul et l'histoire-géographie les conciliabules animés, nerveux, préoccupés reprenaient.

« Tu as trouvé combien ?

- Tant
- Pas moi. »

Il arrivait que le doute s'installât dans les esprits. Personne ne paraissait assuré de son fait. Alors le recours suprême était le Maître. Mais voilà, où était-il donc passé ? On scrutait les coins et recoins de la cour. Rien derrière les gros platanes qui pouvait bien le dissimuler ? La crainte, conséquence du doute non dissipé, gagnait les plus résolus des délaissés. A tout prendre elle était préférable à l'angoisse, au découragement qui s'emparèrent de quelques infortunés lorsque Monsieur Chrestia, enfin découvert et sollicité, indiqua comment il aurait fallu faire et qu'il fut constaté que l'on s'était bien « foutu dedans ». Mais ceux qui n'avaient pas sombré en tiraient un réconfort apaisant comme une certitude du succès final.

Midi était déjà loin –encore un changement dans notre vie- (où était notre relâche de onze heures) quand nous en eûmes terminé avec les épreuves écrites. Le repas pris en commun ; « cène » banale qui ne mérite pas qu'on s'appesantisse sur son déroulement. Nous étions d'un côté trop secoués pour nous laisser aller aux joies de la bouche ; trop en attente de la suite, même si nous sentions que ça allait ; trop désireux aussi d'exorciser le démon de l'immobilité pour ne pas nous hâter d'en terminer avec notre déjeuner pour courir, crier, nous étourdir de mouvement et de manifestations orales.



A quatre heures, nous étions de retour, rue Victor Hugo. Nous eûmes tout le temps pour souffler. Enfin l'aréopage arriva. Ces juges avaient dû travailler d'importance. Cela se voyait à leur visage empourpré, signe évident d'une grande dépense cérébrale ou stigmate d'un trop bon repas arrosé sans chichis ? Enfin cela ne nous émut pas le moins du monde. Nous avions d'autres chats à fouetter. Mais que ces distingués personnages tardaient donc à reprendre leurs activités ! Qu'attendaient-ils donc ? Et pourquoi restaient-ils, là, à rire, à bavarder, entre eux et avec leurs collègues qui présentaient des candidats ? Monsieur Chrestia n'était pas le dernier à entretenir le feu de la conversation. Plutôt que de rire, de plaisanter pourquoi ne pas sonder les Eminences pour savoir où nous en étions. Quelque chose avait néanmoins transpiré, puisque durant notre repas, passant parmi nous Monsieur Chrestia nous avait lâché un « ça va » appuyé qui ne s'appliquait pas le moins du monde à notre appétit.

Soudain un mouvement en avant, un déplacement rapide, total, des candidats préoccupés, vers l'entrée d'une salle. Sur la plus haute marche de l'escalier qui y mène se tient un monsieur ventripotent, la chaîne de montre, en or, bien étalée sur un gilet sans plis ; un monsieur à lorgnon, à la calvitie avancée. Nous avons déjà fait sa connaissance car il était venu, plusieurs fois, nous rendre visite à Hendaye. Monsieur l'Inspecteur... c'était lui. Monsieur l'Inspecteur... nom magique pour un enfant. Ce que j'en avais surtout retenu c'est qu'il paraissait fort savant avec son histoire de la mer des Sargasses, c'est aussi qu'il bégayait et c'est enfin qu'il possédait un magnifique stylo, à capuchon métallique, ce qui, à l'époque, constituait une exception car un luxe. Monsieur l'Inspecteur tenait dans sa main la minute du jugement.

« Voici la liste des candidats admis à subir les épreuves orales » annonça-t-il d'une voix impérieuse, que du moins il voulait impérieuse car l'expression avait une fâcheuse tendance à patiner. Mais notre intérêt était ailleurs. « Admis à subir les épreuves orales » pourquoi un tel luxe de présentation. Pour nous c'était reçus qu'il fallait dire. C'était plus simple, plus concentré. Et la litanie commença. L'énumération des nouveaux promus, entrecoupée par des « chut » émis par des anxieux qui entendaient mal ou qui croyaient avoir mal ouï... par des « ah ! J'y suis » de satisfaction et ponctuée à la fin, par l'expression (la première car tout n'était pas fini) d'une joie qui avait pris les diverses parties du grand rassemblement. Qui à ce moment perçut le gros chagrin de quelques infortunés point appelés par la puissance tutélaire ? Qui s'en soucia ? Qui même prit le temps de les retenir pour une quelconque compassion ?

Je fus convié au rendez-vous suivant. Alors commença le second acte de la cérémonie, bien plus agréable, comportant moins de risques, nécessitant moins de tension d'esprit que celui de la matinée.

A l'appel de notre nom il nous fallut comparaître devant des archontes qui n'avaient pas l'air terrible. Était-ce le fait d'avoir franchi avec succès le premier barrage –le plus important- donc quasiment assuré de décrocher la timbale ? Toujours est-il que nous n'étions pas du tout intimidés. Nous relevions la tête. Les moins osés faisaient front sans hésiter. Était-ce, en même temps, les bonnes dispositions de nos juges qui se lisaient sur leur visage épanoui et coloré, sans doute le bénéfique résultat d'un bon repas arrosé comme il se doit, qui permettaient une atmosphère bon enfant, presque un amusement ? Pendant que nous préparions nos réponses, le couple d'examineurs (une dame et un monsieur) ne se gênait point pour parler de tout autre chose que de ce dont ils étaient présentement chargés ; le chapitre des vacances prochaines était souvent entamé avec les projets de déplacements afférents. Des potins, en supplément, dont nous ne comprenions ni le sens ni la portée.

L'oral du Certif constituait d'une certaine manière le point d'orgue de la réussite. L'art était au rendez-vous. Combien en a-t-on entendu de magnifiques tirades lancées par des Talma de talent ; des strophes enflammées poussées des Caruso naissants ? Combien de Raphaël ont taquiné le Canson ce jour-là ? Combien de gymnastes aux mouvements subtilement aériens, d'athlètes dignes des Jeux grecs ont paru l'après-midi sur le plateau poussiéreux de la cour de récréation ?

Petit à petit, tout se calma. Le rideau est tombé à l'intérieur. Le stade est resté sans champions. Des groupes se sont formés en divers points de la cour. De grandes personnes, étrangères à l'Enseignement, ont envahi l'enceinte jusque là domaine réservé des testés, de leurs accompagnateurs et de leurs juges. Il s'agissait de parents ou d'amis des candidats. Ils se pressaient nombreux et attentifs autour des Maîtres-guides. Ils questionnaient les (presque) lauréats qu'ils connaissaient. Mais ces derniers se lassaient vite de l'interview, préférant la compagnie de leurs camarades pour s'ébattre et pour plaisanter.

A nouveau un très grand « chut ! ». Le coryphée bedonnant de tout à l'heure prit place sur un perron. Cette fois il n'était pas seul. Il était flanqué d'une importante cour des deux sexes. Ces gens n'étaient plus des inconnus pour nous. Il s'agissait de ces messieurs-dames qui venaient de nous titiller un peu.

Sur le podium, entourant le Chef, ils avaient pris la pose sérieuse qui convient dans les grandes circonstances (depuis le visage d'une gravité aussi feinte que provisoire jusqu'à la raideur du corps). Tout était admirablement dans la note. Tout se prêtait à la solennité du moment.

« Sont définitivement admis... (Pourquoi tant de précaution de style... Les promus du matin ne l'étaient-ils pas déjà, définitivement)... annonça avec toujours autant de peine à articuler Monsieur l'Inspecteur ». Le nom des récipiendaires suivait. Pas par ordre alphabétique, cette fois. Mais par ordre de mérite ou supposé tel. Au plus fort la guirlande ! Venaient en tête ceux qui avaient totalisé le plus de points. Jusqu'à une certaine limite on ajoutait une fleur supplémentaire. Elle s'appelait : mention. Elle allait du très bien, sans doute d'une obtention difficile car il n'y en eut qu'une, jusqu'à assez bien, assez fourni, en passant par le bien assez rare. J'avoue n'avoir rien glané comme rabiote, ce jour-là. Mais enfin je fus des élus. C'était l'essentiel. Robert, mon ami, fut plus heureux. Il décrocha un bien. Il était l'un des rares, parmi nous, à bénéficier d'une faveur.

Nous n'avions pas été sans prêter attention à deux lieutenants de l'Inspecteur, les bras chargés de documents. Les diplômes !... Les parchemins !... La preuve de la réussite, donc de la valeur. Le « reçu » s'avancait quand on le désignait. Le viatique lui était remis. Premier mouvement du bénéficiaire : dérouler la pièce et y jeter un regard avide et rayonnant. La seule chose, au demeurant, qu'il y lisait c'était son nom, calligraphié en belle bâtarde (passera-t-il à la postérité ?). Le reste n'importait que très peu pour l'heure. Le postulant nanti avait quelque peine à faire s'ouvrir la barrière formée par les adultes et les enfants, en fervente admiration, face à la Cour (le Tribunal d'un jour). Les félicitations fusaient. Les embrassades joyeuses se donnaient libre cours. Les interpellations partaient et montaient sans retenue. Le podium se vida. Les nobles personnages, ordonnateurs de la fête, avaient fait demi-tour, au signal de leur chef et s'en étaient allés à l'intérieur. Qui se préoccupa, à partir de ce moment, de ce qu'il advint d'eux ? Puisque la palme était décrochée, en quoi et pour qui pouvaient-ils compter ?

Mon père se trouvait parmi les grands qui nous entouraient. Il avait fait le voyage, à n'en point douter, en tout premier lieu par amour pour moi. Mais aussi parce que bénéfi-

ciant de la gratuité du transport en sa qualité de cheminot. Gratuité ! Un privilège moins lucratif qu'on veut bien le dire. On fait payer cette apparence de faveur, au personnel du rail, en le rétribuant le moins généreusement possible.

Nous quittâmes le Tribunal de la Rue Victor Hugo et nous dirigeâmes vers la gare. Heureux, bruyamment heureux. Egoïstes aussi qui ne nous soucions pas des trois infortunés de chez nous, demeurés en panne et pour l'instant suivant à quelque distance des trop heureux.

Mon père cheminait à côté de Monsieur Chrestia. Je n'en étais pas peu fier. Je pensais que cela me valait de connaître un certain ascendant aux yeux de mes camarades. Sot que j'étais. Combien y prêtèrent attention, transportés de joie qu'ils étaient par leur succès et si peu enclins à trouver remarquable quelque chose de très naturel. « Bam bebe a blan <sup>(16)</sup>... proposa en langue d'oc mon père ». La langue des troubadours n'était certainement pas couramment usitée par Monsieur Chrestia. Les conversations assez rares entre lui et moi se faisaient d'ordinaire en français. Mais comme il s'agissait d'une opération exceptionnelle il n'était pas mauvais de la proposer en sa langue maternelle. « Bebe u cop » sonne mieux que boire un coup. Cela fait davantage entre familiers. J'eus droit à un verre de limonade. J'en avais le plus grand besoin altéré que j'étais par mes diverses émotions et par mes pratiques orales de rhéteur et de chanteur.

Le train n'avait pas sorti l'oriflamme, mais il était pour nous celui du triomphe, de la gloire.

La gare d'Hendaye, l'ingrate, n'avait pas pavoisé non plus, pour recevoir les héros du jour, les héros de la ville ; le point de mire de toute une population et également, étant donné le nombre de lauréats, honorer ceux qui procuraient à tous un orgueil légitime. Mais les fleurs nous les portions en nous et avec nous. Et ce rouleau que nous tenions ostensiblement à la main n'était-il pas le plus beau des fleurons ? Le retour victorieux d'Olympie n'atteignait certainement pas dans la Grèce antique une hauteur plus grande que la nôtre. Nous n'avions pas le front entouré de la couronne d'olivier mais nous avions l'allure des triomphateurs. Le défilé des « illustres » commença vite après notre arrivée. Ceux de la gare n'y prirent qu'une très petite part. Ceux de la Plage s'empressèrent de monter dans le tram. Mais nous, de la Ville et du Bas-Quartier (les plus nombreux au demeurant) reçurent sur tout le parcours l'hommage de tous ceux qui voulurent bien nous congratuler. Que nous étions beaux, innocemment beaux, sans sottise vanité ou presque, le sourire aux lèvres. Pasteur n'était pas notre cousin. Mais la parade prit fin. Petit à petit la bande glorieuse se disloqua. Après la consécration publique, ce fut le partage de la victoire en famille. Ma mère était au comble du bonheur. A la façon dont elle m'étreignit, je sentis qu'elle était très fière de moi. Je ne l'étais pas moins. Qui pensait ce soir-là aux frasques, aux manquements d'il y a peu ? N'avais-je pas prouvé que je valais beaucoup !

Après ce jour exceptionnel, dont nous nous souviendrons fort longtemps, pas question de classe... du moins pour y travailler. Une page était tournée. Les vacances suivirent comme par enchantement.

---

<sup>16</sup> Nous allons prendre un verre de vin blanc ?

## **La poursuite des études : le Cours Complémentaire**

Premier octobre ! Pour un certain nombre d'entre nous ce fut la reprise de contact avec l'étude, avec la générale, cette fois.

De nos jours si persiste une inégalité de chances pour affronter la vie ; inégalité que le milieu dans lequel on est né engendre dès le départ, la fortune matérielle des parents, leur formation intellectuelle jouant un rôle déterminant ; on n'en est pas moins confronté à une certaine démocratisation dans l'acquisition du savoir. C'est loin d'être au point, mais déjà la porte n'est pas fermée, verrouillée à qui n'a connu que la condition modeste depuis la naissance. Les fils d'ouvriers qui fréquentent les établissements secondaires qui ressemblent d'assez près aux lycées napoléoniens se font de plus en plus nombreux. Pas assez, encore à notre sens, mais c'est une amorce, une belle amorce qu'il sera fort malaisé de stopper et impossible à annihiler. Autrefois, et jusqu'à un passé très récent, il en allait tout autrement. La ségrégation était au départ, dure, inexorable, totale, bien ancrée dans les mœurs. Comme quelque chose de très naturel ! Si des esprits critiques, généreux, révolutionnaires s'en émouvaient, la masse, la grande masse paraissait prendre acte, une fois pour toutes, d'un état de fait que l'on considérait presque –car on ne réfléchissait pas- comme inhérent à la nature humaine.

La grande masse tombait dans le panneau de la bourgeoisie qui avait dressé de hauts murs pour séparer les enfants et qui déjà dès l'âge le plus tendre préfigurait ainsi la société à compartiments, à portes closes, à humiliations, à contraintes des adultes.

Nous en étions donc restés à la journée du Certificat d'Etudes. Maintenant nous voici arrivés, pour beaucoup, à l'après-certificat. Il ne faut point croire que tous les natifs d'Hendaye étaient passés par le même chemin qui aboutit au Cours Supérieur de la Communale ou de l'école privée locale. Il se trouvait ceux, qui nous l'avons vu précédemment, avaient pris la direction d'un établissement à part, généralement généreusement présenté par des parents orgueilleux ou marris et dont le siège n'était pas à notre portée, afin que nous puissions contrôler tout ce que l'on affirmait à son sujet. De toute manière c'était payant et n'entraînait pas qui voulait dans le circuit. La petite bourgeoisie fournissait l'essentiel de cette clientèle. Il y avait la catégorie au-dessus, celle de la plus haute raison sociale, de la situation plus élevée et celle du gousset encore bien mieux garni comme répondant indubitable. Les fortunés de famille, les nantis de professions réservées, à chasse gardée, comme médecine, droit, haute technique n'auraient pas voulu le moins du monde confier leurs précieuses progénitures (au cerveau modelé à part) à une école trop évidente et de dangereuse promiscuité. Les classes élémentaires des lycées n'avaient pas été inventées pour rien et leur destination n'était pas laissée au hasard. Aussi ces fils de notables étaient-ils pour le commun des enfants de la cité presque des étrangers. La saison estivale, elle-même, n'inclinait pas aux rapprochements. La plage des dunes –celle des pauvres- n'était pas pour ces privilégiés. Hormis quelques apparitions à Gaztelu Zahar ; encore que ces sensibles répugnaient au contact de la balle de cuir avec leurs fines phalanges, préférant à cela le truchement de la pala ; nous n'avions guère l'occasion de les aborder sur les terrains de jeux. Les courts de tennis qu'ils fréquentaient n'étaient pas pour nous. Il nous arriva par la suite d'en découvrir certains, mais toujours pour déceler entre eux et nous une certaine différence. Soit qu'ils devinssent plus communicatifs par nécessité de clientèle lorsque établis à leur tour, soit que rompant délibérément avec des habitudes obsolètes et qu'ils jugeaient ridicules, ils ne se considéraient plus comme des êtres à part, il arriva qu'une approche se fit, qu'une mutuelle compréhension s'établît et qu'une familiarité gagnât les rapports. Cependant l'empreinte du début laissa ses stig-

mates, bien longtemps. Et puis, certains, avaient obtenu leur Bac, un parchemin auquel, seuls, ceux de leur caste, pouvaient prétendre.

Il y avait à Hendaye nombre de gradés, de demi-gradés des douanes ou du chemin de fer, des commerçants et des artisans à l'aise sans être parmi les fort riches, des gens tenant officine pour les opérations de transit international pour leur compte ou pour celui d'un patron. Quand leurs enfants montraient quelques bonnes dispositions intellectuelles, on les envoyait, le stade élémentaire passé, à l'Ecole Primaire Supérieure. Bayonne, Orthez ou Dax s'offraient à eux. Ceux-là avec qui nous avons passé, sur les mêmes bancs ou dans la même cour ou dans la même rue, presque une décennie de notre existence, nous les retrouvions, à part entière, à l'occasion des congés scolaires. En général, ils ne tiraient point un titre d'orgueil de leur exode. Ils n'allaient pas chercher loin une suffisance, une aura pour nous en imposer. Peut-être ressentions-nous comme un petit relâchement dans la camaraderie. Cela, c'était la rançon de l'éloignement, le gommage de la présence par un dense brouillard. Heureux quand tout s'éclairait à nouveau et que nous nous retrouvions. Mais n'y avait-il pas tout de même quelque chose de changé ou d'entamé ? Il est vrai que la vie devait contribuer à creuser encore plus profond le fossé de la séparation. Si quelques-uns de la Sup revinrent à Hendaye prendre le relais de papa au bureau, à la boutique ou à l'atelier, pas mal mirent à profit leurs études pour entrer dans la voie administrative, celle des postes, des contributions ou de l'enseignement. D'où ce que l'on appelle perdre de vue, c'est-à-dire tomber dans un semi oubli qui mène petit à petit à l'indifférence presque à la méconnaissance.

Mais tous ne partaient point, pour ailleurs, avant ou après douze ans. La grande masse des enfants arrivés à ce moment de l'existence, à cette orée où il fallait choisir, s'orienter pour longtemps, quasiment pour toute la vie ; pourvus du Certif (un bon nombre) ou sans cette consécration primaire (un bon nombre également) s'en allait en apprentissage, qui dans les divers métiers du bâtiment, qui chez un maître artisan, qui comme commis de course dans les magasins, les boutiques. Un nombre infime laissait couler le temps encore un peu, en désœuvrés. Mais la douce vie, la flânerie ne pouvaient durer. Les nécessités de vivre les contraignaient à solliciter une place à leur tour.

Reste la catégorie à part, celle du Cours Complémentaire. Je ne l'ai pas gardé pour terminer, par petite gloriole, pour lui attribuer une quelconque supériorité. Mais plutôt parce que j'en fus (excusez un sentiment nullement égoïste !) et que mes meilleurs amis des temps magnifiques de Messieurs Rangole, Poey et Chrestia en furent également. Nous appartenions, surtout, à cette catégorie de prolétariat que l'on dit employée. Les autres catégories sociales au travail s'employaient aussi mais leur embauche, leur activité tenaient davantage du connu, de l'abordable tandis que nos parents, à nous, étaient les assujettis (tout en s'en considérant très souvent comme les représentants, à part entière) à l'abstraite, à la lointaine à l'inapprochable Compagnie ou au roc de l'Administration. Mais nous étions, indubitablement, du prolétariat. Les fins de mois s'avéraient difficiles pour certains. Salaire assuré soit, mais si modeste. La sécurité se payait par la modicité. Aussi le problème posé par l'éducation de l'enfant n'était pas sans créer maintes alarmes quant à la possibilité de la mener à bien, le sujet s'y prêtant. Payer le collège ou la Sup n'entraînait pas dans les moyens de tout un chacun. Alors que faire d'un enfant montrant des dispositions pour l'étude, que faire pour lui permettre d'étendre son instruction et aussi d'accéder à une fonction supérieure à celle de ses parents, mais dans des branches similaires de la fonction publique ou des grandes sociétés ? Dans un certain nombre de chefs-lieux de cantons, de petites villes, il existait un moyen et c'était une aubaine que de l'avoir à sa portée : le Cours Complémentaire. L'expression convenait bien à ce qu'elle désignait. Elle voulait bien dire ce qu'elle portait en elle, c'est-à-dire la transmission, l'extension de la por-

tée des connaissances, sur place, en ajout de ce qui, déjà, avait été acquis. Il faut plutôt interpréter le mot Complémentaire dans un sens du surplus d'acquisitions, de majoration du savoir que vouloir lui donner celui de la plénitude, de l'achevé, de l'entier.

Ceux qui avaient lancé l'idée des Cours Complémentaires ; ceux qui avaient aidé à leur naissance et à leur développement ; ceux qui par la suite y consacrèrent en prosélytes laïques convaincus, le meilleur d'eux-mêmes ; n'avaient pas de telles prétentions aberrantes encore moins celle de professer ex-cathedra. Ils ne visaient point –en ce qui concernait les maîtres- à être de doctes exhaustifs. Qui d'ailleurs sans craindre le ridicule peut croire aller jusqu'au fond de toute chose, épuiser la nature en la mettant radicalement à découvert, dominer toutes les énigmes ; éclairer tous les mystères, accéder à une connaissance parfaite et totale de formidables points d'interrogation, dont un évident imbroglio ne facilite point l'approche ? Qui peut prétendre sans légèreté que son moi n'est qu'une infinie molécule qui ne peut avoir son explication que dans un grand tout ?

Donc dès les toutes premières approches des Cours Complémentaires il importait, en priorité voire même en exclusivité, de fortifier, d'agrandir les acquis élémentaires, ceux dont il n'est point permis d'être privés quand on est un sujet normal... le cas, fort heureusement, du plus grand nombre.

L'idée visait moins les carrières, les débouchés auxquels on pourrait accéder qu'une augmentation de valeur et de quantité du savoir.

Petit à petit néanmoins, la main s'y étant faite, les maîtres du primaire s'enhardirent à pousser leurs élèves vers les examens et les concours... limités au demeurant. Et ils devaient le rester fort longtemps. Qu'il ne soit vu ici, aucune critique envers personne. J'aurai, tout à l'heure, le plaisir d'honorer ces pionniers de l'enseignement élargi, ces « pleins » de foi. Ils ne sont point concernés par de fatales carences. Ils n'en pouvaient mais ils firent ce qu'ils purent, du mieux qu'ils le purent, plus qu'ils ne semblaient le pouvoir, très souvent. Ils se dépassèrent. Je veux dire par là que le côté trop pratique, trop à vue précise de l'enseignement du Cours Complémentaire, ne permit pas le dilettantisme, l'ouverture vers de vastes horizons, le contact avec des questions moins directement en rapport avec la vie de tous les jours, le cadre connu, l'expression familière. Les arts, les langues étrangères furent si peu au rendez-vous qu'il vaut mieux n'en point parler. A enfermer des données dans des limites trop serrées, en ne tirant des choses que ce qui s'avère l'essentiel, l'indispensable, ce qu'il n'est point raisonnable d'ignorer, on s'expose au risque d'une vue étriquée, manquant de support, privée de ce supplément qui fait les êtres très cultivés.

Reconnaissons toutefois, que les Cours Complémentaires en orientant leurs objectifs dans beaucoup de directions, d'une manière forcément réduite, en fournissant des lueurs dans de nombreux domaines, en préférant une généralisation pratique à une spécialisation qui enferme, qui retient plus qu'elle ne développe, ont façonné « des têtes bien faites ». Et en cela n'ont-ils pas rempli la mission, à eux confiée ? Cela ne vaut-il pas, au moins autant que l'accès à des situations qu'ils ont permis ?

## L'effectif

Nous fûmes rassemblés avec nos âges mentaux –et autres-, nos niveaux différents dans une seule classe. Comme cette concentration pouvait faire sourire ceux qui avaient à leur disposition une multiplicité de salles où, dans chacune, n'étaient que les concernés par un stade donné de la formation. Nous ressemblions fort à cette classe de campagne – classe unique dit-on- qui brasse dans un même espace ceux qui apprennent les rudiments de l'alphabet, ceux des degrés élémentaires et moyens et ceux qui préparent le Certificat ou tout bonnement leur sortie.



*Classe de Monsieur Labarrère, Directeur, debout à gauche  
2<sup>e</sup> rang : 1<sup>er</sup> à droite : Bordahandy ; 2<sup>e</sup> Jean Paguessorhaye et  
5<sup>e</sup> Paul Pujó*

Comme notre séjour au Cours Complémentaire ; du moins pour ceux qui iraient jusqu'au bout ; était prévu pour quatre années il était fatal que la cohabitation devait s'opérer, avec le moins de heurts et d'inconvénients possibles, entre individus d'âges divers ce qui ne se voyait pas seulement à la quantité de savoir engrangé mais aussi à l'aspect physique ; les uns déjà à la carrure affirmée, les autres n'ayant pas tout à fait quitté la fragilité de la première jeunesse. Le déjà « moustachu » approchant la seizième année côtoyait le petit timide, à la peau encore d'une fraîcheur lisse, rosée qui rappelait le bébé. Le langage des premiers –déjà évolué avec l'éradication de la formule naïve ou prétendue telle- ne ressemblait en rien aux puériles sorties des « bizuths ». Les conversations, les rapports s'en ressentaient. Les Grands affectaient de connaître bien des choses, même les osées ; affirmaient péremptoirement leurs idées, leurs vues, leurs commentaires. Les plus jeunes s'en tenaient encore à une certaine innocence, pas ridicules pour cela, avec cependant une pudeur, une retenue qui ne trouvaient d'autres explications que dans le fait d'être confrontés –à forces inégales- avec la mâle assurance de « ceux qui

savaient » et prétendaient tirer cette omniscience d'une longue expérience. Les novices avaient un côté bien plus sympathique, certainement parce que plus primesautier. Leurs facéties, leurs audaces à tenir tête à leurs voisins, très assurés, faisaient rire ceux, surtout, qu'elles ne visaient pas.

Cet amalgame, en apparence hors nature, n'allait pas toujours « comme sur des roulettes ». Ce chassé-croisé de thèmes d'approches fort différentes, cette juxtaposition de matières enseignées, cette sorte de pétaudière, ces sujets ressassés pour les uns ; ésotériques pour d'autres, cette impossibilité de silence indispensable, tout cela présentait, pour tous, des désavantages certains, des perturbations préjudiciables à la bonne marche de l'étude. Mais à y regarder d'un peu plus près, cette anarchie, cette incitation à la désertion de la pensée, n'étaient qu'apparentes. Y gagnaient, à coup sûr, les fantaisistes que rebutait tout ce qui comportait un trop grand sérieux, une trop grande contrainte à suivre. Mais les autres –la majeure partie du conglomerat- s'y retrouvaient également, tout mis en balance. Il n'a jamais été mauvais, même si l'on n'y est pas plongé entièrement de repasser des notions qui, peut-être, avaient une certaine propension à trop s'estomper, jusqu'à en devenir de fâcheuses lacunes. Entendre initier les « petits » et les « moyens » à du déjà vu ne pouvait être –pour un « écouteur » distrait et forcé- qu'un renouvellement, un rappel, une assise du savoir. Quant à ceux qui débutaient ou qui n'avaient pas encore atteint les hautes « cimes », la simple saisie auditive de la nouveauté avait vertu de révélation.

Un peu comme un curieux qui s'obstine à suivre un exposé qui lui « passe par-dessus la tête ».

« Inutile prétendent d'aucuns. Cela ne présente point d'intérêt. C'est bien trop élevé. C'est quasiment incompréhensible. Que c'est pénible pour suivre. De l'hébreu (puisque cette langue figure pour beaucoup à la rubrique de l'insaisissable).

- Voire rétorqueront les « curieux malgré tout ». Le peu que je capte, assimile et retiens, c'est toujours cela en plus. Et si nous ne pénétrons pas à fond de subtils arcanes, si tout un exposé nous semble fermé avec son jargon pour initiés, pour ne pas dire de comprimés à la manière de juger particulière ; du moins nous savons que telle question, tel sujet, telles réflexions, telles recherches, telles découvertes existent. Nous apprenons des mots, nous acquérons un tout petit quelque chose d'inespéré, nous nous élevons d'un petit degré. »

Ainsi pour en revenir au Cours Complémentaire il se trouvait des matières permises d'emblée, aux débutants, aux nouvelles « recrues ». Les sciences d'observation, les récits historiques, les données géographiques, vastes incitations aux voyages ; par exemple, il se trouvait également des leçons, des exposés pour tous, « communautaires » en quelque sorte<sup>(17)</sup>. Des exercices de dessin, des séances de musique ne l'étaient pas moins. Quant aux évolutions de gymnastique inutile d'insister pour savoir qu'elles étaient largement ouvertes à tous les âges. L'émulation, le « main dans la main », de toute une classe s'avéraient salutaires.

Mais de toute façon nous n'avions pas le choix. Aussi pour si imparfaite que fut l'organisation il nous fallait en passer par là.

---

<sup>17</sup> La morale et l'Instruction Civique étaient de ceux-là.



J'avoue avoir eu à pâtir davantage du « kapo ». Oh ! Je sais. Il y avait beaucoup de ma faute dans cette répulsion, ce refus. Mais enfin, jamais –je n'étais pas le seul dans de telles dispositions- cette pratique ne m'a paru très sympathique. Il s'agissait, tout simplement de surveillance du groupe durant les absences momentanées, motivées du Directeur ou du laps de temps nécessaire au roulement des Maîtres.

Qui était chargé de la besogne policière ? Le plus âgé, le plus fort (presque comme dans la fameuse énumération à trois volets !!!...) <sup>(18)</sup>. En principe le plus sérieux (ceci dit pour ne point paraître vindicatif ou atrabilaire)... Le confirmé... Il faut ajouter que la surveillance avait une certaine prédilection à s'exercer au détriment des plus jeunes. Il faut croire, en outre, qu'ils s'avéraient les plus remuants, les plus indociles, les plus expansifs car les foudres de la sentinelle s'abattaient sur eux, presque uniquement. Oh ! Rien de terrible comme prémices. Le « chargé du maintien de l'ordre » allait, très digne, au tableau noir et inscrivait à la craie le nom du ou des délinquants. Lorsque « le patron » revenait il n'avait qu'à puiser dans la maudite liste pour sanctionner. Je fus souvent des pêcheurs. Je le méritai, peut-être, disons certainement. N'empêche que je conçus pour mon « délateur » je dis bien « mon délateur » car il sévit, à mon grand regret, au moins deux années ; un manque de sympathie plus qu'évident. J'en fais, aujourd'hui, confession.

Depuis, même à l'âge mûr, même parvenus, tous deux à une identique fonction enseignante, je n'ai ressenti, à son égard, aucune manifestation « d'atome crochu ». Il faut dire que l'esprit « corporatiste » devait suivre mon persécuteur. Mais j'étais parvenu à l'âge et au stade où l'on se rebiffe. Je ne m'en suis jamais privé. Que l'on me permette de laisser dans l'anonymat quelqu'un dont je ne mésestime pas, au demeurant, de réelles qualités.

---

<sup>18</sup> Grand, fort et c....

## **Nos Maîtres (Directeur et Adjoint)**

Avec notre migration nous perdîmes notre vieux Directeur. N'était-il donc point digne de prendre place dans un établissement flambant neuf, lui, qui n'avait connu à Hendaye que le vétuste, l'inconfortable, l'insalubre ou à tout le moins pour ne pas s'en tenir à un pessimisme trop affirmatif, l'espace restreint ? Pour les petites et moyennes classes il n'avait été que le personnage que l'on évite quand on est en infraction ou celui que l'on ignore presque, car pas assez en contact direct avec lui. Ses irruptions dans nos salles étaient rares et toujours caractérisées par une hâte qui ne nous surprenait plus. Mais de ces passages « courant d'air » nous ne retenions rien de profond, ni de précis. Le seul indice de son importance résidait dans le sifflet, un tube de cuivre allongé qui vibrerait bizarrement. Il en usait pour nous enlever à nos joies ludiques et nous signifier que l'heure de l'effort était arrivée. La distance entre lui et nous s'avérait telle que nous ne constâmes qu'à peine qu'il ne nous avait ni devancé, ni suivi au Vieux Fort. Nous nous sommes souvenus, tout au plus, d'un être à la chevelure en broussaille, d'un nanti d'une moustache bien fournie, bien dans la tradition des années de guerre, le lorgnon toujours en équilibre hésitant sur le nez. Son système pileux capillaire, son air bougon, sa voix rude lui composaient un tout qui rappelait le berger de Brie enrôlé. Nous pensions qu'il n'était pas facile à aborder. Peut-être un jugement sommaire et téméraire !

Rien de commun avec le nouveau « patron » hormis un nom identique à une consonne près. Nous passâmes –pour beaucoup d'entre nous- du contrôle olympien car lointain de M... à celui plus direct, mais aussi, nous le verrons, plus marquant de Monsieur Labarrère. J'ignore d'où venait l'ancien. J'ai bien, en son temps, entendu parler d'Urt ; mais sans plus. Le nouveau était un pur béarnais qui nous arrivait, en droite ligne, d'un village près d'Oloron. Le cosmopolitisme hendayais devait très certainement le changer de son coin natal, typiquement lui-même, avec sa langue vernaculaire très prisée, ses traditions propres, ses naturels au tempérament spécifique. En bref un bloc ; une unité tenue par un sentiment commun : l'amour de l'Aspe et de l'Ossau. La nostalgie du coin des gaves perça souvent dans les propos que M. Labarrère nous tint. Les évocations du pays laissé, portait sur les beautés du site, le charme des us et coutumes, la valeur exemplaire de quelques-uns de ses fils. Sur le moment ces témoignages de reconnaissance et d'affection me touchaient un peu. Mais rien qu'un peu. N'avais-je pas moi aussi, une autre terre, celle de mes parents dans le sud des Landes bien que je fusse indissolublement rivé aux bords de la Bidassoa, par ma naissance ? Ce n'est que plus tard, exilé à mon tour, que je compris tout ce qui pouvait y être inclus.

M. Labarrère pouvait avoir dans les quarante cinq ans à son arrivée à Hendaye. Dans la force de l'âge. Aussi dans la plénitude de qualités intellectuelles indéniables. Le tout contribuait à l'affirmation d'une forte personnalité qui ressortait dès les premiers contacts. Son port très droit –avec cette finesse de ligne que l'on trouve souvent en Béarn- lui valait une distinction qui en imposait. En un temps où pas mal d'hommes arrangeaient leur chevelure soit en la rejetant en arrière, « à l'embusquée » comme on disait alors, soit en opérant un inégal partage par le truchement d'une raie latérale ; la caractéristique, d'une catégorie d'intellectuels, d'artistes, d'orateurs, de gens d'une certaine importance, consistait à user du sillon médian qui donnait un aspect plus carré au visage. Plus carré donc apparemment plus sérieux, plus apte à confirmer la fonction, la responsabilité, le mérite hors du commun. M. Labarrère avait adopté cette manière de se coiffer. Elle convenait parfaitement à une charge nullement usurpée.

Il portait le lorgnon également. Mais le sien ne brinquebalait pas sur le socle nasal. Les verres teints donnaient au visage un surcroît d'autorité.

Le col dur, blanc, était fort à la mode. Le celluloïd qui paraissait de nacre ou la toile raidie par un empois astringent avaient la faveur parmi les membres des professions libérales, les têtes de direction, les bureaucrates et parmi le corps enseignant : corps professionnel ou autre. M. Labarrère pour rien au monde n'aurait été infidèle à un tour de cou que nous considérerions aujourd'hui comme un insupportable carcan, ni à la cravate son « pendentif » indispensable, naturel et imprescriptible. Avec les souliers, c'était d'ailleurs là tout son luxe vestimentaire. Il faut dire que les Professeurs et les Instituteurs d'après 14-18 devaient avoir leur garde-robe plus fournie en fringues, en friperies, en costumes ayant depuis longtemps oublié leur première jeunesse, qu'en complets de confection du dernier cri. L'époque n'était pas où l'on jetait facilement quelque chose d'utile, où l'on mettait au rancart des objets après un bref usage. Les affaires –dont on savait la valeur- devaient durer. M. Labarrère n'échappait point, de toute évidence, à une telle règle, à un tel souci. Sa veste ; nous pouvons aisément user du singulier car la même remplit longtemps son office ; avait perdu sa fraîcheur depuis quelques années. Il était hors de question de se préoccuper si les plis tombaient bien, tellement ils sévissaient nombreux, tellement la froissure sur une étoffe de qualité modeste, bien que résistante, avait laissé ses traces indélébiles et inélégantes. Le gilet –encore un signe distinctif d'une certaine catégorie sociale- était de même nature, du même âge, de la même couleur que le protecteur du dessus. Je ne sais quand M. Labarrère avait acheté son chapeau de feutre aux bords relevés et figés ; mais il s'agissait d'un authentique vétéran, à la couleur tellement altérée qu'elle avait viré et que le vert d'origine avait cédé une large place à une sorte de rouille.

A quoi attribuer la modestie dans la manière de s'habiller ; le souci manifeste de faire durer les costumes ? Peut-être à une habitude, à un désir d'économie. Peut-être aussi, et sûrement, à la relative insuffisance du traitement perçu par le corps enseignant dans son vaste ensemble. Peut-être également à l'impérieuse obligation qu'avaient les Maîtres d'école –même mariés à une collègue- de faire attention s'ils désiraient pousser dans les études longues et onéreuses, et ils le voulaient dans leur immense majorité, leurs enfants. C'était précisément le cas de la famille Labarrère. Le fils aîné que nous ne fîmes qu'entrevoir était élève à l'Ecole Navale. Pour en arriver là il lui avait fallu passer par le Lycée et autres établissements spécialisés, le tout comportant pas mal de sacrifices pour ses parents. La fille, pour un temps, demeura avec nous, dans notre classe. Elle paraissait un peu timide au milieu de la faune adolescente et se doutait bien que quelques lourds traits d'esprit, quelques œillades étaient décochés en sa direction. Enfin elle bénéficiait de l'aura constituée par l'autorité de son père et la proche présence de sa mère. Son père tint à la garder au Cours Complémentaire, peut-être un peu pour prolonger une entière intimité familiale ; peut-être, plus sûrement afin qu'elle acquière un fond solide de connaissances, une assise sérieuse sans fioritures superfétatoires. Après, le secondaire pourrait être abordé en toute sécurité.

Madame Labarrère avait convié à Hendaye son propre neveu, André qui laissait Suzanne moins esseulée parmi les barbares ; André qui devait revenir lesté d'un bagage non négligeable à Tarbes Saint Christau pour devenir un hôtelier de prestige.

Beaucoup de fils de pédagogues devaient accéder à de hautes fonctions. Pour nous en tenir au cas de la famille de notre Directeur disons que son fils fit une brillante carrière dans la Marine Nationale puisqu'il accéda au commandement de la Base d'Alger. Sa sœur exerça dans l'Enseignement Secondaire en qualité de Professeur d'Espagnol si du moins mes renseignements sont exacts.

Qui a jamais songé à tout ce qu'une telle formation a eu de contraignant –parfois de très dur- pour des fonctionnaires mal ou sous-payés ? La manne boursière avait une ten-

dance plus qu'affirmée à leur être servie au compte-gouttes. Rares en étaient les bénéficiaires. Pensez donc ! Des gens qui émargeaient au Trésor Public ! Peut-être à la portion congrue ! La belle affaire ! Ils pensaient. Cela suffisait. Ce n'était pas comme ces malheureux à qui le négoce, la sinécure (libérale) ne laissent que si peu d'avances qu'il fallait pourvoir au remplissage. Je connais un enfant reçu aux Bourses de 2<sup>e</sup> série dans les tout premiers de la liste mais qui avait le tort d'être seul dans le ménage d'un tout petit cheminot. Résultat : rayé des bénéficiaires. Je connais un ménage d'instits, à la tête d'une famille nombreuse qui a vu ses demandes de bourses refusées, catégoriquement, chaque année. Vous n'y songez pas ! Deux traitements ! Et à quelle hauteur ! Pas comme ce grand patron chirurgien qui en avait besoin pour élever sa progéniture.

Cela se passait au pays du bon roi Henri où l'on aime la galéjade. Celle-ci, toutefois, semble un peu saumâtre. J'ai connu un autre ménage d'instits (encore... une obsession) n'ayant qu'une fille... deux garçons étant morts. Après le Baccalauréat de la fille, inscription à la Faculté girondine... où venait de s'ouvrir un foyer (à prix réduit) pour le couvert et la chambre. Demande des parents afin que leur enfant profite de cet avantage. En guise de réponse : un refus péremptoire. Antienne de circonstance : deux traitements (bis). Le premier samedi où la jeune étudiante revient chez elle, elle emporte avec elle une bien bonne nouvelle. Une de ses condisciples du Lycée a eu droit au foyer. La déshéritée était la fille d'un Sous-préfet. Conclusion logique, cartésienne. Un Sous-préfet est plus à plaindre qu'un ménage d'instituteurs. Où es-tu Bonhomme ? « Selon que vous serez...etc. »

Les gouvernements pour si républicains qu'ils fussent ont certainement pensé que les maîtres vivaient surtout du beau langage pour se préoccuper si peu ou si mal de leurs émoluments. A titres égaux, le Professeur, l'Instituteur étaient –et sont- nettement en retrait, question gain, par rapport à d'autres qui font carrière dans le privé ou dans d'autres branches de l'Etat.

« On nous fait payer les vacances » disait-on comme constatation, résignée. Cela était plausible avant 1936.

Mais depuis, et c'est fort heureux, les salariés, les travailleurs de toutes catégories ont des loisirs –payés- qui prennent de plus en plus d'extension. Est-ce qu'en vertu de cette fin de distorsion pour le repos on a procédé à une mise à jour des rétributions ? Nenni. Pourquoi ? Comme je lisais un jour « Audouard raconte Pagnol » ma pensée vola vers des temps anciens. Je retrouvais intégralement, fidèlement dépeints mes vieux maîtres de jadis. (M. Labarrère en était un et des meilleurs) par la plume alerte de l'écrivain plein d'humour. Voici présentés ces grands d'une autre génération : tout d'abord en ce qui a trait à l'accoutrement :

« Ils tirebouchonnent du pantalon... leurs vestons fripés d'alpaga noir... vêtus d'une jaquette usagée et le cou pris dans un col de celluloïd jaune orné d'une cravate à système. »

Ensuite, pour tout autre chose de noble,

« C'est moralement qu'ils ont leur élégance... en ce temps-là des barbues à lorgnons qui avaient tous cinquante ans, quel que soit leur âge... l'enseignement était un métier où l'on n'avait pas le temps d'être jeune... graves comme il sied aux grands prêtres de la religion du savoir. »

« C'est moralement qu'ils ont leur élégance », vient-il d'être précisé. Comme cela est vrai. Disons d'une élégance altière, une maîtrise au sens absolu du mot. M. Labarrère en était pourvu de cette élégance, de cette supériorité, de cette faculté d'inspirer le respect tout en fécondant par de nobles concepts les esprits dont on a la charge.

M. Labarrère nous prenait le matin, dès notre arrivée pour le Cours de Morale ou d'Instruction Civique. Il éprouvait un plaisir, non déguisé, à citer l'exemple de ce M. Charrier qui préparait chaque jour son condensé de méditations qu'il servait, à chaud, à ses étudiants. Tout comme Alain, M. Labarrère ne s'enfermait pas dans la facilité livresque. Il nous offrait ses pensées propres, ses conclusions. Admirateur des humanistes, revenant souvent sur le plus actuel et non le moins grand de ces derniers – Jean Jaurès – ; adepte d'une philosophie faite de tolérance et de curiosité intellectuelle, de rectitude morale, il ne pouvait qu'avoir un grand ascendant sur ses élèves. Je me souviens de mon oral au concours d'entrée à l'École Normale où j'avais à en découdre avec la liberté de conscience. Je ne répétais aucune glane cueillie dans des ouvrages spécialisés. Tout ce que je sortis venait en droite ligne des lèvres de mon Directeur. Eh ! ma foi cela devait avoir belle allure puisque la note frôla le maximum. Si je me suis arrêté à cela ce n'est point par forfanterie – quelle était ma part de mérite en l'occurrence ? – mais pour souligner l'importance de la communication d'un message et la marque profonde qu'il peut laisser.

784 ALGÈBRE : COURS COMPLÉMENTAIRE 3 Juillet 1925

**ALGÈBRE**

**Révision.**  
A. – Sommaire de la leçon.  
Inégalités et inéquations. – Radicaux arithmétiques. – Équation du second degré. – Formules. – Problèmes.

B. – Exercices d'application.

1. – Trouver les valeurs de  $x$  qui vérifient l'inéquation :  $\frac{x+3}{x-1} > 1$ .

Il faut donc de rechercher pour quelles valeurs de  $x$  la quantité dans le premier membre est positive. Or, le signe de la fraction dépend du signe de  $x-1$  et de celui de  $x+3$ , le facteur étant positif. Mais  $x+1 < 0$  si  $x < -1$  et  $x+1 > 0$  si  $x > -1$ . D'autre part,  $1-x < 0$  si  $x > 1$  et  $1-x > 0$  si  $x < 1$ .

Le signe de la fraction se lit aisément dans le tableau suivant :

$x$	$-\infty$	$-1$	$1$	$+\infty$
Signe de $x+3$ .	-	+	+	+
Signe de $1-x$ .	+	+	-	-
Signe de la fraction.	-	+	-	+

Les valeurs de  $x$  qui vérifient l'inéquation sont celles comprises entre  $-1$  et  $1$ .

II. – Réviser :

a)  $(1 + \sqrt{3})^2 = 1 + 2\sqrt{3} + 3 = 4 + 2\sqrt{3} = 2(2 + \sqrt{3})$ ,  
 b)  $(3 - \sqrt{2})(3 + \sqrt{2}) = 9 - 2 = 7$ ,  
 c)  $a\sqrt{\frac{a\sqrt{3}}{2}} + a^2 + a\sqrt{3} \frac{a\sqrt{3}}{2}$   
 $= a\sqrt{\frac{2a^2 + a^2 + a^2}{2}} = a\sqrt{\frac{4a^2}{2}} = 2a^2$ .

III. – Résoudre les équations suivantes :

a)  $x^2 - 2x - 30 = 0$ .

Formule  $x = \frac{-b \pm \sqrt{b^2 - 4ac}}{2a}$  dans laquelle :  
 $a = 1$ ;  $b = -2$ ;  $c = -30$ ;  
 $x_1 = 1 + \sqrt{31}$ ;  $x_2 = 1 - \sqrt{31}$ , d'où  $x = -5$ ,  $x' = 7$ .

b)  $12x^3 - 7x - 10 = 0$ .

Formule  $x = \frac{-b \pm \sqrt{b^2 - 4ac}}{2a}$  dans laquelle :  
 $a = 12$ ;  $b = -7$ ;  $c = -10$ ;  
 $x = \frac{7 \pm \sqrt{49 + 480}}{24} = \frac{7 \pm \sqrt{529}}{24} = \frac{7 \pm 23}{24}$ ,  
 $x' = \frac{2}{3}$ ,  $x'' = \frac{1}{2}$ .

C. – Problèmes d'application.

1. – Sur une droite indéfinie, on porte  $AB = a$  et  $BC = \frac{a}{2}$ . Sur  $AB$ , on construit le triangle équilatéral  $ABD$  et sur  $BC$  le triangle équilatéral  $BCE$ . On joint les points  $D$  et  $E$ . Calculer la surface de la figure  $ADEC$ .

La surface à calculer est :  
 $ADEC = ABD + BEC + DBE$   
 Or, la surface du triangle équilatéral est donnée par la formule  $\frac{a^2\sqrt{3}}{4}$  ( $a$  étant le côté), donc :

$ABD = \frac{a^2\sqrt{3}}{4}$  et  $BEC = \frac{(\frac{a}{2})^2\sqrt{3}}{4} = \frac{a^2\sqrt{3}}{16}$ .

Reste la surface du triangle  $BDE$ . Prenons  $BD$  comme base. Alors :  $BDE = \frac{BD \times HE}{2}$ . Il est facile de trouver la valeur de  $HE$  en fonction de  $a$ . En effet :

$\angle DBE = 180^\circ - (\angle ABD + \angle CBE) = 180^\circ - (60^\circ + 60^\circ) = 60^\circ$ .

Par suite, dans le triangle rectangle  $BHE$ ,  $\angle BEH = 30^\circ$ . En construisant le triangle  $HEB'$  symétrique du triangle  $BHE$  par rapport à  $HE$ , on a un triangle équilatéral de côté  $BE = \frac{a}{2}$ . Alors  $HE$  qui est la hauteur de ce triangle équilatéral est donnée par la formule  $\frac{a\sqrt{3}}{4}$  ( $a$  étant le côté).

Dans ce cas, c'est  $\frac{\frac{a^2\sqrt{3}}{4} \times \frac{a\sqrt{3}}{4}}{2} = \frac{a^3\sqrt{3}}{16}$ . Par suite :

$BDE = \frac{a^2 \times a\sqrt{3}}{2 \times 4} = \frac{a^3\sqrt{3}}{8}$ . En définitive :

$ADEC = \frac{a^2\sqrt{3}}{4} + \frac{a^2\sqrt{3}}{16} + \frac{a^3\sqrt{3}}{8} = \frac{4a^2\sqrt{3} + a^2\sqrt{3} + 2a^3\sqrt{3}}{16}$ .

Remarque. – On pourrait démontrer que le triangle  $BDE$  est rectangle en  $E$ , ce qui donnerait une autre façon de calculer sa surface.

M. LABARRÈRE, Professeur à l'École Arago.

M. Labarrère n'en avait pas terminé avec sa fonction didactique quand il repliait ses fiches. Il assumait tout l'enseignement des mathématiques et de la physique. Pas une petite affaire que celle qui agrandissait notre champ restreint de l'arithmétique, nous faisait découvrir les entrelacs de la géométrie, nous habitait aux inventions de l'algèbre, et ouvrait grandes les portes pour la prise de conscience des propriétés générales des corps et des lois qui les régissent, les influencent ou les modifient. Comme cela ne lui suffisait certainement pas il se chargeait en outre du chant, du dessin et de l'espagnol.

**Exemple cours d'Algèbre par cours complémentaire en 1925**

<http://www.inrp.fr/numerisations/manuel-general-instruction-primaire>

Comment faisait-il pour s'y retrouver ? Comment y arrivait-il ? Pas question, en ces temps-là, de décharge de classe. Si l'on en croit Courteline la gent paperassière avait fait son apparition et venait torturer ceux qui avaient autre chose à faire que de se délecter dans l'oiseux. Il fallait donc répondre aux « papelards » qui ne pouvaient attendre et dont abusait l'Administration. Et avec cela la responsabilité de la charge directoriale avec tout ce qu'elle supposait de soucis, de supputations, de prévisions, de contacts.

Après plusieurs années passées à Hendaye ; après avoir fait obtenir maints succès à ses élèves dans examens et concours ; laissant derrière lui une empreinte profonde sur une génération, M. Labarrère fut nommé à Bayonne, à la direction du Groupe scolaire Jules Ferry de Saint-Esprit. Il paraît que c'était une promotion. Estimation toute conventionnelle et qui sent son pesant de bureaucratie donc sujette à contestation. Enfin... Ré-

jouissons-nous que les mérites exemplaires de M. Labarrère aient été mis en relief d'une façon ou d'une autre.

Son ascendant il l'exerça également sur le cercle philosophique dont il devait devenir le grand maître. C'est à ce titre qu'il eut durant l'occupation, l'occasion de mettre en évidence la fermeté de son caractère, la hauteur de ses vues, le courage inébranlable de celui qui croit dans son bon droit, dans la recherche de l'amélioration de l'homme, dans la quête de Vérité.

M. Labarrère n'allait point profiter longtemps de sa retraite. Il devait décéder à Alger, chez son fils, grand personnage de l'importante base. Ainsi partent prématurément les meilleurs. Faut-il regretter, pour eux ? Qu'aurait pu dire M. Labarrère de notre époque de délire où les principes moraux élémentaires sont bafoués, où l'arrivisme, le mercantilisme deviennent systèmes impérieux pour quiconque fait dans la politique ou se meut dans les prétendues hautes sentes d'une société en plein déclin ?

Avec M. Labarrère tout le monde devait être sur le pont. Entendez par là que tout le personnel enseignant de l'école devait participer à la vie du Cours Complémentaire. En plus de sa classe ordinaire l'adjoint se voyait confier une portion d'activité, au stade supérieur. Durant ce temps, il revenait au Directeur de remplacer dans sa sphère propre, le requis ailleurs. Je ne sais quelle matière précise M. Labarrère y traitait. Ce dont je ne doute point c'est qu'il s'en acquittait avec conscience et sûreté.

Il nous fut ainsi donné de reprendre un contact affectif avec certains de nos anciens maîtres des petites classes, ceux que nous avons connu à la vieille école, ceux qui en quelque sorte nous lancèrent dans la vie scolaire. Mrs Rangolle, Poey, Chrestia étaient ces pionniers. Ils connaissaient sur le bout des doigts la plupart d'entre nous.

Nous –comme tout fiérots d'avoir été leurs disciples- leur rendions la pareille, sachant, par expérience, leurs exigences, leurs bontés, leurs marottes.

Monsieur Poey et Monsieur Chrestia avaient la responsabilité de matières dont nous connaissions l'existence. Le premier devait approfondir nos lueurs historiques. Le second nous ouvrir toutes grandes les portes des sciences naturelles (Monsieur Chrestia devait en cours de route –je parle de la mienne – de la nôtre – laisser son rôle d'officiant à un jeune, mais à un moment qui précédait de quelques mois mon départ). La technique de Monsieur Poey pouvait sembler simpliste. Elle consistait à nous faire recopier des paragraphes entiers de notre manuel, mais sous forme de résumés de préférence. Qui captait le plus d'informations –et ce le plus judicieusement possible- était le mieux noté. Approche peut-être surprenante de prime abord. Mais l'écriture alliée à la lecture ne devait somme toute avoir rien à envier au cours magistral que l'on suit ou d'où l'on s'évade pour rêver à quelque chose de plus agréable...

Monsieur Rangolle avait, lui, pour mission expresse de nous révéler la Comptabilité. Il était certainement un grand expert du bilan, tenu à n'en rien ignorer, par sa seconde fonction, peut-être pas la moins importante, celle d'hôtelier.

Avions-nous très peu de dispositions pour le crédit ou le débit, pour les prévisions mathématiques ou autres, pour les subtilités de l'équilibre financier, toujours fut-il que nous n'aurions pu nous risquer, en fin de cours, dans une officine de comptes. Qui nous aurait pris même pour une comptabilité simple ? Bah ! Nos vues portaient sur autre chose. Et il faut bien l'avouer, le côté débonnaire, « non-insistant », de notre Professeur facultatif

faisait que bien souvent le cap était mis sur un horizon moins raide, moins rébarbatif, avant la fin de l'heure. A mesure que le temps passait les Cours de Comptabilité perdaient de plus en plus un attrait qu'ils n'avaient jamais véritablement eu. Les diversions devenaient de plus en plus nombreuses. Il faut dire que Monsieur Rangolle était tout disposé pour prendre de la distance avec une discipline qui ne l'intéressait guère plus. Il avait négocié son fond d'hôtellerie et vivait, présentement, dans une villa édifiée avec l'argent de la transaction. Une villa à mi-chemin de la Plage et de la Ville.

Monsieur Rangolle devint un adepte de la marche. Le tram passait bien devant sa porte. L'arrêt n'était pas très loin. Au plaisir du cahotement, Monsieur Rangolle préférait l'exercice. Pour un sédentaire, déjà à l'âge mûr, avec des dispositions avérées à l'embonpoint qui l'en aurait blâmé ?

Mais, l'après-midi surtout, il lui fallait récupérer un peu, à son arrivée en classe. Il fallut un fâcheux contretemps et une malencontreuse coïncidence pour nous dévoiler le fin mot de la relaxation, en réalité une petite sieste. Monsieur Rangolle, en bon papa, n'avait pas voulu se défaire de la marmaille. Il s'était, en quelque sorte, voué au Cours Préparatoire. Il était avec sa juvénile escouade dans une classe d'angle. Souvent nous parvenaient, de ce côté, après la reprise de treize heures, un vacarme, un branle-bas, comme le fait d'être en goguette ou en révolution. Un après-midi donc, Monsieur l'Inspecteur descendu du tram, à la halte de chez Lausanne, s'en venait rendre visite à quelques subordonnés. Dès le porche de l'école franchi, son attention fut appelée –à moins de surdité profonde cela était fatal- par ce « chahut ». Omettant de venir dire un mot au Directeur, le gros homme, tout de noir vêtu, le mou tremblant sur son chef, se précipita vers le lieu de la « foire ». Qu'aperçut-il ? Des acteurs qui vociféraient sur les tables, d'autres qui se bouscullaient, d'autres qui se croyaient à l'Hippodrome de la Barre.

Et, auprès du poêle –nous étions en hiver- Monsieur Rangolle en train de piquer un « roupillon ». Le sang « inspectorial » ne fit qu'un tour. Le « missi dominici » entra en trombe dans la classe ; ce qui ne dérangerait point les bambins qui crurent avoir affaire à un de ces représentants de commerce qui venaient parfois ; et se rua vers le dormeur, qu'il secoua sans souci des convenances.

« Mais... mais... Meu – monsieur... Ran... Rangolle vous... vous... n'y pen... pensez pas....Que... que... faites-vous ? lança-t-il dans un continuel bredouillement.

- J'ai la fièvre, Monsieur l'Inspecteur, répondit d'une voix languissante le pris en faute, qui bien que réveillé en sursaut ne se décontenança pas... Je ne suis pas bien. *(Et de se pelotonner le plus possible.... Et même de feindre les frissons).*
- Mais... mais... mais... *(recul du Chef qui avait paraît-il une phobie véritable des microbes).* Mais... mais... mon ami il...il faut vous retirer. Cou... couchez-vous... Je vous do...o...ne huit jours... en... envoyez-moi une de... demande de con... congé... »

(Un ange est passé dans la salle de classe... on entendrait voler une mouche, tous les garnements, il y a un instant en folie, ayant prestement regagné leurs places où ils se tiennent cois.)

Monsieur l'Inspecteur vient chez nous. Il salue M. Labarrère et répond à notre marque verticale de respect par un « Asseyez-vous » de tradition.

« Monsieur Labarrère (J'abandonne le fatigant bégaiement qui, hélas ! continue). Monsieur Rangolle est malade. Je l'ai trouvé tout grelottant près du poêle.

- Ah ! fait notre Directeur le plus sérieusement du monde (*et entrant dans le jeu, car devinant la feinte*). Il est vrai que je ne lui ai pas trouvé une excellente mine tout à l'heure.
- Je l'ai autorisé à se retirer. Vous me ferez suivre sa demande de congé. Huit jours, pour commencer »

Court échange sur des questions professionnelles.

Monsieur Labruquère (c'est le nom de l'Inspecteur) s'en va rendre une visite dont il se passerait à quelques adjoints. Durant ce temps, M. Labarrère guette la sortie de Monsieur Rangolle. Elle ne tarde guère.

« Monsieur Rangolle un instant dit-il. Je viens de voir Battite (surnom familial du personnage-chef). Il m'a mis au courant. Profitez de cet après-midi. Je ferme les yeux. Mais soyez là demain. Que surtout votre classe ne demeure pas en panne. Et qu'il ne soit point imposé un surcroît de travail à vos collègues. »

Ainsi s'acheva l'histoire. Nous ne sûmes jamais, avouons-le, comment s'opéra la conclusion... Gageons que Monsieur Labarrère envoya un pli à Bayonne, dès le lendemain, pour informer M. l'Inspecteur que Monsieur Rangolle allait beaucoup mieux et avait tenu à reprendre sa tâche. Peut-être un tel zèle fut-il récompensé !

Il arrivait que Monsieur Rangolle prenne ses distances avec l'exactitude. (Longueur du trajet effectué à pied ou interception en cours de route par un bavard !).

Nous étions rentrés depuis un petit moment (ô pas très long) que nous le voyions passer devant nos fenêtres, sans cette hâte excessive que manifestent des coupables et regagner le terrain de ses activités.

Le Malin inspira un jour son collègue Monsieur Poey lorsqu'il trouva dans sa bibliothèque une carte de visite ne portant que le nom de Monsieur Rangolle. Facétieux par nature donc sans se forcer (il faut dire que les parties de « chine » entre les trois briscards Monsieur Rangolle, Monsieur Chrestia et lui étaient fréquentes) Monsieur Poey imitant au mieux l'écriture de son compagnon de fonction inscrivit sur le bristol : « Monsieur Rangolle informe Monsieur le Directeur qu'il ne pourra, à son vif regret, assurer son service ce matin, s'étant foulé la cheville en se levant. »

L'occasion de la mise en pratique du faux document n'allait point tarder. Comme Monsieur Rangolle n'était pas là lors du coup de sifflet de la rentrée, Monsieur Poey dit à un de ses élèves : « tiens porte ceci à Monsieur le Directeur et dis-lui que c'est Monsieur Rangolle qui te l'a confié ». Commission vite faite. Le roué Béarnais qu'était Monsieur Labarrère se méfia de prime abord. Il y avait anguille sous roche. Il ne lui fallut d'ailleurs pas trop attendre pour être édifié.

« Hep ! Monsieur Rangolle écoutez (ainsi fut interpellé l'impénitent retardataire). Et votre cheville, comment va-t-elle ?

- Quelle cheville ? fait Monsieur Rangolle très surpris et non moins intrigué.
- Tenez, lisez ceci... (*gros éclat de rire de Monsieur Rangolle qui a saisi, lui aussi*).
- Ça, c'est un coup de ce diable de Poey. Un point pour lui. J'aurai ma revanche. »



Ainsi allaient les choses. Pas de méchancetés. Pas d'acrimonie... Heureuse époque !

Plus tard, bien plus tard, Monsieur Rangolle était au comble de la joie quand il rencontra, lui le retraité un de ses anciens élèves. A Hendaye tout d'abord. A Saint-Jean-de-Luz ensuite, où il s'était retiré. Les retrouvailles se fêtaient à la « chapelle » du coin devant un bon « rouge ». Qui ne les aurait appréciées ? Les retrouvailles et la « chopine » ? Il m'est arrivé d'en être et pour ce faire de m'arrêter, passant par Saint-Jean, place Louis XIV où je savais retrouver mon ancien instituteur qui n'aurait guère apprécié que je manque à une touchante manifestation de reconnaissance.

Monsieur Rangolle devait s'en aller à un âge avancé. L'âge du juste. La sagesse conserve et c'est fort bien ainsi.

Madame Labarrère venait aussi nous faire un cours. En sa qualité d'épouse du Directeur, exception avait été apportée à la règle d'affectation puisqu'elle avait une classe à sa charge chez les garçons. C'était une femme chez qui, en tout premier lieu, on distinguait une lourde chevelure, toute blanche. Déjà, bien avant la cinquantaine elle avait été gagnée par la neige de l'âge. Cela d'ailleurs ne lui allait pas mal du tout, le blanc se mariait bien avec un fin visage, à la peau laiteuse et avec des yeux d'un vrai bleu.

Madame Labarrère distinguée, sans ostentation n'avait, au demeurant, malgré sa voix très douce, aucune peine à se faire écouter et respecter. C'était la dame du patron. Cela suffisait amplement à la situer et à asseoir son autorité.

Moins favorisé, quant à lui, un jeune débutant, boutonneux, un peu trop gringalet, à l'aspect souffreteux, un promu, récemment lâché par l'Ecole Normale. Je ne sais s'il nous craignait, si la timidité était dans sa nature donc sans nul rapport ou si peu, avec notre comportement mais Monsieur B... ne semblait pas en mener large dans les débuts tout au moins.

Rougissant aisément, signe patent du trouble causé par la confrontation prématurée avec des garçons, à peine un peu moins âgés que lui ; usant d'une voix qui tenait plus de l'hésitant impubère que du stentor belliqueux ou sûr de lui, il présentait une trop fragile cuirasse. Nous n'étions très certainement pas de très mauvais sujets, tentés par une exécutable envie de tourmenter quiconque. Même avec M. B... mis à part quelques éclats de voix –plus osés qu'avec les autres maîtres- nous ne profitâmes point d'une situation où nous aurions pu jouer aisément. Ce dont je me souviens très bien –mais pourquoi ai-je surtout noté ce détail, somme toute banal- c'est de la paire de guêtres qui couvrait les chaussures de notre jeune pédago. Soubassement d'un corps fluet, elles évoquaient irrésistiblement la patte évasée, écrasée de l'éléphant. Qu'il me soit pardonné ! C'est la seule méchanceté que je me permettrai. J'avoue avoir eu de la sympathie pour Monsieur B... qui émigra à Saint-Jean-de-Luz et que je devais retrouver, comme retraité, à Saint-Vincent-de-Tyrosse où il s'occupait intelligemment de la Bibliothèque Municipale. Que dire de son enseignement ? Rien de définitif, ni de profond. Que peut avancer un être jeune ? (C'est de nous, les élèves, dont il s'agit.) Avions-nous quelques qualités pour jouer à l'Inspecteur. (Déjà que ces messieurs du contrôle mettent bien souvent à côté de la plaque avec leurs idées préconçues et leur examen « météorique » de la situation). Mais le sérieux, l'acquis en connaissances de Monsieur B... ne pouvaient nous laisser indifférents. Surtout qu'un certain nombre d'entre nous aspirait à entrer dans la carrière, la même.

Ici s'arrête le groupe des maîtres qui sans appartenir à la simple figuration ne touchait au fond à rien qui fut essentiel –sans toutefois tolérer une négligence qui pourrait bien s'avérer préjudiciable- pour les épreuves qui nous attendaient en fin de Cours Complémentaire. Ne minimisons pas leur apport. Constatons simplement que s'ils ne demeurèrent pas sur le devant de notre souvenir ce n'est point par rejet ou ignorance mais plutôt en fonction du rôle qu'on leur fit jouer.

Le vrai « coadjuteur » du Directeur, son second, était Monsieur Sourdaa. Tout le français lui fut confié. Ne disons pas la littérature, cela ferait trop précieux. Nous ne fûmes pas longtemps sans savoir que Monsieur Sourdaa nous arrivait en droite ligne du Rif. Sous-lieutenant de réserve il avait accompli son service militaire dans cette zone du Maroc septentrional où les conquérants tant français qu'espagnols eurent à compter durant cinq années avec la résistance armée et agissante, d'indigènes coriaces, fort jaloux de leur indépendance. Peut-être par modestie, peut-être aussi, parce que contraint, à son corps défendant, à faire cette guerre coloniale qu'il désapprouvait, les idées reçues à l'Ecole Normale y étant pour quelque chose, toujours est-il que Monsieur Sourdaa ne fut guère prolix pour nous narrer les faits d'armes, les siens et ceux des autres. On remarquait bien un petit bout de ruban à la boutonnière de son veston. Une récompense sans doute. Jamais il n'y fit allusion.

Monsieur Sourdaa était, lui aussi, comme notre Directeur un Béarnais bon teint. De taille moyenne, d'une corpulence qui n'avait rien d'une « armoire à glace » il en imposait, cependant, par une énergie toute naturelle qui émanait de son être et par une allure bien décidée. Il roulait les « r » ce qui donnait à son verbe abondant, à sa phrase châtiée un cachet certain. Élégant avec ça, vêtu avec une réelle recherche, on devinait aisément qu'il ne devait point être frustré de succès auprès du beau sexe. Qui aurait songé à l'en blâmer ? Ne lui fallait-il pas un délassement vu le travail qu'il fournissait à l'école ? Que les jeunes générations « d'instits » retiennent un tel exemple. Pas le seul au demeurant. Et qu'ils saluent ces pionniers, qui au prix d'efforts considérables, ont assumé une tâche pénible car abondante et à plusieurs faces.

Monsieur Sourdaa était bicéphale. Il avait la responsabilité de la classe du Certificat d'Etudes. Quarante élèves. Et comme je l'ai déjà noté, tout ce qui touchait à l'enseignement du français au Cours Complémentaire –orthographe exceptée, lot de Monsieur Labarrère-, était de son ressort. Fort heureusement pour lui, Monsieur Labarrère, encore, s'occupait du calcul au Cours Supérieur. Je dis bien fort heureusement, non seulement en fonction de la quantité de travail mais aussi et surtout parce que Monsieur Sourdaa ne devait pas avoir un penchant très marqué pour tout ce qui touche à la manipulation des nombres, et à l'austère et rigide raisonnement qui conduit la résolution des problèmes d'arithmétique.

Son rôle au Cours Complémentaire, que l'on me pardonne d'insister, s'avérait de première importance. Le français constituait, notamment pour le concours d'entrée à l'Ecole Normale la matière privilégiée quant au coefficient. La note obtenue se voyait multipliée par trois, alors que les mathématiques, les sciences, par exemple, n'avaient droit qu'au double de la cotation.

Le plus bel hommage fut rendu à Monsieur Sourdaa, un jour, presque par hasard, à cause d'un incident qui risqua de lui être préjudiciable et où sa bouillonnante nature avait eu le dessus sur la froide raison. Je reviens ici, au même Inspecteur que celui de l'autre fois, celui qui dérapait en parlant, le « microphobe ». Ne pénétrons pas très avant dans les détails du conflit qui opposa, un certain après-midi, le vieil homme, fort de son autorité à

un jeune subordonné plein de fougue. Toujours est-il que Monsieur l'Inspecteur (Battite pour les initiés) se vit, lui le chef, expulsé de la salle de classe sans ménagement et sans souci des suites prévisibles. Hors de lui, plus bègue que jamais, Monsieur l'Inspecteur fonça chez Monsieur le Directeur (un chemin qu'il connaissait bien).

« Monsieur Labarrère, je viens de me faire flanquer à la porte par Monsieur Sourdaa, lança-t-il d'une voix outrée, le visage congestionné par l'indignation. Je fais un rapport. Je demande une sanction exemplaire, la comparution devant le conseil de discipline où j'appuierai pour un déplacement d'office, au minimum. »

- Voyons, Monsieur l'Inspecteur, reprenez-vous dit Monsieur Labarrère voulant demeurer très serein, quoique intrigué. Reprenez-vous. De quoi s'agit-il ? Considérons les choses bien en face.
- Je ne fais que cela, rétorqua l'Inspecteur, qui cependant demeurait sous le coup de l'éviction ultra-rapide. Mais vous comprenez... je ne fais que cela... Mais je ne puis laisser passer un tel affront, un tel manquement à l'autorité.
- Venez avec moi, Monsieur l'Inspecteur. Justement Monsieur Sourdaa vient ici, assurer un cours et je dois le remplacer dans sa classe. »

Comment s'opéra le croisement dans le couloir ? Peu importe. Seule la suite compte. Parvenus dans la classe du Certificat, tout de suite Monsieur Labarrère prend la pile des cahiers journaliers et également la liasse des rédactions du Cours Complémentaire ; le tout en cours ou en attente de corrections.

« Voyez Monsieur l'Inspecteur, le travail colossal (terme employé à dessein) que fournit ce jeune adjoint. Avec une rare conscience et ce qui ne gêne rien avec une compétence remarquable.

- Je vois, je vois, dit Monsieur l'Inspecteur, au fond pas mauvais homme et déjà d'un degré en dessous dans la colère. Mais...
- Vous savez Monsieur l'Inspecteur que Monsieur Sourdaa en a connu de cruelles dans sa guerre du Rif et (*encore une affirmation appuyée*) que sa conduite a été particulièrement brillante, disons héroïque, sans trop exagérer. La décoration qu'il a gagnée l'atteste grandement.
- Mais, mais (*conjonction répétée qui marque l'embarras, l'hésitation, l'ébranlement*) tout de même, il m'a outragé.
- Vous ne voudriez pas, pour une erreur de jeunesse, un mauvais moment, une saute d'humeur...
- Comme vous y allez. Il y avait plus que cela dans le geste.
- Je ne le pense pas. Vous ne voudriez pas, vous que je connais (*flatterie diplomatique*) si paternel, pour une saute d'humeur, dis-je, causer un préjudice de carrière à un homme si méritant ? »

Réquisitoire de moins en moins assuré et plaidoirie de plus en plus affirmée, contiennent un moment.

« Bon, dit Monsieur l'Inspecteur. Je vais passer l'éponge... Mais j'exige des excuses et qu'à l'avenir une telle conduite de Grenoble me soit épargnée...

- Comptez sur moi pour l'immédiat et pour le futur. »

Bornons-nous à ces échanges. Il fallut certainement, toute l'assurance de Monsieur Labarrère, toute son autorité qui était réelle et aussi toute son habileté pour convaincre

« un quelqu'un qui ne voulait pas qu'on lui marche sur les pieds » et l'amener à résipiscence.

Mais comme Monsieur Sourdaa avait l'intelligence plus forte que les nerfs, il fut sûrement trouvé une formule qui ménageât les désirs de réparation du chef et l'amour-propre de l'offenseur.

Et par-dessus tout le satisfecit de Monsieur le Directeur avait valeur d'hommage.

Il nous fut, par ailleurs, permis de constater que la pusillanimité n'affectait pas Monsieur Sourdaa. Comme si la préparation du Certificat d'Etudes, les cours de français au Cours Complémentaire n'y suffisaient point, Monsieur Sourdaa était chargé de diriger nos séances de gymnastique. Nous nous trouvions à évoluer sur le ciment du fronton de Gaztelu Zahar.

« Une... deux... une... deux... droite.... droite.... etc. etc. » L'ex-officier commandait avec autorité.

« Une... deux... » lui répondirent non pas un, mais deux échos. Deux énergumènes croyant faire les malins, assis sur les gradins du fronton se gaussaient de notre instructeur. Le jeu ne dura guère longtemps. « Repos » nous intima l'offensé.

« Messieurs, allez-vous nous laisser tranquilles... Que voulez-vous ? » lança Monsieur Sourdaa aux deux fiers-à-bras qui, arrogants au possible, y allèrent de l'injure triviale et sottie. Monsieur Sourdaa tint bon. L'échange risquait de tourner au pugilat. Il fallut certainement beaucoup de maîtrise de lui-même, à Monsieur Sourdaa pour ne pas tomber dans cette extrémité condamnable, surtout que les deux matamores redoublaient d'insolente effronterie et que leur agressé ne voulait pas fuir sous l'outrage.

Comment fut alerté Monsieur Labarrère. Je ne le sais. Mais il arriva prestement. Fort opportunément avant que l'irréparable ne se produise. Son apparition fit l'effet d'une douche froide sur les provocateurs qui quittèrent les lieux sans insister, mais aussi sans manifester aucun regret. L'affaire se conclut au tribunal. Une amende assez forte vint sanctionner la pénible exhibition des facétieux, mal embouchés.

Ce qu'on peut arriver à faire avec de la volonté, la volonté très tenace, de la constance jamais découragée, Monsieur Sourdaa devait, hors du secteur scolaire, nous en fournir une preuve manifeste. Le rugby a eu et a toujours la grande faveur dans les Basses-Pyrénées nouvellement Pyrénées-Atlantiques. Cela dure depuis plusieurs décennies. L'Ecole Normale de Lescar a été un foyer de formation de joueurs qui, tout d'abord, brillants en compétition universitaire, devaient contribuer, pour beaucoup, au renom de grands clubs, notamment dans la zone du Comité de Côte Basque. Monsieur Sourdaa à son arrivée à Hendaye ne nous apparut point comme un pratiquant de valeur. Cela peut surprendre en tout premier examen, car comment penser que lui le « baroudeur » n'ait pas brillé dans un sport qui somme toute est un continuel combat. Enfin il en était ainsi. Monsieur Sourdaa avait même fort à faire et beaucoup à apprendre pour devenir un joueur acceptable. Le jeudi après-midi nous prenions nous, les élèves du Cours Complémentaire, fortement attirés par le ballon ovale, le relais à Ondarraitz de l'équipe fanion du Stade Hendayais qui venait d'y effectuer son entraînement hebdomadaire. Pas une petite affaire pour un club de petite cité, rivalisant entre 1922 et 1930 avec les meilleures équipes nationales. Nous y reviendrons. Nous n'étions pas les seuls à nous initier aux grandes envolées, aux subtilités des touches et mêlées car Monsieur Sourdaa se trouvait, fidèlement, parmi nous. Pas tant que cela pour arbitrer, diriger, mais aussi, et surtout, pour mettre à exécution ce qu'il avait vu faire auparavant, par les ténors. Pour sa grande chance il se

trouvait qu'un de ses meilleurs amis –un instituteur de Ciboure- jouait en équipe première du Stade comme troisième ligne. Un troisième ligne de valeur et craint par maintes formations de la Côte Basque et d'autres comités. Louis Pée fut un excellent mentor pour son collègue Sourdaa. Il ne le ménagea point, entreprit son initiation à la spartiate. L'élève en l'occurrence ne rechigna pas. Il mit un certain temps à progresser. Enfin, il arriva à son but. Je l'ai déjà noté, il n'avait rien d'un colosse. Et où trouva-t-il en rugby sa consécration ? Dans la ligne d'avants du quinze fanion où il ne s'en laissa jamais imposer, même par les « mules » -il y en avait aussi alors- les plus épaisses. Il ne fit d'ailleurs pas une apparition rapide, fugace, sur les stades. Durant plusieurs saisons il porta avec succès, panache, à part entière, le maillot blanc, au poste d'avant-garde, là, où la lutte s'avère souvent chaude, compacte, pesante dans une empoignade où la canaille se referme inexorablement et où le rugueux contact s'effectue, le plus souvent, dans le dissimulé. Ses coups les plus rudes ne firent jamais reculer Monsieur Sourdaa. Comme le disent les non-puristes il ne se « dégonfla » point, lui, le petit gabarit. Souvent il parut même mener l'assaut. Ce que peut arriver à faire, tout de même, un être qui veut !



Saison 1933 / 1934 Excellence Equipe I  
 Pascouaud - Sourda - Ugartemendia - Eguiazabal - Guillet - Conte - Suhete - Pouchoulouteguy  
 Coronado - Aramendy - Pée - Labourdette - Faget - Pujo - Gainza - Bidegain.

*Photo extraite du Livre « Cent ans de fierté et de passion » du Stade Hendayais*

Puisque j'en suis à la rubrique des activités physiques, extrascolaires en somme, je me garderai bien d'oublier les fêtes que nous donnions en fin d'année. Gaztelu en fut le cadre, le plus souvent. Monsieur Sourdaa y allait, en ces circonstances, de son précieux concours. Une propension manifeste pour être sans cesse sur la brèche. Il n'opérait point seul évidemment. Les maîtres y participaient largement. Du moins ceux que l'âge et l'empâtement inhérent, n'affectaient pas. Et encore ces derniers devaient surveiller. Pas une petite affaire, au demeurant que de réfréner les ardeurs désordonnées, des défoulements en plein air. Ils le faisaient de toute évidence avec un détachement serein, mêlant la vigilance atténuée et le bavardage, en gens sûrs d'eux-mêmes. Monsieur le Directeur n'avait pas un rôle passif. Il mettait la main... au sifflet et cernait de près les évolutions. Avant que le spectacle ne fut au point, que de répétitions !

La synchronisation des gestes d'un ensemble hétérogène n'est point chose facile. Pour nos arabesques, nos mouvements d'assouplissement, nos élévations de bras, nos extensions de jambes, nos maniements de bâtons il convenait que tout fonctionnât dans un unisson le plus parfait possible. Arriver à ce qu'il n'y en ait point de trop pressés pour partir avant le signal, ni qui demeurent en retardataires dans une position dépassée ne constituait pas une petite affaire.

Ces demoiselles de l'école des filles se trouvaient mobilisées elles aussi. Mais leurs répétitions se déroulaient, le plus souvent, dans leur cour de récréation, intra-muros. Seulement, sur la fin, elles prenaient place sur le plateau de Gaztelu. De toute façon quand nous n'étions pas là. Dommage ! Ainsi persistait une séparation que nous regrettions, une ségrégation pas du tout nécessaire et qui ne garantissait rien. Enfin, ceci est d'un autre domaine. Nous découvrons les charmantes ballerines, lors de la fête. Nous étions cependant un peu au courant, car le « carmel » ne durait pas indéfiniment. Nos retrouvailles, dans la rue, après la classe, dans les jeux mixtes de nos quartiers respectifs étaient monnaie courante. La confiance naissait. Qui n'avait sa « bonne amie » ? Oh ! Ne pensez pas à mal. C'était innocent. De l'amitié poussée, un penchant affectif à motivation ludique. Mais si prenant, avec ça. Le grand jour, celui de la fête, la mobilisation, en grand des parents, avait cours. Les gradins se garnissaient rapidement de partisans de la « laïque ». Il faut reconnaître que bien plus qu'actuellement, un fossé quasiment infranchissable séparait les deux écoles : la publique et la privée dite libre par abus des mots. A Hendaye, à l'époque, cette dernière n'existait que pour les filles. L'enseignement était dispensé dans deux établissements. Pas question pour certains de prêter un quelconque intérêt à ce qui se faisait à la « sans Dieu ». Evidemment et fort heureusement il se trouvait quelques familles qui usaient des deux écoles. Toutes n'avaient pas suivi la trace de ceux qui exilèrent leur progéniture – nous l'avons déjà vu- pour trouver une idée conforme à leurs vues touchant à l'éducation. Ainsi, même chez les bourgeois ou prétendus tels, si la fille fréquentait Sainte Germaine ou Suertegaray, le garçon était risqué sur les bancs d'une école suspecte pour des butés.

A l'occasion d'une de nos fêtes scolaires le curé d'Hendaye rompit avec ce qui était plus qu'une bouderie : un rejet systématique. Fit-il preuve, avant la mode, d'œcuménisme ? Se souvint-il que fils de douanier il avait acquis les premiers rudiments du savoir à l'école laïque ? Voulut-il manifester en plein jour son ouverture d'esprit et convier ses fidèles à en faire autant ? Qu'importe la motivation. Et pourquoi n'y en aurait-il qu'une ? Il vint à notre manifestation, très souriant, très compréhensif du moins apparemment. Sa présence ne pouvait passer inaperçue. Le clergé, à cette époque, n'avait pas été autorisé à revêtir l'habit civil, anonyme. Pourquoi n'avouerai-je pas que nous fûmes quelques-uns, qui n'avions pas encore coupé tous les liens avec l'église, à le remarquer et, au fond, à nous en réjouir.

La manifestation de fin d'année prenant de plus en plus d'ampleur force nous fut de quitter le Vieux Fort ; la place de Gaztelu devenue trop exigüe ; pour évoluer sur l'aire plus vaste d'Ondarraitz. Là, outre les figures chorégraphiques de nos consœurs, nos mouvements automatisés, nous empruntâmes à la compétition sportive. Une simulation tout simplement. Je me souviens très bien – bien que n'en étant pas plus fier pour cela- d'avoir franchi le premier la ligne d'arrivée au bout d'une course d'un hectomètre (mesure approximative). Je puis, aujourd'hui, faire une petite confession. J'avais un peu anticipé sur l'ordre du starter (je ne sais si alors on désignait ainsi, celui qui donnait le signal d'un quelconque départ, le français n'ayant pas encore sévi). Quelques secondes de grignotées et encore... Est-ce cela qui me valut la place de tête ? Pourquoi en rougir ? Suis-je assuré que mes adversaires –d'un moment- n'ont pas fait de même ou qu'ils n'ont point tenté de

le faire ? Et puis le corps du délit ne devait pas être si important, si décelable pour qu'il ne fût pas sanctionné. Toujours se trouva-t-il que pour la première fois je sus l'enveloppement charmeur, enivrant des applaudissements denses d'une foule qui vous serre de près. Au fait étaient-ils pour moi, ces vivats ? Sot, vain, humain que j'étais. Combien le demeurent toute la vie !

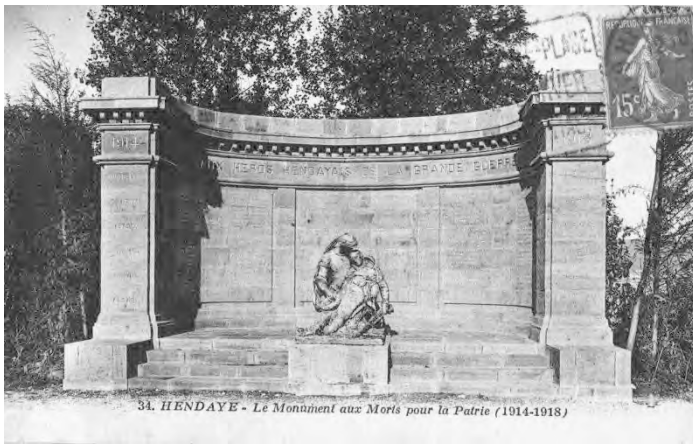
L'évasion en plein air ne durant pas, revenons à notre école. J'ai abondamment parlé de nos maîtres pour comprendre à travers eux tout le sérieux du travail que j'y faisais et l'excellence des résultats en fin de circuit.

Bornons-nous maintenant, à l'insolite qui n'est pas peu lié à l'habituel, qui ne peut se séparer de l'étude, qui la conforte même.

C'est au Cours Complémentaire qu'il me fut donné de faire connaissance avec quelque chose de phénoménal : la T.S.F., le son, la voix, la musique, les roulements, les bruits divers qui vous arrivent sans le truchement du fil. Là, dans une grande boîte, un coffre d'importance... grâce à de la galène, dérivé d'un plomb pas vil du tout –pour détecter les ondes hertziennes. Tout était nouveau pour nous. Le poste offert par un généreux donateur qui vint lui-même l'installer, à une place d'honneur, bien en évidence. D'emblée nous eûmes –intérieurement du moins- une grande considération pour ce monsieur. Pensez donc ! Un sorcier en quelque sorte, qui en deux tours de bouton faisait parler la grande caisse, qui sur un simple coup de doigts libérait la musique. Non sans, au passage, déclencher un sifflement nasillard, un inéluctable accompagnement à n'en point douter. Il faut reconnaître que ces premiers postes n'avaient pas une sélectivité très poussée. Il paraît qu'il s'agissait d'interférences, de fading. Dieu que nous en apprîmes des choses ! Qu'il nous fut révélé des merveilles en un rien de temps ! Tant pis pour les quelques désagréments inhérents à toute production à ses débuts ! Pour nous, en une après-midi, nous sortîmes de notre petit coin des bords de la Bidassoa. Nous fûmes, directement, loin. Le sortilège nous prit. Cette grande cage qui nous servait, à domicile, sans rien qui puisse établir une relation avec l'étranger et d'où sortait une musique dispensée par un orchestre prestigieux, dans un cadre évidemment luxueux ; portait en elle un mystère auquel nous ne pouvions assister indifférents. Combien de jeunes, aujourd'hui, rompus dès le très jeune âge à la pratique de postes audiovisuels sophistiqués, aux minis... tout ce que l'on voudra, aux chaînes Hi Fi, etc. se gausseraient des naïfs que nous étions. Sont-ils plus heureux que nous, cependant ? Je ne le pense pas. A leur avoir servi une table toute prête, sans qu'il y ait nul effort à faire pour s'en approcher ; à leur avoir donné l'impression que tout était naturel, inéluctable ; on les a privés de la divine surprise de l'initiation, celle qui émeut, qui transporte car vous sortant de votre petit univers vous mène vers un lieu qui vous permet de rêver.

Si l'arrivée du poste de T.S.F. toucha, pour nous, au merveilleux c'est que nous n'étions pas gâtés, question loisirs. Nous ignorâmes les projections qu'elles fussent didactiques ou récréatives. Le cinéma des Variétés n'avait de toute évidence pas été conçu pour nous. Nous pouvions toujours attendre pour recevoir la visite d'acteurs itinérants qu'ils touchassent à la poésie, à l'art dramatique ou au guignol.

Hendaye était, sans doute, un cul-de-sac oublié ? Quand je pense aux séances offertes aux élèves des générations suivantes, séances que j'ai connues et appréciées – pour les élèves- en temps qu'instituteur et qui n'ont fait que prendre de l'ampleur depuis ; il faut bien reconnaître que nous étions singulièrement frustrés de supplément de culture et de saines distractions.



puisque les classes du dessous n'y participaient pas. Point d'apport suave, de finesse de voix, de féminité du timbre puisque l'enseignement, chez les filles, s'arrêtait à la classe du Certificat. Et puis un sexisme certain –comme on dit de nos jours- s'opposait à une mixité compromettante, surtout pour l'élément mâle. Petites classes, fillettes et filles jouaient à la figuration, à la parure du monument.

Notre répertoire pêchait par manque de renouvellement. Durant les quatre années où je participai à la chorale je n'appris que l'hymne de Victor Hugo. Certes une poésie du barde landais Jean Rameau, traitant d'un sujet analogue, nous fut servie. Mais en classe seulement et à usage interne. Pourquoi Monsieur le Directeur qui nous dirigeait borna-t-il là son choix ? Avait-il reçu des ordres impératifs pour ne s'en tenir qu'à une œuvre unique, de valeur certes, mais tout de même... N'y avait-il pas d'autre ode pour appeler aussi fort à la reconnaissance ; d'une manière différente, avec une manifestation plus près d'une morale que par ailleurs on nous inculquait et qui s'écartait singulièrement du concept hugolien ? « La France éternelle ! » Passe sur le peu de vraisemblance de l'affirmation quant à l'histoire. Passe à la prétention concernant l'avenir. « Gloire à ceux qui sont morts pour elle ! ». Nous savions Monsieur Labarrère grand admirateur d'Anatole France. Non seulement de son style si méticuleux, si pur, si accrocheur. Mais aussi de ses idées prônant un humanisme sans compromission qu'un scepticisme de bon aloi et de grande culture appuyait. Comment pouvait-il faire semblant d'oublier –ne fut-ce qu'occasionnellement- que le grand maître a émis ce jugement, sans appel, hélas ! Trop vrai, que le soldat qui a cru faire le don de sa vie à la patrie ne s'est, en définitive, sacrifié que pour des mercantis, d'avidés vautours ? Pas même des urubus qui eux, au moins, ont le mérite de rendre service en dévorant charognes et ordures !

Dès la rentrée d'octobre nous attaquions les répétitions. Plusieurs fois durant la semaine. Monsieur Labarrère tenait la baguette. Dans les débuts il se servait, uniquement d'un court tube de cuivre, en guise de diapason ; instrument qui donnait un « la » approximatif. Par la suite, sa fille, Suzanne, vint l'aider avec son violon. Elle n'était pas très à son aise, lors des premières séances. Une rougeur persistante du visage trahissait une émotion particulière. Cela s'arrangea très vite. Elle nous fut précieuse, pour nous tenir dans les justes limites d'une correcte exécution. Enfin, nous opérions avec les moyens du bord. C'était bien mieux que rien, bien mieux qu'une estimation de justesse toujours sujette à caution. Ce rôle d'accompagnateur amateur et sans prétention, je devais le remplir, plus tard, dans ma classe, pour des leçons de chant et les préparations des fêtes scolaires. J'avoue que je le fis avec moins de bonheur que Suzanne. Disposant d'une clarinette, un peu négligée, aux tampons usés qui obturaient mal les trous, d'anches fatiguées voire dentelées, n'ayant plus une grande vélocité digitale ni une fermeté des lèvres suffisante, il m'arrivait de lâcher quelques « couacs. »



« Vous jouiez mal ! » me dit bien plus tard un de mes anciens disciples, devenu adulte. L'effronté avait bougrement raison. Je passe sur son haleine révélatrice d'un breuvage stimulant qui lui avait donné la force d'émettre, tout haut, un jugement si peu aimable. Mais il disait juste. Je n'étais point devenu un grand exécutant. Mais l'essentiel résidait dans le résultat. Car si je jouais faux, mes élèves chantaient juste. Une mystérieuse rectification avait lieu, dans le bon sens.



Ceci me conduit à dire, par anticipation, que tout jeune j'ai fait partie de l'Harmonie Municipale d'Hendaye avec d'autres camarades du Cours Complémentaire du reste. Le jour de la cérémonie du Monument aux Morts notre rôle était double. Nous étions et instrumentistes et choristes. Cela n'allait pas sans inconvénient. L'Harmonie Municipale était dirigée par l'instituteur de Béhobie, Monsieur Caunille. Un homme distingué, cultivé, artiste, à forte personnalité.

*Paul Caunille*  
*« L'Estudiantina de Ciboure »*

Monsieur Labarrère, notre Directeur, nous le savons amplement, avait également un caractère très affirmé. Comme pour l'électricité il est fatal que deux êtres, à haut tempérament, se heurtent s'ils ne se repoussent systématiquement. Un incident éclata entre les deux responsables, un jour à Ondarraitz, lors de notre kermesse annuelle, où l'Harmonie prêtait son concours. Une question de préséance. Une conjoncture difficile. Avec comme motif central celui de savoir qui était davantage maître des élèves (ne voir ici nulle subtilité de raisonnement ni de style). Un échange bref mais vif de propos qui ne manifestaient point une grande sympathie mutuelle. Ce que la passion fait faire à des êtres pourtant très intelligents donc, en principe, sensés ! Fragilité de l'homme, même le plus doué ! Une autre fois, comme nous venions en cortège depuis la Place de la République jusqu'au Monument aux Morts, nous nous trouvions donc quelques-uns du Cours Complémentaire avec l'Harmonie qui jouait durant tout le défilé. Arrivés au Monument, Monsieur Caunille, le Chef de musique nous intima l'ordre de ne pas bouger. Vite après, Monsieur Labarrère nous fit un geste pour nous convier à venir chanter. Nous sollicitâmes du regard Monsieur Caunille. Un détachement glacial de toute sa personne. Comme s'il ne voyait pas, comme s'il ne voyait rien ! Comme s'il n'apercevait pas les appels réitérés et impératifs de notre Directeur. Qu'est-ce qui nous prit pour nous méduser, nous figer ? Je ne le sais. Nous demeurâmes sur place, pétrifiés en quelque sorte. Le chant de circonstance s'éleva, sans notre participation. Peut-être un peu moins fourni qu'à l'accoutumée. Mais point du tout supérieur en qualité. La dislocation s'opéra. Nous ne demandâmes pas notre reste. Nous ne flânâmes point dans les parages de Monsieur Labarrère. Mais le lendemain matin, en classe, quelle charge ! Qu'est-ce que nous prîmes, pour notre grade ! Et sans espoir aucun de placer la moindre syllabe pour notre défense ! D'ailleurs qu'aurions-nous pu avancer, dépassés que nous avons été par une situation hors de notre juvénile mesure. Ce qui me resta le plus des apostrophes de Monsieur Labarrère c'est qu'il appuya un tantinet sur mon nom. Il me prit presque à partie. Qu'avais-je donc fait ? Avais-je eu une expression toute particulière pour attirer sur moi la plus grande quantité d'excommunication, de foudres ? Ou alors fallait-il un bouc émissaire ? Voilà comment on crée les aigris, les révoltés surtout quand l'esprit de justice est aigu et en jeu. Je cite cela sans amertume, sans ressentiment. Monsieur Labarrère avait droit, de ma part, à une reconnaissance qui passait, bien avant, une rancœur si légitime fut-elle.

Je revins un jour, à la maison, fort marri et ce, l'année de l'examen-concours.

- « Maman, je ne veux plus aller en classe.
- Que me dis-tu là ?
  - Je ne veux plus retourner à l'école. Je « fous » tout en l'air. J'en ai par-dessus la tête.
  - Perds-tu la raison ?
  - Pas du tout.
  - Que se passe-t-il alors ? Explique-toi. Es-tu fatigué ?... Découragé ?... As-tu besoin de récupérer ?
  - Surtout que l'on me laisse en paix et que l'on ne se moque pas de moi. »

Je narrai, par le détail, mon infortune à l'être le plus apte à me comprendre. Monsieur le Directeur y était allé un peu trop fort dans l'usage des brocards à moi destinés. Une susceptibilité d'adolescent, ça s'observe, ça se respecte, ça se ménage, ça mérite attention, réflexion, retenue dans le propos.

Me sentant monté à un point tel qu'il impliquait le non-retour, maman opiniâtre et diplomate, à la fois, s'en fut à l'école.

- « Monsieur Labarrère mon enfant veut quitter l'école.
- Eh ! Bien qu'il le fasse dit tout net Monsieur le Directeur qu'une mouche de mauvaise inspiration, avait dû piquer.
  - Merci, Monsieur Labarrère. Après tant d'années de vigilance, de soucis et aussi de collaboration avec vous.
  - Qu'y puis-je ? Si votre fils... »

Madame Labarrère passait fort opportunément par là. Bonne âme, sensible, comprenant les situations délicates, elle y alla de toute son influence. La rupture ne vint pas.

- « Retourne en classe, me dit mon excellente mère, au terme de sa mission.
- Pour que l'on recommence à se payer ma tête. Pour que l'on me fasse sentir que j'aurai pu me taire.
  - Tu le verras. Mais après ce qui vient de se passer, je ne le pense pas. »

Je me laissai gagner. Mon retour à l'école ne fut glorieux ni pour l'un, ni pour l'autre, ni pour le Directeur trop caustique, ni son élève trop susceptible. Nous fîmes comme si nous n'avions jamais rien su de ce qui s'était déroulé. Et comme si nous n'y avions pris aucune part.

Mes sentiments de respect et de gratitude ne pouvaient honnêtement, me faire laisser dans l'ombre, quelques mauvais passages, comme les deux que je viens d'évoquer. La vérité n'est-elle pas le meilleur gage de la fidélité ? Et puis, où et quand le ciel est-il, en permanence, sans nuage ?

On dissertera sans doute très longtemps pour établir ce qui détermine de l'extérieur l'orientation, la prise de telle ou telle direction, d'un jeune dans la vie. Aussi bien cherchera-t-on à y voir clair dans ce qui ne l'influence en aucune manière, qui n'exerce nulle aimantation. Difficile, car personnel dans ce cas. Le choix participe alors de la coercition intérieure : de l'auto-coercition.

Cependant la glose abonde, le verbe foisonne quand on aborde la motivation d'un sujet qui s'engage dans une voie.

« Suscitons des vocations » s'évertuent à affirmer des clercs face à une certaine désertion sacerdotale. Que l'appel peut surprendre émanant de zélotes, se substituant ainsi à ce qui les dépasse, à moins que persuadés d'avoir fait corps avec le divin, ils ne se considèrent comme un de ses appendices donc aptes à jouer un rôle dans la provocation (au sens noble s'entend).

La vocation implique la remarque de la divinité et par la suite l'appel souverain, irrésistible avec mise en état particulier –disons de grâce- pour suivre dans une situation de totale dépendance.

La vocation porte vers un but précis, un aboutissement nettement défini, une fonction déterminée et délimitée, un accomplissement de desseins qui à tout bien considérer ne sont que ceux de l'inspirateur, du dominateur. En principe la Providence pointe son doigt sur la créature raisonnable. Mais ne devrait-on pas plutôt penser à la malléabilité qu'au bon sens, à l'équilibre, à la sagesse ? Connaître dans les plus grandes lignes, juger donc soupeser, entrevoir de multiples à-côtés, n'est-ce point l'ABC de la raison ? Il y va donc d'un certain obscurcissement, au départ, car la vocation, mise en avant par les religieux sous-entend un impératif qui ne se discute pas, qui ne s'étudie pas donc qui ne se raisonne pas.

Considérée du point de vue profane, non inspirée par une intervention extrahumaine, la vocation devient une inclination à une façon de se comporter face à l'immense réseau de l'activité terrestre. C'est un goût confus, un penchant mal défini, une propension dans un relatif brouillard, une tendance à préférer telle chose à telle autre.

La prédilection qui stipule la préférence prend tout à une attirance pas toujours nettement assise. Elle s'avère, en tout cas, plus certaine que ce que l'on nomme prédestination laquelle ne peut tenir qu'en s'adjoignant la fatalité avec tout ce qu'elle a d'inévitable, d'immuable. Un rets qui emprisonne et n'offre que peu de chances d'évasion.

Le choix, l'option, procèdent d'une autre nature. Choisir ne peut se faire sainement, réellement qu'en situation volontaire. Encore faut-il avoir le pouvoir entier, la volonté non contrariée, la faculté non suspecte et non influencée. L'option portant sur plusieurs possibilités proches par leur attirance, tout en offrant une gamme ou une diversité de choix est en butte à une « buridanerie » qui n'arrange rien.



Tout enfant j'allais fréquemment, au poste d'aiguillage de mon père, poste contigu au dépôt des grosses locomotives à vapeur. J'apercevais d'ailleurs ces monstres fumants, ahanant et qui fonçaient d'une lucarne de notre appartement de la Rue du Port. De ce haut poste d'observation je rêvais de conduite. Je serai un jour mécanicien de locomotive. Ainsi en avais-je décidé. L'idée fut longtemps tenace. Remarquez bien que celle de devenir un auxiliaire du conducteur n'effleura pas ma pensée.

Le second n'était que ce forçat dont le rôle consistait seulement au maniement de la lourde pelle pour faire un foyer dévoreur. L'idée d'être mécanicien me tint autant que mes contacts sensoriels furent avec le chemin de fer. Je dis bien sensoriels car il ne saurait être question uniquement de ce que je voyais, ce

qui n'était point à négliger, cependant. Il entra dans la séduction qu'opérait sur moi la compagnie – dans sa partie roulante- dont le bruit qui lui était particulier : ébranlement sourd du convoi, roulement profond et impérieux à la fois du passage, sifflet aux multiples modulations et à la durée fantasque. Je ne pouvais manquer, non plus, d'être impressionné par ces souffles qui portaient de la machine et qui m'enveloppaient avec



l'humide tiédeur de la vapeur, l'âcre relent de la houille et l'amer voile de la fumée. Je tiendrai, donc, un jour, les leviers de commande. Lunettes bien chaussées, bien retenues derrière le crâne par une bande de tissu élastique, couvrant en totalité les orbites, je scruterai l'avant-pays, tête engagée dans le hublot dégarni de toute fermeture, la casquette ajustée à l'envers, la visière protégeant la nuque cependant que la partie rentrée serait le prolongement de mon front. Je connaîtrais une diversité de paysages à ne point négliger. Hendaye-Bordeaux et retour. Un itinéraire auquel je me tenais. A l'époque, il semblait un parcours d'importance... un trajet formidable surtout pour un sédentaire rivé à son coin. Je pense que je devais ressentir alors, de manière confuse, tout ce que cet état devait comporter d'enchaînement banal, de suite monocorde, émolliente, insipide des jours, puisque ce va-et-vient sur la ligne m'affranchirait d'un lien qui me serrait trop, me tenait attaché sans m'offrir la félicité du renouvellement constant. Le soir, à l'arrivée, je descendrai vainqueur, le visage portant le noir du triomphe. Panier à la main, sac en bandoulière, comme je l'ai vu maintes fois fait par les aînés, j'irai au corps de garde retrouver les compagnons. Et demain encore l'aventure. Encore le grand brassage des êtres et des choses. Encore le message porté par le convoi qui suit docilement le grand meneur, le Dieu souverain, le cheval de feu.

Le frère et la sœur de notre propriétaire, Carmen et Félix, ayant déménagé pour vivre chez leur consul-tuteur dans son domaine d'Aizpurdi, le vaste et coquet appartement du premier, de la Rue du Port, fut occupé par un spécialiste d'un nouveau genre et par sa famille. Ne riez pas. Entre 1920 et 1930 le mécanicien sur automobiles était une révélation. Tout comme la machine à pétrole un instrument rare, un luxe que ne pouvait s'offrir que quelques privilégiés. La voiture commerciale faisait une apparition avantageuse. Cela motivait la mise en place d'une clinique spéciale pour les insuffisances, les avaries, les réfections. La clinique prenait le nom de garage. Monsieur Ferdinand, notre voisin, un Landais venu tenter sa chance à Hendaye, en avait ouvert un sur les Allées. Du coup, je devins infidèle à la voie ferrée. Mon inclination nouvelle porta sur la cote blanche même maculée de cambouis. Je serai, donc, le maître de ces moteurs pétaradants. D'un tour de clé précis, maniant en expert un outil spécial, je redonnerai âme, force, souplesse, aisance à un récalcitrant.

Comme une couleuvre, je me glisserai sous le ventre suant un liquide noir. Des gouttes sortiraient de pores trop ouverts. Je soignerai le mal ainsi réveillé. Je vérifierai, j'inspecterai, l'œil sûr, le jugement rapide. Praticien consommé, j'établirai le rapide et infailliable diagnostic. Avec une autorité remarquable du geste, j'interviendrai pour soigner et guérir. D'où était venue cette conversion ? Cette attirance nouvelle ? Peut-être de la mise en relief –tous avantages bien énumérés- de la belle situation par Madame Ferdinand, une belle femme épanouie, sympathique avec son sourire permanent, mais d'un bavardage au

flot abondant. Faire miroiter à un candide, à un être crédule, non averti des chausse-trappes, tout le clinquant, toute l'assurance d'une belle existence n'est-ce pas, à coup sûr, trouver un récepteur attentif et aisément crédule ? Surtout que j'avais devant moi la preuve manifeste d'une ascension sociale si je considérais l'importance de l'appartement en le comparant à notre confiné troisième et l'ameublement de valeur, piano en évidence, qui s'y trouvait. Peut-être aussi et surtout aiguillé par le désir de dominer ces machines rares et d'en imposer par la science, à leurs propriétaires d'un autre rang que le mien. Egalement attiré par le « tout nouveau, tout beau » par ce qui permettait de s'en aller vers autre chose que ce qui s'offrait, habituellement.

Je ne me souviens pas du moment où je manifestais mon intention d'entrer dans les ordres. Oui, il me vint à l'esprit, confusément certes, mais avec une passagère suite dans les idées, de devenir prêtre. Mon rôle momentané d'enfant de chœur m'y prédisposait et ne pouvait que m'influencer par tout ce que l'église comporte de mystère prenant, d'encens captieux, de psaumes envoûtants, de manifestations exaltantes sur fond surnaturel. Devenir l'un de ces détenteurs d'une parcelle de pouvoir divin, l'un de ces « non-pareils » aux autres hommes, contribua à mon affirmation pour une voie, mais d'une façon toute velléitaire. Je ne dirai pas que cette « vocation » fut contrariée par quiconque... Le recteur qui dut s'apercevoir de mon émotivité couva un temps mon aspiration inexprimée, formellement. Mais à distance. Douta-t-il dès l'approche du peu de consistance de la détermination ? S'en ouvrit-il aux miens, à ma mère ? Je le pense et crois assurer qu'obstacle n'aurait pas été dressé si... si...

Etais-je chaque année sous l'envoûtement d'une divinité champêtre –une sorte de Déméter- lorsque je passai mes vacances d'été, à la métairie de mes grands-parents ? J'étais tellement pris par cette existence toute différente de celle que je menais le restant de l'année dans mon milieu de petite cité urbaine que je me jurais d'être un jour cultivateur. On ne peut pas dire que j'épousais dans son entier la manière d'être et de procéder des paysans auxquels j'étais confronté, mes parents, grand-père, grand-mère, oncle, tante, cousins, en particulier. Je serai paysan soit. Mais avec un autre style. Un paysan à blason, en quelque sorte. Vous allez le voir. J'anticipais un peu sur l'époque. J'assure – aujourd'hui encore- la véracité de mes vues simplistes certes, mais prémonitoires. Sans que personne ne me les ait soufflées ! Oui, j'irai dans une école spécialisée. J'en avais vu dans le dictionnaire. Je ne savais si j'y gagnerais un diplôme. Y en aurait-il un du reste ? Mais ce qui était certain c'était que j'en sortirai (de l'école) en grand seigneur, pour m'attaquer aux méthodes scientifiques ; à la terre qui n'attendait que moi et mes révolutionnaires innovations. Je savais déjà établir un tri des semences, un choix d'engrais, me servir d'un outillage avec lequel la fatigue de l'homme et de la bête serait amoindrie. Je disposerai de temps pour les loisirs en répartissant l'année de telle façon que l'attachement à la glèbe ne fut pas complet et que l'évasion me fut permise. Bref ! en avance que j'étais. Et qui m'avait mis dans la tête de regrouper en syndicat, les preneurs, les assujettis à un maître parasite ? Comme les cheminots dont j'avais vu les manifestations ! Comme les ouvriers d'après les on-dit. Un syndicalisme paysan. J'étais en pointe.

La vie saine, en plein air, la nourriture frugale et originale, l'ordonnance des jours sans histoire, portés par le chant de l'oiseau, l'échappée hebdomadaire pour le marché du chef-lieu de canton n'étaient, certainement pas sans rapport avec mon idée de vie destinée au travail du sol. Je n'oubliais qu'un aspect de la question, mais non des moindres : l'effort à produire, la peine à endurer, les incertitudes des saisons. Cela durait –et dura- le temps de mon contact avec la terre. Par la suite un autre horizon, un autre voisinage me reprenaient.

Il se trouvait dans mon Larousse plusieurs pages réservées aux diverses grandes écoles françaises, celles qui depuis fort longtemps préparent à de brillantes destinées. Du moins est-ce là leur intention. Que de fois n'ai-je point parcouru cette liste lourde de possibilités, tentante par tout ce qu'elle ouvrait comme portes, envoûtante par les titres nobles des établissements et ceux des carrières auxquelles ils donnaient accès. Liste dense donc choix peu facile surtout pour un envieux qui ne savait pas trop ce qu'il désirait. Je me laissai d'ailleurs prendre aisément aux subterfuges. J'y trouvai même un plaisir évident. Je changeais souvent d'option. Sans me préoccuper, outre mesure, de mes aptitudes propres, de mes possibilités familiales, ni du peu de relation entre les diverses écoles quant à la catégorie abordée. Que m'importait que le scientifique vienne relayer le droit ou la politique (la vraie, pas les tractations de maquignons cela va de soi). Que m'importait que les chartes succédassent aux Arts et Métiers, aux Mines ou à Polytechnique ? Sortilège que tout cela ; sortilège du livre qui fait rêver ; enfant comme adulte. Sortilège que je retrouvais, en plus ostensible, en plus offert, en plus coloré dans la publicité de l'École Universelle qui en plus de la sèche énumération du dictionnaire avait la façon cauteleuse, bien commerciale, de mettre en évidence tout un indubitable intérêt avec toutes les facilités d'approche. Une chose était laissée dans l'ombre et je ne m'en souciais point non plus dans mon aspiration naïve, le travail que cela supposait. Un autre également ; le coût des études.

Cette gymnastique virevoltante de l'esprit peut surprendre quiconque n'a jamais rêvé. Qui, au demeurant ? Bien peu, c'est évident, à ne pas avoir éprouvé la tentation, l'envie. Ce dont j'ai parlé jusqu'à présent se formait dans ma pensée avant mon engagement dans la vie sociale.

Lorsque je me suis trouvé enrégimenté, lorsque, hélas ! je suis resté dans le sillon que l'on avait tracé pour moi, il m'est arrivé, fort heureusement, de m'évader mentalement, de me figurer être à faire autre chose. Le hasard étant tellement capricieux, les facettes de l'activité humaine si diverses qu'il serait trop long de m'attarder à toutes les transformations d'existence que j'opérais pour mon propre compte. Est-ce plus mal de se figurer d'une autre manière, si l'on revient à son rôle, pas fatigué, pas en état répulsion-refus ? L'onirisme, le changement de peau ne sont peut-être pas de si mauvais adjuvants, s'ils vous permettent, après la pause, après la récréation, de repartir du bon pied, avec entrain, et de reporter sur votre tâche coutumière la part d'embellissement que l'on a retirée de celle que l'on croit supérieure. Bien à tort très souvent. Mais ceci est une histoire toute différente.

1929 ! L'année du choix. Celui que l'on fit pour moi et je le suppose, également pour quelques-uns de mes condisciples, confrontés aux mêmes réalités, ayant suivi une même route et étant parvenus à un certain point, dans un même état, dans de mêmes dispositions, lestés d'un bagage de connaissances, sensiblement égal. Certains qui n'avaient point démérité, qui nous valaient en possibilités restèrent en panne, soit qu'ils ne furent pas accrochés ; soit que leur situation familiale y mit obstacle ; soit que leur qualité d'hybride quant à la nationalité fut trop pesante. Dommage pour eux. Ils nous valaient. Je ne sais si de plus favorisés ont été, par la suite, tentés de les considérer de haut. Pour ma part, je ne me suis jamais senti, à leur égard, en situation de supériorité, ni en ce qui concerne le jugement, la fonction et même l'acquis de savoir, pour m'en détacher. Des camarades, à part entière, ils furent. En pleine concordance, avec eux, je me suis trouvé sans défaillance. Plusieurs sont morts. Je leur conserve tout mon souvenir. Quant à ceux qui demeurent ils sont toujours mes pareils, ceux dont je me sens fidèlement très proche.

1929 ! Le moment de la détermination prise pour l'autre, certainement parce que considérant cet autre comme pas assez mûr, pas assez entier, pas assez confronté avec la vie, pas assez dépositaire d'expériences, pas assez « trébuchet » pour peser de très près le pour et le contre.

Le moment de la voie convoitée pour quelqu'un qui n'avait point prouvé de façon très formelle qu'il était le voyageur apte à l'emprunter même si certaines aptitudes le laissaient supposer. Comme s'il s'agissait d'un simple aller et retour. Comme si le voyage ne devait pas se dérouler pendant longtemps, sans possibilité de changement, sans faculté de diverger.

Le moment de la supposition. Comment savoir sans risque d'erreur, sans présomption du jugement, sans audace irresponsable si l'engagement que l'on faisait prendre serait tenu sans défaillance, sans aliénation ? De ce fait, le danger de l'erreur. Que de déconvenues pénibles, de déboires, d'errances morales, n'ont pas découlé de décisions, qui, peut-être dignes, respectables, apparemment sérieuses, au départ, se sont heurtées à la non-adaptation, au déphasage, au morne sentiment d'une activité mal acceptée car pas du tout en conformité avec l'essence de l'individu.

1929 ! Pour certains du Cours Complémentaire l'année de la fatalité. Alors que tout aurait pu changer, se révéler plus riant, plus productif, plus fait dans la joie de l'œuvre accomplie, on enfermait dans un carcan qui allait serrer, bien longtemps.

Et j'en sais quelque chose, moi que l'on voulut futur magister sans se préoccuper du tréfonds de mon âme.

Résultat : une indifférence tenace à l'égard d'un milieu où j'étais à contrecœur. Je l'affirme aujourd'hui sans forfanterie aucune. Le travail pédagogique je l'ai exécuté avec autant de sérieux que maints de mes collègues. Ma considération pour une fonction de toute première importance – surtout pour l'enfant qui reçoit la manne – ne fut pas moindre que celle de beaucoup. Néanmoins il me manqua, tout au long de ma carrière, cet appel intime, cette communion sans faille, cette imprégnation totale qui font les vertus, les attitudes, les transcendances d'un apostolat.

Il y eut un moment crucial pour moi. C'était en 1943. Je fus chassé de mon poste par la clique qui usurpait le pouvoir alors et qui sévissait, en France, au service (et couverte par lui) de l'occupant nazi. Je me vis écarté de la fonction enseignante pour « crime gaulliste ». Une allégation relevée dans mon dossier. Un jugement péremptoire et « condamnant » émis par un de ces sans courage qui certainement par la suite devait faire dans l'adulation couarde et sordide du général jadis honni. Eh bien, je le reconnais, sans fausse honte car c'est vrai, même lorsque je fus mis au rancart, pour quelques mois, je ne ressentis pas ce manque qui laisse désarmé, ce vide devant le naufrage sans planche de salut à portée, cette infirmité qui empêche de réagir, cette glace qui bloque tout mouvement.

C'est que je n'avais jamais été touché par la grâce. Jamais sans doute je n'avais eu droit à la profonde particularité du rôle d'éducateur. Jamais peut-être je n'avais été en parfaite symbiose avec lui. Il n'empêche qu'alors que l'on m'offrait à la libération une situation qui pouvait tenter par ses avantages supérieurs en émoluments, en position plus considérée sur le damier social, je retournai à l'école.

Esprit de routine... souci de ne point continuer à torturer les miens... lassitude morale après d'amères épreuves même bien terminées... besoin de souffler... hésitation à me lancer de nouveau dans l'aventure avec cependant moins d'incertitudes, de points d'interrogation que l'année d'avant... atteinte du mal de la prétendue sécurité, hantise du rond de cuir ou de l'employé d'Etat... et peut-être lente transformation opérée par l'atmosphère particulièrement attachante du milieu enfantin qui me faisait écarter toute aspiration à être autre chose... Comment échapper à l'emprise –même si au départ on a été rétif- des merveilleux contacts avec ce qui n'est pas la glaise froide du sculpteur, mais bien l'âme trépidante, colorée, vivante de l'enfance ?

Je fus donc inscrit sur la liste des candidats au concours d'entrée à l'Ecole Normale d'Instituteurs. Monsieur le Directeur, sans doute, y fut pour beaucoup, mes parents acquiesçant à ses conseils, sans trop se faire prier, appréciant de voir leur rejeton gravir un échelon. Encore une appréciation pour si louable qu'elle soit qui mérite que l'on revienne sur elle. L'instituteur pour ma brave mère avait une fonction plus qu'honorable. Elle pensait vrai, au demeurant. Le souvenir de sa vieille maîtresse et certainement ses rêves d'enfant –elle en avait échafaudé, elle aussi- y étaient pour quelque chose. A quoi Monsieur Labarrère vit-il que j'avais des dispositions pour le service didactique ? N'entrevit-il que l'apparence ? S'arrêta-t-il à une spéculation qui faisait un peu fi de l'objectivité ? Ne retint-il que l'assurance d'une situation assise ? Et ne mit-il pas en avant, dans son analyse, le résultat positif pour sa classe ? Pour lui, l'Ecole Normale, constituait de toute évidence, le but noble, le but premier. Cependant il se trouvait d'autres débouchés. L'échelle des valeurs pêche par arbitraire et n'est pas considérée avec assez de profondeur.

Le problème du choix de l'Ecole Normale se posa. Là, c'est Monsieur Sourdaa, notre professeur de français, qui semble avoir exercé, sur nos jeunes consciences, une influence déterminante. L'intervention de Monsieur le Directeur fut, en cela, moins voyante.

Nos prédécesseurs, ceux qui furent candidats les proches années d'avant, ayant eu quelques difficultés pour forcer les portes du « séminaire laïque » de Lescar et ce malgré la présence au poste de direction d'un ami personnel, de promotion, de Monsieur Labarrère (ce qui honore l'un comme l'autre quant à l'intégrité) il nous fut suggéré par Monsieur Sourdaa de tenter notre chance, ailleurs.

Sortir du coin ne pouvait déplaire à des étourdis qui pensaient que l'ailleurs offrait des merveilles.

Nous nous égaillâmes vers le nord. J'optai pour la Beauce... et ce certainement parce que Paris n'était pas loin. Candide que j'étais en me figurant que la capitale détenait tous les secrets du bonheur. Je n'avais rien d'un Rastignac. Mais le mirage s'avérait grand. Je me suis toujours demandé si nos orienteurs –notre orienteur en particulier- avaient jugé à sa juste importance le lieu du test. L'Académie de Paris, en effet, n'était point facile d'accès. Proximité des saints –la pensée ne saurait être que de Paris- ; nombre de postulants élevé sans qu'il y ait une gamme de promus supérieure à la province ; exigence des interrogateurs –ceux de l'oral en particulier. A tout bien considérer, l'admission dans une école normale du sud-ouest n'était pas plus malaisée. Enfin, nous tentâmes notre chance, un camarade et moi, dans la vieille cité des Carnutes. Si j'avais rêvé, quelques mois auparavant, lors de la détermination du point de chute, d'un changement radical, en beaucoup mieux, je dus déchanter dès les premiers contacts, avec un pays bien différent du mien. Comble de malchance ! Au lieu de poursuivre notre premier voyage vers la terre promise, jusqu'à Paris-Orsay où nous aurions pu saisir, sans tarder,



le miracle, nous changeâmes de train à Orléans, pour emprunter une ligne très secondaire et laisser une compagnie qui m'était familière, moi fils d'un aiguilleur du Midi, pour une nouvelle venue celle de l'Etat.

La Beauce, pourtant dans toute son opulente blondeur ; en cette saison chaude de l'année, me laissa dans une hostile réserve. Que c'était plat, à tous points de considération, monotone, atone, sans « piment ». Par moments, sous l'effet d'un vent que rien ne contrariait, il y avait bien des ondulations de la nappe végétale, mais elles paraissaient trop bien réglées, trop monocordes dans leur apparition, sans rien de fantasque qui puisse éveiller un soupçon de poésie, sans rien de bien nerveux. Autour de l'église, des maisons agglutinées. Puis plus rien tout le long de ces interminables rubans gris qui sillonnaient les campagnes ; de ces routes qui semblaient n'aboutir nulle part ; rien dans ces croisements trop géométriques, tirés trop au cordeau, la griffe de l'homme ayant chassé la disposition naturelle ; rien dans ces découverts immenses qui ne connaissaient que l'arrêt du ciel.

Sur ce plat ininterrompu, hallucinant par son gigantisme la vie avait disparu ou ne se manifestait que très au ralenti. Même les attelages, les véhicules qui y circulaient faisaient très maigres, confondus, noyés dans cette désespérante unicité.

Le tortillard n'en finissait pas de souffler sur la voie. Et pourtant la difficulté n'existait pas. Mais que le temps peut sembler long à s'écouler quand l'ennui vous a accaparé ! Pas question d'échapper à la moindre petite halte ! Noms nouveaux, d'autant plus nouveaux pour moi qu'ils étaient annoncés d'une voix fade, à intonation surprenante où ne se sentait plus la chaleur, la vibration, la flamme de chez nous.

Patay ! Oui, je l'avais appris sur mon livre d'histoire. Quoi c'était cela un lieu retenu pour la postérité ? Orgères ! Voves ! Rien de piquant, d'émoustillant, d'évocateur.

Berchères-les-Pierres ! Cela sent la hamada, l'aridité, l'absence d'arbres.

Pour finir ou presque Fains-la-Folie ! Peut-être pour une démente solitude, de terne avéré. Surtout pas pour une liesse extravagante.

Rien de surprenant à se trouver sur le laconique et impersonnel réseau de l'Etat ! J'étais, je le répète à dessein, un enfant de la Compagnie du Midi. Le Midi ça se chante, ça dit quelque chose, ça sonne clair, ça sent bon !

J'ai trouvé le terminus bien noir et peu animé. La cour de la gare n'échappait pas à la torpeur générale. Cependant, Paris n'était pas loin. Un peu plus de cinquante kilomètres.

Vie au ralenti sur tout le trajet urbain. Rien qui puisse toucher. Pas même les pointes de la cathédrale, ce monument exalté par les siècles. Je n'eus pas l'illumination de Péguy. Mon envoûtement, à moi, se trouvait loin, ailleurs. Loin, là-bas dans ce pays coloré que je venais de quitter, presque lâchement.

Une vaste place nue, morte à vous plonger dans une subite agoraphobie. Puis une rue sans bruits, sans chants, sans teint, sans souffle. Une sorte d'attente qui planait. Attente de quoi ? De qui ?

Au bout, pas plus éveillé, pas plus remarquable, pas plus accueillant, pas plus les bras ouverts, le banal édifice de l'Ecole Normale.

J'y suis pour quelques jours. Je franchis le premier cap du concours, celui de l'écrit, avec aisance. Mais rien ne peut atténuer mon accablement. Bien au contraire, il va grandissant. Le « spleen » s'avère le plus fort. Alors que s'ouvre la route de l'épreuve suivante, la décisive, j'envoie un télégramme chez moi, avec en « filigrane » l'espoir que l'on prendra langue en haut lieu (Monsieur Labarrère) pour demander si l'on me permet de déclarer forfait. Cela peut paraître aberrant, vu avec un certain recul, de loin et à quelqu'un qui n'a jamais été travaillé par la nostalgie. Mais ce fut ainsi. Réponse par retour. Un pneumatique aussi drastique que sec. « Continue ! »

Je m'exécute, le cœur éprouvé. Je fus reçu. J'entrai dans une vie nouvelle. Je ne devais jamais complètement m'en relever !

Loin de moi, surtout après un long recul, l'idée d'incriminer tel ou tel, de récriminer après quiconque. Je ne rends personne responsable de mes déboires futurs. Je ne mets en cause ni Monsieur le Directeur, ni notre inspirateur numéro un, Monsieur Sourdaa. Mais qu'il est difficile de jouer avec son subconscient ! Qu'il est vain de vouloir aller contre !

Je ne devais retrouver Monsieur Sourdaa que bien plus tard ; nos carrières respectives achevées et ce après maintes épreuves qui parfois furent parallèles.

Il quitta Hendaye pour Paris, avant le Front Populaire. La guerre vint. Il la fit dans toute sa brièveté. Puis, il fut de cette poignée d'hommes qui refusèrent la défaite. Comment aurait-il pu en être autrement de la part d'un caractère aussi fier, aussi peu fait pour supporter l'arbitraire, l'écrasement, l'esclavage ?

Il connut les affres d'un des camps de la mort. Il en réchappa. Il termina dans l'Education Physique à un poste de responsabilité.

Je le revis donc à l'occasion de Congrès départementaux des Combattants Volontaires de la Résistance. Nous en fîmes un à Hendaye, en 1969, banquet à l'appui. Ce jour-là, alors que nous nous rendions en cortège au Monument aux Morts –repreant notre ancien trajet- il m'assura qu'il avait toujours regretté Hendaye. Et pourtant il aurait pu s'estimer comblé puisqu'il était maire d'un chef-lieu de canton, dans son Béarn natal, Morlaàs. Ce jour-là il me révéla à moi-même. Il m'apprit que j'avais eu une certaine manie d'aller faire les poches de son veston lorsqu'il le laissait à la patère. Non comme pickpocket, mais pour y prendre un journal qu'il fut politique ou littéraire. Il me voyait faire et ne protesta jamais. Il sembla même très heureux de me rappeler ce qui à ses yeux n'était pas non plus du sans-gêne, mais une curiosité saine, une manifestation juvénile d'intérêt pour ce qui s'imprime et qui appelle réflexions et dialectique. Je pris, je l'avoue, un certain plaisir à écouter cette rétrospective qui échappait à ma mémoire. Je ne devais plus revoir Monsieur Sourdaa. Assez jeune encore, toutes forces physiques et intellectuelles paraissant intactes, il devait s'éteindre.

Ainsi, petit à petit ont disparu la quasi-totalité de mes maîtres du Cours Complémentaire.

Ne vous fiez pas aux apparences. Seul, à ce jour, Monsieur B... ce normalien sortant, timide, chétif, résiste bien et connaît dans les Landes les agréments d'une paisible mais utile retraite.

Comme il n'est pas de mort expéditive, totale du moins pour un certain temps, les « pionniers », qui firent le Cours Complémentaire, qui préparèrent l'intense succès, l'attrance accrue qu'il devait connaître et partant ses transformations pour élargir le champ d'action pour l'élargissement des connaissances, une plus grande gamme de débouchés offert ; ces grands anciens sont souvent évoqués avec chaleur, avec une gratitude non feinte par ceux qui peuvent encore témoigner.